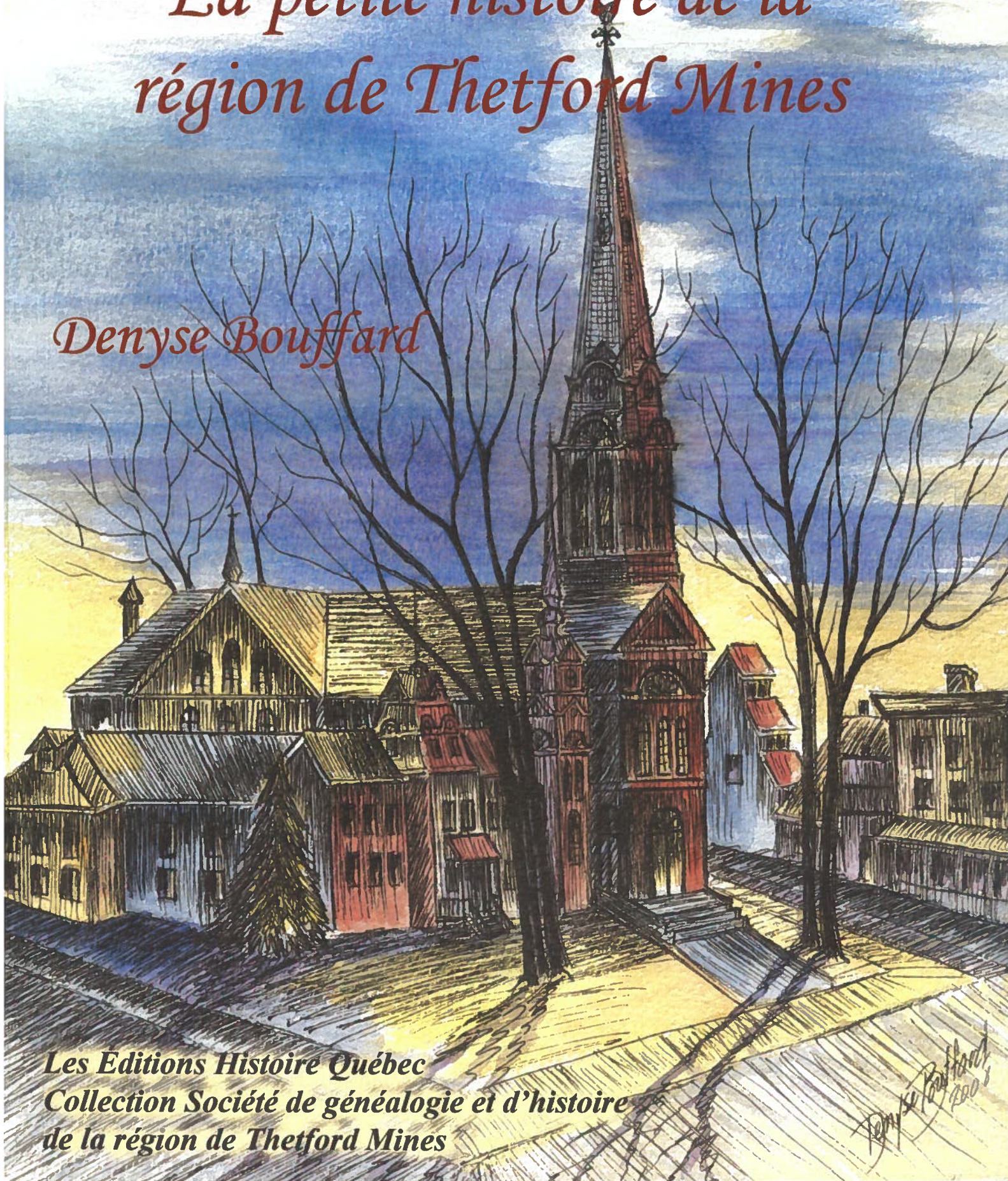


La petite histoire de la région de Thetford Mines

Denyse Bouffard



*Les Editions Histoire Québec
Collection Société de généalogie et d'histoire
de la région de Thetford Mines*

La petite histoire de la région de Thetford Mines

Par

Denyse Bouffard

Les Éditions Histoire Québec

*Société de généalogie et d'histoire
la région de Thetford Mines*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives canada**

Bouffard, Denyse, 1946-

La petite histoire de la région de Thetford Mines

Comprend des réf. bibliogr.

Publ. en collab. avec: Société de généalogie et d'histoire de la région de
Thetford Mines.

ISBN 978-2-89586-042-6

1. Thetford Mines, Région de (Québec) - Histoire - Anecdotes. 2. Thetford
Mines, Région de (Québec) - Mœurs et coutumes. I. Société de généalogie et
d'histoire de la région de Thetford Mines. II. Titre.

FC2945.T53B68 2008

971.4'712

C2008-942197-3

Publié par :

Les Éditions Histoire Québec

A/S Fédération des sociétés d'histoire du Québec

4545, av. Pierre-De Coubertin

C.P. 1000, succursale M,

Montréal (Québec) H1V 3R2

Tel : (514) 252-3031

Sans frais : 1-866-691-7202 (au Québec seulement)

Fax : (514) 251-8038 a/s « Histoire »

Courriel : fshq@histoirequebec.qc.ca

Page couverture : Aquarelle de l'église Saint-Alphonse par Denyse Bouffard

Montage : Stéphane Hamann

Imprimé à l'imprimerie Commerciale de Thetford ltée

Droit d'auteur ©2008

No enregistrement : 1061195

ISBN : 978-2-89586-042-6

Dépôt légal :

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives canada

Droits d'auteur et droits de reproduction

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :

Copibec (reproduction papier) (514) 288-1664 ou (800) 717-2022

Licences@copibec.qc.ca

AVANT-PROPOS

Arriver dans une ville nouvelle est toujours fascinant surtout si on y a tourné le film considéré comme le meilleur film québécois, « Mon Oncle Antoine »

Invitée dès 1975 à travailler comme publiciste pour Galerie de nos Ancêtres de l'Or Blanc, un projet de recherches historiques en vue du montage d'une exposition pour souligner le centenaire de la découverte de l'amiante à Thetford, suffisait à allumer l'étincelle d'un intérêt soutenu pour la petite histoire de la région.

À côtoyer, pendant une trentaine de semaines des personnes intéressées à l'histoire et un homme comme Monsieur Gérard Lamonde, chef policier-pompier à la retraite qui savait si bien raconter des anecdotes de la vie d'autrefois, me donnèrent l'idée d'en faire une chronique pour le Journal Le Progrès et la radio de CKLD.

Longtemps plus tard, en 1997, le journal La Mine d'Information et le même poste de radio acceptèrent de rééditer ces histoires et permirent de continuer de les enrichir en parlant des gens de chez nous.

Ce recueil présente une soixantaine de petites histoires de la vie de tous les jours, des entrevues avec les pionniers, l'histoire des commerces et de villages ainsi que de nombreuses photos. Il n'a pas la prétention d'être de la grande histoire mais la mémoire d'un mode de vie qui ne cesse de se transformer et qu'on finira peut-être par oublier.

Que vous y reconnaissiez vos aînés, vos amis, les commerces qui existent encore ou qui ont disparu, je vous souhaite d'y ressentir le même bonheur que j'ai trouvé en écrivant ces pages.

*Bonne lecture,
Denyse Bouffard*

REMERCIEMENTS

Ce volume n'est pas le fruit de mon seul travail mais celui d'une belle collaboration de plusieurs personnes qui ont contribué de leurs talents.

D'abord la SADC de l'Amiante a repris mes premiers textes et les a copiés sur ordinateur. Puis la Société généalogique et d'histoire de la région de Thetford Mines a accepté de parrainer mon projet. De nombreuses personnes de cet organisme m'ont prêté main forte. Un merci tout spécial à Monsieur Stéphane Hamann et Madame Ghislaine Gervais pour s'être chargés du montage et des étapes de l'édition. Merci à Madame Jeannette Giguère et Monsieur Nelson Fecteau pour avoir bien voulu extirper les fautes qui se cachaient dans le texte.

Je désire également remercier La Société des archives historiques de la région de l'Amiante pour m'avoir donné accès à la richesse de leur banque d'images historiques.

Merci à Monsieur Pascal Binet, historien, pour les nombreuses informations historiques qu'il m'a généreusement communiquées ainsi que pour la préface de ce volume.

Merci à tous les commanditaires qui ont cru en moi et m'ont aidé financièrement : la Ministre de la Culture, des Communications, et de la Condition féminine, Madame Christine St-Pierre, Monsieur Laurent Lessard, Député de Frontenac et Ministre de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation, Ministre responsable des régions Chaudière-Appalaches et du Centre-du-Québec et enfin Monsieur Claude Gagnon pour les Caisses Populaires Desjardins de Thetford Mines.

Merci à tous ceux qui ont soutenu ma motivation pendant la longue gestation de ce beau projet.

Préface



L'histoire est importante pour comprendre et connaître notre passé mais aussi pour se rappeler les événements qui ont marqué notre localité ou tout simplement se souvenir de nos ancêtres ou de personnages célèbres.

Le recueil d'histoire que mon amie Denyse Bouffard nous offre aujourd'hui est le fruit d'un travail laborieux de plusieurs années. Plusieurs années à écouter et recueillir le témoignage des gens qui ont fait et marqué l'histoire, à fouiller dans les vieux documents, à trouver des photographies pour illustrer et composer les textes que vous pourrez parcourir avec intérêt bientôt.

Que de trouvailles vous ferez dans ce recueil, que de souvenirs vous pourrez vous remémorer, que d'anecdotes vous pourrez raconter et que d'histoire vous pourrez découvrir en feuilletant ce recueil.

Bonne lecture et merci Denyse de nous offrir ce cadeau qui rend hommage à ceux et celles qui ont marqué notre histoire et qui restera à jamais pour les générations à venir.

Pascal Binet

*Pascal Binet, historien
Président Société des archives historiques
de la région de L'Amiante*



*Mot du président de la Société de généalogie
et d'histoire de la région de Thetford*



La Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford Mines est fière de s'associer à la publication du volume intitulé « La petite histoire de la région de Thetford Mines ».

« Il faut savoir d'où l'on vient pour savoir où l'on va ». Par ce volume, cette phrase revêt une connotation significative. À travers les différents thèmes abordés, vous découvrirez plusieurs personnages et événements qui ont marqué notre histoire régionale, le tout agrémenté de plusieurs photos. Ce volume servira d'outil à tous les chercheurs, généalogistes et historiens.

La sauvegarde du patrimoine régional est l'une de nos préoccupations premières. Toute histoire révèle des parties de notre passé collectif qui méritent que l'on y porte attention pour le bénéfice de la postérité. Ce clin d'œil à la vie d'antan fera voyager les lecteurs dans le temps, rappellera de bons souvenirs à plusieurs et rendra hommage à nos pionniers qui ont travaillé d'arrache-pied pour jeter les bases de notre société d'aujourd'hui.

Nous tenons à féliciter Mme Denyse Bouffard pour son travail exceptionnel, pour sa ténacité dans ses recherches et pour son souci de bien écrire la langue française.

Bonne lecture !

A handwritten signature in black ink, reading "Dany Tanguay".

Dany Tanguay, président



Message du député de Frontenac



Je suis très heureux d'apporter mon soutien à la Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford Mines à l'occasion de la publication du livre « La Petite Histoire de la Région de Thetford Mines » écrit par Mme Denyse Bouffard.

Ce livre révèle des pans de notre histoire qui méritent d'être racontés pour le bénéfice de la génération future et présente. Ce livre fait parti de notre patrimoine et je suis fière de sa réalisation.

De chaleureuses félicitations à toutes celles et à tous ceux qui ont participé au projet mais surtout à madame Bouffard pour l'initiative de ce beau livre.



Laurent Lessard, député



*Message de la ministre de la Culture, des Communications
et de la Condition féminine*



*J'ai grand plaisir à apporter mon soutien à la Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford Mines pour la publication du livre *La petite histoire de la région de Thetford Mines*.*

La région de l'Amiante a suivi une trajectoire historique qui lui est propre, marquée par la géographie, le mode de subsistance et les ressources disponibles dans le milieu. Retracer la vie des femmes et des hommes qui l'ont bâtie, c'est reconnaître leur travail acharné. Par leur volonté de laisser la prospérité en héritage, ces pionniers ont contribué à édifier le Québec moderne et ils méritent l'hommage que leur rend cet ouvrage.

J'adresse de chaleureuses félicitations à toutes celles et à tous ceux qui ont collaboré au projet et, plus particulièrement, à l'auteure madame Denyse Bouffard qui, avec talent et originalité, a su porter à la connaissance du public un pan important de l'histoire du Québec.

*La ministre de la Culture, des Communications,
et de la Condition féminine*

A stylized, handwritten signature in black ink, consisting of a series of loops and a long horizontal stroke.

Christine St-Pierre

TABLE DES MATIÈRES

LA VIE DE TOUS LES JOURS.

<i>Une journée de marché.....</i>	<i>1</i>
<i>Les cirques (1920-1930).....</i>	<i>3</i>
<i>La grippe espagnole.....</i>	<i>4</i>
<i>L'hôpital temporaire organisé lors de la grippe espagnole.....</i>	<i>6</i>
<i>La guignolée.....</i>	<i>7</i>
<i>Un autre monument historique, la première chapelle, 1885.....</i>	<i>9</i>
<i>Le premier presbytère St-Alphonse.....</i>	<i>11</i>
<i>Départ attristant.....</i>	<i>12</i>
<i>Anecdote des années 30.....</i>	<i>13</i>
<i>Encore une anecdote des années 30.....</i>	<i>14</i>
<i>La tornade du 21 juillet 1939.....</i>	<i>15</i>
<i>Les gobeuses ou trieuses à la main.....</i>	<i>16</i>
<i>Le triage manuel confié aux expertes féminines.....</i>	<i>18</i>
<i>Le mariage collectif de 1940.....</i>	<i>19</i>
<i>La sage-femme.....</i>	<i>20</i>
<i>Nos premières coiffeuses.....</i>	<i>21</i>
<i>Hommage à la femme d'un pionnier.....</i>	<i>23</i>
<i>La ligne antituberculeuse et clinique de puériculture fondée en 1932.....</i>	<i>25</i>
<i>La pratique du feu.....</i>	<i>27</i>
<i>La première grève à Thetford Mines.....</i>	<i>30</i>
<i>Le magasin général (1896-1960).....</i>	<i>31</i>
<i>À la beurrie.....</i>	<i>32</i>
<i>Les bouchers vers 1911.....</i>	<i>33</i>
<i>Les barbiers (1910-1970).....</i>	<i>35</i>
<i>M. Emile Laliberté, forgeron (1918-1970).....</i>	<i>36</i>
<i>Les hommes forts de Thetford.....</i>	<i>37</i>
<i>Les charretiers (1900-1922).....</i>	<i>38</i>
<i>Un bien grand homme le docteur Eugène Beaudet.....</i>	<i>40</i>
<i>Une vie bien remplie, Édouard Fillion.....</i>	<i>42</i>
<i>Une tragédie à la Bell 7 décembre 1938.....</i>	<i>44</i>
<i>Noël des enfants.....</i>	<i>45</i>
<i>Un accident au collège 13 octobre 1931.....</i>	<i>46</i>
<i>John Lessard, Léonidas Dion.....</i>	<i>47</i>

PAGES DE VIE

<i>Quand la vie culturelle devient une passion.....</i>	<i>49</i>
<i>Monsieur Georges Grégoire doyen d'un village né des mines.....</i>	<i>51</i>
<i>Une vie dans les mines.....</i>	<i>53</i>
<i>Cléophas Adams, journaliste et premier historien de Thetford.....</i>	<i>55</i>
<i>Cléophas Adams, l'homme derrière le personnage.....</i>	<i>57</i>
<i>Madame Gloria Wallace Trépanier, faire de son village un site historique.....</i>	<i>60</i>
<i>Enseigner dans une école de rang Madame Huguette Gauthier.....</i>	<i>62</i>

<i>Huguette Gauthier, la famille au cœur de sa vie.....</i>	<i>64</i>
<i>Vivre pour la musique Thérèse Ouellet.....</i>	<i>66</i>
<i>Les jeunes violonistes de Madame Thérèse Ouellet.....</i>	<i>68</i>

NOS COMMERÇES.

<i>Le Centre du Bon Marché un succès Marie Jeanne Dubois.....</i>	<i>71</i>
<i>Le Plaza : le plus ancien restaurant de Thetford.....</i>	<i>73</i>
<i>Monsieur Abraham Anto un grand restaurateur.....</i>	<i>76</i>
<i>Le moulin à vapeur Allan, encore en opération.....</i>	<i>78</i>
<i>John et Sheila Allan se souviennent de leur père.....</i>	<i>80</i>
<i>Joseph Alfred Laval Couture bijoutier 1926-1980.....</i>	<i>81</i>
<i>Denis Couture à la relève de trois générations de bijoutiers.....</i>	<i>84</i>
<i>Le studio Irénée, bâti par un homme en avant de son époque.....</i>	<i>86</i>
<i>La relève au Studio Irénée.....</i>	<i>88</i>
<i>Les Ateliers Irénée en bref.....</i>	<i>90</i>
<i>Des chaussures bien ajustées chez Alphée Noël.....</i>	<i>90</i>
<i>Le magasin général O'Brien, Black Lake 1909.....</i>	<i>93</i>
<i>Un couple bon comme du bon pain Monsieur et Madame Faucher.....</i>	<i>96</i>
<i>Deux artisans de la première heure à la Boulangerie St-Méthode.....</i>	<i>99</i>
<i>Raymond Setlakwe un homme qui croit en sa région.....</i>	<i>101</i>

LES VILLAGES

<i>Bâtir un village minier, Téléphore Roy.....</i>	<i>105</i>
<i>Vimy Ridge, les débuts.....</i>	<i>108</i>
<i>L'histoire revit à Kinnear's Mills et à Leeds.....</i>	<i>110</i>
<i>Quand les bâtisses centenaires parlent.....</i>	<i>115</i>

DIVERS.

<i>Controverse sur la découverte de l'amiante.....</i>	<i>119</i>
<i>Le saviez-vous?.....</i>	<i>122</i>
<i>Trois minutes dans le film Mon Oncle Antoine.....</i>	<i>125</i>
<i>Par amour pour Mon Oncle Antoine.....</i>	<i>128</i>
<i>Wobanakiak.....</i>	<i>132</i>
<i>Waban-Aki.....</i>	<i>135</i>

LA VIE DE TOUS LES JOURS



UNE JOURNÉE DE MARCHÉ

C'est vendredi, jour de marché! Les femmes arrivent avec leurs grands paniers aux étalages où s'amoncellent pommes vermeilles, carottes rivalisant de jaune avec les oranges, laitue vert tendre, immense corne d'abondance aux couleurs vibrantes sous le soleil d'automne.

La veille déjà, les cultivateurs arrivaient de Sainte-Julie, Saint-Méthode et Saint-Daniel avec des voitures chargées à craquer de fruits et de légumes frais à vous en mettre l'eau à la bouche. Certains avaient fait boucherie la veille ils apportaient leur bœuf ou leur lard pour le vendre à Thetford.

«Par ici madame du bon poisson, une alose de trois pieds, seulement 50 cents! Cette plus petite, 25 cents, c'est donné! C'est à Montmagny qu'on les a pêchées, ce sont les meilleures! Ceux de Lislet vous diront que leur poisson est aussi bon, n'en croyez rien! Par ici madame...».

Aujourd'hui des marchands de Québec ont emmené leurs barils de pommes. Elles semblent tellement délicieuses que chacun ne peut résister à l'envie de s'en faire une bonne provision. Attention de vous faire renverser par la voiture de bois de «corde» venue pour le «mesurage» avant d'aller le livrer chez des particuliers de la ville.



Source: Société des archives historiques de la région de l'Amiante - Fonds Galerie de nos ancêtres de l'or blanc.

Ce projet de marché municipal est présenté le 7 septembre 1910. Le 3 octobre la Compagnie King offre gratuitement le lot 211 et en 1912, le projet se concrétise. Il était situé au coin des rues Saint-Charles et Saint-Joseph. Tout en y exerçant la surveillance, Eugène Lamonde, alors chef de police habitait sur les lieux du marché pour en faire la surveillance de 1915 à 1922. En 1976 on démantèle le marché pour en faire un stationnement municipal et pour le salon de coiffure Chez Philippe.

Quelle affluence aujourd'hui! On a eu à peser des chevaux et des bêtes à cornes. Quelques cultivateurs ont, tour à tour, immobilisé leur charrette sur la grande balance pendant qu'un garçon notait le nom et l'adresse du client ainsi que le poids du foin, et bien sûr, celui de la charrette et du cheval. Même la fonderie a envoyé un homme faire peser un voyage de ferraille.

La chaleur est insupportable pour la saison et ces dames s'éventent sous leurs grands chapeaux. Les enfants jouent à la cachette pendant que leur mère marchande le fournisseur préféré et remplit un plein panier pour la jolie somme de un dollar!

Quelques maris attendent patiemment dans leur voiture qu'ils ont mise à l'ombre pour épargner l'ardeur du soleil à leurs chevaux. D'autres vont jaser avec les habitants sur le rendement des récoltes et la grosseur des patates de l'année. C'est tôt le soir que s'apaise cette joyeuse turbulence et que les fermiers, en échangeant leurs plaisanteries habituelles, rechargent les quelques marchandises qu'ils n'ont pas réussi à vendre à rabais.

La place maintenant déserte respire la tranquillité alors que les dernières lueurs du soleil rosissent les détritits laissés épars près des étalages vides.



Le marché municipal vers 1960, situé sur la rue Pie XI.

Source: Société des archives historiques de la région de l'Amiante - Fonds Galerie de nos ancêtres de l'or blanc. (Donateur Jacques Fugère, photographie).

LES CIRQUES (1920-1930)

Ce matin-là, une brise pleine d'odeurs inhabituelles, de frissons, de cris bizarres et d'attente nerveuse rôdait sur la ville. Par une permission spéciale le travail aux mines d'amiante avait été suspendu pour la journée et les mineurs reniflant l'air de ce beau matin d'été s'excitaient comme des écoliers en vacances. Avant les premières lueurs de l'aube, un train venant de Québec, tiré par deux puissantes locomotives à vapeur, était apparu et des barrissements avaient éveillé les curieux qui étaient accourus pour voir le cirque.

Le train avait traversé la rue Saint-Alphonse et s'était divisé en deux pour laisser le passage libre sur la rue. À l'aide de chevaux, on avait tiré les lourdes voitures d'un wagon à l'autre pour descendre au débarcadère de la rue Saint-Alphonse. On ouvrait alors des wagons et on laissait sortir les animaux exotiques que l'on conduisait à pied jusqu'au Parc Bellevue, aujourd'hui le terrain du Centre des loisirs.

Les voitures portant le matériel arrivaient les premières et, avant même que le cortège ait atteint le parc et se soit installé, la grande tente s'élevait déjà! Chaque cage et chaque voiture avaient une place qui lui était assignée et un responsable les y dirigeait dès l'arrivée. La foule des curieux grandissait autour des installations et des cages des fauves. À une heure de l'après-midi, la parade se mettait en branle et déambulait au milieu d'une foule incroyable attroupée sur la rue Saint-Alphonse.

Un éclair au fond des yeux d'un enfant, un rire cristallin, un cri frisant l'hystérie, des centaines de mains qu'on agite, autant de réactions de la foule devant cette féerie! Des voitures gigantesques aux faces d'animaux grimaçants, aux clowns hilares, le tout sculpté dans la même pièce de bois, peint de couleurs voyantes, véhicules tirés par huit chevaux pommelés qui arboraient de hauts panaches de plumes.

Les lions, les tigres, les panthères, montraient leurs longs crocs à l'email étincelant entre les barreaux de leurs cages. Un énorme orgue de barbarie à vapeur faisait danser les bouffons et mêlait ses airs vieillots aux accents lointains de la fanfare qui suivait sur une autre voiture. Des vendeurs ambulants offraient des ballons ou des lézards vivants pour décorer votre corsage! Les éléphants avançaient en se dandinant et en se tenant à la queue leu leu, suivis par les lamas inquiets, des dromadaires indifférents, des zèbres et des poneys... et encore des voitures.

Cette publicité tapageuse, délirante, attirait la ville entière au spectacle sous la grande tente. Comme tous les cirques du monde, celui-ci gavait les Thetfordois d'émotions fortes en exhibant les funambules, les trapézistes et les dresseurs de fauves évoluant avec un art consommé. Les parades sur la piste, les cabrioles des bouffons, les jolies cavalières et les jongleurs faisaient l'émerveillement des enfants. Et, pendant que, le souffle coupé par l'émotion d'une telle exhibition d'adresse et de sang-froid, la foule oubliait la nuit qui descendait, les manœuvres du cirque commençaient à démonter les manèges et à remiser le matériel. Tard dans la nuit, on entendait les coups de marteaux, les ordres, les crissements de roues, et parfois, avant minuit, le train du cirque s'en allait emportant avec lui tout le rêve et toute la magie d'une journée inoubliable!

LA GRIPPE ESPAGNOLE

En 1918, lorsque les soldats sont revenus de la guerre une fleur aux lèvres, ils rapportaient chez eux un bien triste cadeau: le virus de la grippe espagnole! Comme le dit une fable de Lafontaine: «Ils ne mourraient pas tous mais tous étaient frappés».

La maladie attaqua sournoisement la population. Après quelques cas isolés, des familles entières furent atteintes. L'hôpital ne pouvant suffire à recevoir les nombreux patients qui affluaient chaque jour, on mit sur pied le Comité du salut public afin d'organiser les services d'un hôpital temporaire.

Ce projet fut conçu et réalisé par messieurs Lacasse Rousseau, le notaire Ernest Carreau, l'avocat A. Tachereau, J.L. Demers, marchand et le notaire Victor Morrisette.

Le Collège cessa de vibrer de sa joyeuse animation estudiantine pour recevoir le cortège des malades. On installa des lits dans toutes les classes du rez-de-chaussée et dans quelques-unes au premier étage. Huit lits par classe, des pupitres d'élève servant de tables de chevet, des leçons de grammaire encore écrites au tableau noir comme pétrifiées face à l'horreur de la catastrophe, voilà le décor où se dévouaient les quatre médecins de la ville : les docteurs Arthur Marcoux, Eugène Lacerte, Eugène Beaudet et Cyrille Delage.

Ces médecins partageaient leur temps entre les visites aux hôpitaux et les soins à domicile. Malgré les heures interminables au chevet des malades, ils ne suffisaient plus à la tâche. On demanda l'aide des étudiants en médecine de l'Université Laval de Québec. Vinrent les docteurs (c'est ainsi que les malades les appelaient) Félix Roy, Eusèbe Chabot, Odilon Veilleux, Joseph Benoit et Napoléon Fortin. C'est Sœur St-Allyre qui prit l'hôpital en charge. Quelques institutrices acceptèrent de soulager les contagieux. Une trentaine de dames et autant d'hommes bravèrent la maladie pour se dévouer au service de leurs semblables.

On avait divisé l'hôpital en départements, un pour les hommes, un pour les femmes et un autre pour les enfants. La salle de récréation se transforma en salle de cafétéria pour le personnel. Pour plus de confort, on fit construire un plancher en bois par-dessus celui de ciment.

Une forte fièvre, des saignements de nez, un manque total d'appétit : on pouvait diagnostiquer soi-même sa maladie, influenza! L'ambulance de la ville venait vous chercher pour vous conduire au Collège. Alors commençait pour vous la ronde des purgations, des lavements et du régime liquide durant toute une semaine, période aiguë de la maladie. La convalescence était longue et la santé en restait souvent altérée.

Madame Joseph Couture, aide-malade volontaire, nous raconte que des personnes mouraient doucement sans qu'on le remarque immédiatement. On comptait en moyenne huit morts par jour. Lorsqu'un décès était constaté, on appelait le corbillard, on enveloppait le cadavre dans un drap bien propre et on le déposait ensuite dans un cercueil ou une boîte de bois. L'abbé Houle de Saint-Maurice, l'abbé visiteur monsieur

M.G. Julien ou une religieuse récitait une prière pour le défunt. On le portait dans le corbillard de monsieur Jos Lavallières et monsieur Napoléon Hébert qui se rendaient directement au cimetière. Il n'y avait aucune funérailles, sauf un «Libera» à la messe du dimanche pour les défunts de la semaine.

Mademoiselle Juliette Dallaire, une bénévole toujours bien vivante en 1976, nous a raconté quelques anecdotes. Certaines la font rire, d'autres la font encore frissonner. «On ne pensait pas à l'amour» nous a-t-elle avoué. «Quand je me rappelle le tragique de ces moments-là, j'en frémis encore, alors qu'à cette époque nous n'avions même pas le temps d'y réfléchir.»

Elle nous a aussi raconté qu'un entrepreneur de pompes funèbres devait changer des cercueils d'endroit au cimetière. À sa grande stupéfaction, il constata qu'un cadavre avait changé de position dans son cercueil depuis son inhumation. Sans doute devait-il être encore vivant lorsqu'il fut enterré! Beaucoup de gens l'ont cru car c'était un homme fort qui, dans son délire, voulait battre le prêtre venu lui donner les derniers sacrements.

L'épidémie fit ses plus grands ravages d'octobre à novembre 1918. Monsieur Cléophas Adams, dans son historique, estime qu'il y eut soixante-trois décès d'adultes et trente-cinq d'enfants dans la paroisse Saint-Alphonse, vingt-deux décès d'adultes et quatre d'enfants dans la paroisse Saint-Maurice. Lorsqu'enfin les cas se raréfièrent et que le service d'hôpital devint superflu, on organisa une grande fête dans le sous-sol du Collège afin de remercier ceux qui avaient risqué leur vie au service des contagieux.



On s'installe au Collège pour recevoir les malades

Source : Société des archives historiques de la région de l'Amiante Fonds Galerie de nos ancêtres de l'or blanc. (Donateur Juliette Dallaire)

L'hôpital temporaire organisé lors de la grippe espagnole en octobre 1918.



Source : Société des archives historiques de la région de l'Amiante Fonds Galerie de nos ancêtres de l'or blanc. (Donateur Juliette Dallaire).

Vingt-quatre heures après la réunion qui avait formé «Le Comité du Salut Public» on pouvait recevoir trente à quarante malades au Collège. Les citoyens fournirent spontanément l'ameublement pour l'hôpital temporaire qui reçut jusqu'à soixante-cinq malades. Il était possible d'en recevoir une centaine.

Il en coûta au moins cinq mille dollars à la Ville pour le fonctionnement de cet hôpital temporaire. Les bénévoles qui travaillèrent au soin des malades reçurent une petite somme en compensation de leurs services. Les patients qui pouvaient payer devaient donner 1,50 \$ par jour.

Voici comment se répartissaient les tâches pendant la période critique de la grippe espagnole à Thetford.

Messieurs Doucet, Ernest Carreau et Victor J. Morisset s'occupaient de l'expédition des malades; les achats étaient sous la surveillance de messieurs Oliva Cyr et Gabriel Taschereau. Monsieur J. Léonard Demers fournit les autos aux médecins et monsieur M.A. Frenette s'occupa de véhiculer les prêtres.

La désinfection des maisons fut confiée à messieurs Oliva Cyr et Philippe Auger. Les gérants des mines et plus particulièrement monsieur Georges Smith fournirent hommes et machines.

Messieurs Lacasse et Antoine Genest s'occupèrent du ravitaillement de l'hôpital temporaire.

C'est la révérende Mère Sainte-Allyre qui prit charge de tout l'hôpital. Cinq étudiants en médecine de l'Université Laval de Québec, messieurs Joseph Benoît, Napoléon Fortin, Odilon Veilleux, Félix Roy et Eusèbe Chabot vinrent prêter main forte aux médecins débordés de travail. Pour sa part, monsieur Édouard Loignon fut nommé en charge des gardes-malades. On note que des citoyens dévoués, dont mesdames Weinstein et Chamberland et monsieur Louis Huard vinrent aussi soigner les contagieux.

Terminons en soulignant que monsieur l'abbé Létourneau qui se dévouait au soin des malades, contacta lui aussi la maladie. Heureusement il s'en rétablit à la grande joie de tous.

Article signé par monsieur Camille Duguay du journal Le Canadien, édition du 24 octobre 1918.

LA GUIGNOLÉE

Jusqu'en 1940 environ.

Ce dimanche-là, alors que les premiers flocons de neige réussissaient à peine à poudrer un sol tiède, monsieur le Curé montait en chaire et, après s'être éclairci la voix à deux reprises, annonçait qu'il faudrait bientôt penser à organiser la guignolée. Un petit frisson de joie secouait les paroissiens devant cette évidence que les Fêtes s'en venaient.

Les Chevaliers de Colomb, la Saint-Vincent-de-Paul, la Chambre de Commerce se rencontreraient bientôt pour trouver des volontaires, emprunter la « sleigh » et les chevaux, et, s'entendre sur la partie de la ville que chacun aurait à visiter dans cette grande quête pour les pauvres.

La veille du Jour de l'an, c'était un branle-bas à Thetford. Chacun préparait son aumône pour les indigents: des vêtements, des sacs de légumes, des fruits, du lard, du jambon, du fromage et même de l'argent. Le maître de la maison avait sorti sa boisson, souvent de fabrication personnelle, pour réchauffer les « guignoleux » qui s'en venaient.

Des sons de grelots dans la nuit, des bruits de sabots ferrés, des voix qui se rapprochent, voici la « sleigh » de la « guignolée » qui s'immobilise!

Le cocher reste avec son cheval et surveille en même temps les dons ramassés.

Quatre ou cinq hommes vêtus en raquetteurs: costume gris orné d'une ceinture fléchée, bottes sauvages, raquettes sur le dos, faisaient irruption dans la maison en chantant d'un ton gaillard:

*Bonjour le maître et la maîtresse,
Et tout le monde de la maison.*

*Nous avons pris une coutume,
De v'nir vous voir une fois l'an.*

*Une fois l'an n'est pas coutume,
La Guignolée vous la devez.*

Ils avaient emmené des plus jeunes pour soutenir leurs voix qui s'éraillaient déjà. On se secouait un peu les pieds en ébauchant une gigue, on engouffrait un petit verre et on repartait en coup de vent avec les provisions données. Les enfants de la maison, croyant à l'apparition d'esprits mauvais, d'ogres ou de bonhommes sept-heures, disparaissaient sous la table ou sous les lits en pleurant.

Quand la «sleigh» était chargée, on allait au Couvent ou au Collège mettre la cueillette en lieu sûr et l'on remontait dans la voiture.

À mesure que la soirée avançait, les hommes étaient de plus en plus réchauffés et le refrain de la «guignolée» devenait méconnaissable. Alors on jouait quelques notes de trompette ou d'accordéon qui dominaient un instant le tapage. Lorsque la tournée était finie, rares étaient ceux qui pouvaient encore continuer à fêter, tellement ils avaient été bien servis au petit caribou ou au rhum à chaque arrêt.

C'est la Saint-Vincent-de-Paul qui sélectionnait les denrées périssables pour les distribuer aux pauvres de Thetford. Ainsi, au Jour de l'an les moins bien nantis se réjouissaient comme les riches devant une table bien garnie grâce à la générosité de leurs concitoyens.



La guignolée en 1912 rue Bennett Sud. Les personnages présents sont messieurs Thomas Grégoire, Alphonse Bizier, Albert Perron, Hilaire Grégoire, Lauréat Gagné, Alain Maufrais, Honoré Gagné et Lucien Bizier.

Source : Société des archives historiques de la région de L'Amiante
Fonds Galerie de nos ancêtres de l'or blanc.

LA PREMIÈRE CHAPELLE 1885



En 1885 la première chapelle fut construite à l'endroit où s'élève l'actuel presbytère Saint-Alphonse.

Source: Société des archives historiques de la région de L'Amiante
Fonds Galerie de nos ancêtres de l'or blanc.

Ce dimanche-là, il faisait un temps splendide et une grande foule se rendit à l'assemblée générale de tous les paroissiens afin de discuter de la construction d'une église. Le révérend J.A. D'Auteuil présida l'assemblée. Il fut décidé de construire une église sur l'emplacement de l'actuel presbytère Saint-Alphonse. Après les corvées de défrichage et de déblayage, la construction fut confiée à monsieur Elzéar Métivier pour la somme de mille huit cents dollars.

C'est le 18 octobre 1885 qu'eut lieu l'ouverture officielle au culte. La population toujours grandissante au pays des mines donna raison à cet agrandissement de 1888. Mais écoutons plutôt la petite église nous raconter elle-même son histoire:

« Malgré ma modestie j'étais fière de mes hauts murs blanchis, de mon toit rouge tout de même percé de dix lucarnes et de mon fin clocher terminé par une petite croix. Ce clocher, comme il en disait long aux catholiques qui le saluaient au passage. Non sans une certaine émotion, je me souviens encore de ce premier appel de mes grelots argentins lancés de mon campanule, à tous les échos, pour inviter les paroissiens à la messe dominicale. Chaque jour, de bon matin, puis dans l'atmosphère vaporeuse du midi comme dans celle plus sereine du soir, j'égrenais lentement les tintons pieux du « Je vous salue Marie ».

Tout mon être tressaillait d'aise, je me recueillais et je priais.

Que de jour heureux je filai sous la vigilante tutelle du curé d'Auteuil ! Son dévouement de père lui valut la gloire de donner son nom à cette paroisse montante.

En 1896, la population croissait toujours, mes murs eux, ne s'allongeaient pas. On décida de me remplacer par une église plus vaste. Je surpris des pourparlers qui me révélèrent les coûts de la nouvelle bâtisse, vingt-sept mille dollars! J'en fus presque renversée... mon étonnement était doublé d'anxiété, quel serait mon sort?

Je dus céder ma place à cette nouvelle église plus grande et plus élégante. On me déménagea de l'autre côté de la rue et, après quelques années de repos, je devins une maison d'éducation.

Je reçus les écoliers turbulents mais studieux de 1904 et des années qui suivirent. Je fus donc l'aïeule de ce Collège qui fut bâti en 1907 et que dirigèrent les Frères des Écoles Chrétiennes. En 1922, une école spacieuse et belle s'édifia à côté de moi. Ainsi je ne fus pas surprise lorsqu'on m'imposa un nouveau voyage. Je dus traverser la rue de la Fabrique pour m'installer sur le bord de la rivière Bécancour.

La Commission scolaire m'avait donnée à monsieur le Curé Gédéon Sauvageau. Il me reçut comme une relique et me traita avec égard; sous ses ordres, des ouvriers vinrent me restaurer et un premier étage fut ajouté à ma charpente. D'école, je passai au rôle moins actif mais non moins important d'œuvre de la Jeunesse.

Sans doute j'avais la mine grisâtre et défraîchie mais j'essayais d'être agréable et sympathique. Ainsi, ils sont venus à moi, ces jeunes de tous âges répondant au fondateur de l'œuvre, l'abbé Sauvageau. Je recevais la belle jeunesse le soir et, j'écoutais, attendrie, leurs résolutions. À minuit, ils partaient me laissant seule avec les étoiles. Grelottante et triste, je retombais dans un mutisme solennel. Bientôt encore, un autre édifice d'accueil, près du presbytère, devait m'éclipser avec le titre pompeux de Centre Paroissial. J'en fus quitte pour une autre frustration.

Mes grands appartements plurent aux étudiants en affaires. Je changeai mon nom en celui d'École Quirion et je devenais en même temps École d'arts et métiers. Heureuse de servir j'oubliai mon air vétuste. Ainsi, je fus un peu étonnée de la construction d'une rivale voisine toute pimpante qui sut gagner le cœur de mes jeunes apprentis en septembre 1948.

Tant de différentes péripéties m'ont presque désillusionnée. Mais je me reprends en accueillant, le matin, les élèves de monsieur Quirion et le soir, les membres de la Jeunesse ouvrière catholique, parfois les Guides et souvent les Scouts. Certains m'appellent encore l'école Quirion et je reçois toujours des différents mouvements spécialisés depuis que monsieur le Curé Ernest Dubé m'a invité à le faire.

Mon vieux cœur vous a livré ses souvenirs. Permettez-moi de faire un souhait: puisse la dernière page de mon humble histoire louer éloquemment les noms de ceux qui se souviennent de moi.»

Extrait d'un historique du Couvent.

LE PREMIER PRESBYTÈRE DE SAINT-ALPHONSE

Malgré la grande fierté de son rôle premier, le presbytère de Saint-Alphonse construit en même temps que la Chapelle originelle, devint un jour une chose vétuste ne répondant plus aux besoins du clergé de la paroisse.

En octobre 1900, commencèrent les travaux de construction d'un nouveau presbytère sur l'emplacement même de l'ancienne chapelle qu'on avait démolie récemment. Peu de temps après, cette nouvelle bâtisse bien plus imposante, prit forme, faisant presque oublier la beauté et la richesse de ce modeste presbytère qui avait hébergé le premier curé de Thetford, le regretté Alphonse D'Auteuil.

C'était un coquet petit presbytère blanc d'un étage et demie dont les fenêtres à deux battants, selon le goût français, s'ouvraient sur un vaste terrain où paissaient les chevaux. Un toit en pignon le coiffait joliment. Il fallait pénétrer à l'intérieur pour voir avec quels soins les artisans l'avaient façonné. Des panneaux «embouftés» à la main au plafond, les moulures des plinthes et des portes ainsi que des fenêtres étaient ciselées à la main. Chaque planche laissait paraître la dextérité avec laquelle le rabot avait été manié. On avait utilisé le plus beau pin, sans nœud pour édifier les cloisons.

Vers 1920, monsieur Eugène Lamonde, qui en était devenu acquéreur depuis 1899, décida de déménager la bâtisse sur la rue Mailhot. Ce n'était pas une petite affaire de déménager une maison à cette époque! Il y avait d'abord les fils électriques de la Shawinigan suspendus à seize pieds. Comme c'était très cher de faire couper les fils, on opta pour une solution moins coûteuse mais combien plus cruelle: démolir le toit du presbytère!

C'est monsieur Édouard Létourneau qui prit le déménagement en main. On jucha la maison sur des rouleaux de treize pouces par quatorze de diamètre, en bois franc. Pour qu'ils ne s'écrasent pas sous la charge on en mit tous les quatre pieds. Les hommes firent une plate-forme (run) en bois pour faire rouler les billots sur une surface n'offrant pas de résistance. Un cheval, parfois deux, fut attelé sur un cabestan fixé à un poteau de la Shawinigan.

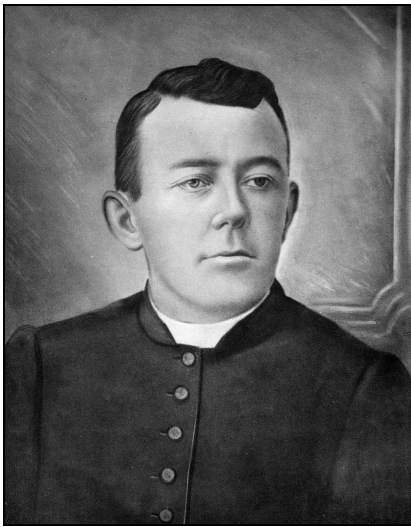
À un ordre du conducteur: «marche», le cheval se cabrait, tendait ses puissants muscles qui faisaient saillie sous les poils ruisselants. À cet effort de Titan, la maison craquait, puis s'ébranlait et avançait de quelques pouces... Après plusieurs reprises vigoureuses, la maison avait parcouru la longueur de la plate-forme que l'on démolissait pour la reconstituer de nouveau sur le chemin à parcourir. Puis, la distance entre la maison et le poteau fixé au cabestan était enfin parcourue, on détachait le cabestan pour le rattacher au poteau suivant. Le cheval soufflait de ses naseaux dilatés et refaisait un peu ses forces. Avec la lenteur de l'escargot, pouce par pouce, on mit quatre jours pour se rendre de la rue Saint-Alphonse à la rue Mailhot où on installa la maison tronquée sur ses nouvelles fondations.

C'est pleine hauteur que l'on construisit l'étage supérieur et l'on affubla le petit presbytère d'un morne toit plat.

Après avoir abrité successivement monsieur Sam Daigneault, madame James Hébert et monsieur Gérard Lamonde (le loyer coûtait de 12 \$ à 14 \$ par mois à cette époque, on en trouvait même pour la somme de 4 \$), la bâtisse fut vendue à monsieur Camille Côté qui l'habitait toujours en 1976. Cette maison historique a conservé ses fenêtres et ses portes d'autrefois, preuve qu'on savait construire solidement. Les panneaux des murs du rez-de-chaussée, un peu défraîchis par le temps, ont été recouverts de tapisserie. Le salon et la cuisine sont spacieux, les trois chambres à coucher, accueillantes. L'étage qui a été refait en petit bois par monsieur Lamonde est divisé en vastes chambres à coucher.

Ce premier presbytère qui s'est vaillamment conservé au long des ans, rêve-t-il secrètement d'être déclaré maison historique et rénové à l'image fidèle de sa jeunesse pour demeurer l'objet de notre plus grande admiration. Note: Les rêves ne savent pas toujours trouver réalité. Ainsi le presbytère historique a été vendu au ministère des Postes en 1980. Et les gens de Thetford, ignorants ou indifférents à leur histoire n'ont aucunement réagi lorsqu'on a démoli ce beau souvenir de leur passé.

DÉPART ATTRISTANT



L'abbé Joseph Georges Goudreau 1899-1917.

Source: Société des archives historiques de la région de l'Amiante
fonds Galerie de nos ancêtres de l'or blanc.

Mardi le 21 mars 1917, monsieur le Curé Joseph Georges Goudreau quittait Thetford pour Québec accompagné des abbés Houle, curé de Saint-Maurice, Martel et Julien, vicaires de Saint-Alphonse ainsi que du Docteur Beaudet. Monsieur le Curé s'embarquait sur le train du Québec Central pour aller suivre un traitement spécial à l'Hôpital Saint-François d'Assise à Québec.

Depuis plus d'un mois, monsieur le Curé sentait ses forces décliner, c'est alors qu'il décida de se faire soigner.

Lorsqu'il quitta Thetford, il se sentit si faible et si malade qu'il eut un étrange pressentiment. Il dit à ses compagnons: «C'est fini maintenant, je ne reverrai jamais Thetford.» Il avait un tremblement dans la voix en prononçant ce mot: «Thetford». Il l'aimait tant cette ville ! Depuis dix-sept ans qu'il y consacrait toutes ses forces.

Quand le prêtre arriva dans cette petite ville minière qui ne s'appelait même pas ville à l'époque, l'accueil qu'on lui réserva, lui, ce troisième curé, fut si chaleureux, qu'il s'attacha tout de suite à ses nouveaux paroissiens. À cette époque, chacun demandait conseil à son curé. Et maintenant, il ne se sent même plus le courage de leur adresser un mot de consolation.

Alors que l'aurore venait de poindre, ce matin du 19 avril 1917, un mois à peine après son hospitalisation, l'abbé Goudreau décédait entouré des prêtres et des religieuses de l'hôpital. A cinquante-sept ans, déjà trop usé dans une ville de pionniers, où chacun demande conseil à son curé, l'abbé Goudreau n'avait pas réagi aux meilleurs traitements.

Sa mort fut vivement ressentie par le clergé qui perdait un digne et saint homme. Mais pour la population de Thetford, le chagrin fut immense car tous aimaient ce prêtre. Leur seule consolation était qu'il n'avait souffert que peu de temps.

Le mardi suivant, une foule immense remplissait l'église Saint-Alphonse pour dire un dernier adieu à leur curé. «Jamais de mémoire d'homme, on avait vu un aussi grand concours de peuple» commenta le journal Le Canadien.

Monseigneur Roy officia le service funèbre assisté de messieurs les abbés Sauvageau, Leclerc et Giroux. Messieurs Théophile Houle et Auguste Giroux remplissaient les fonctions de diacre et de sous-diacre.

La messe des morts fut harmonisée par la Maîtrise alors que messieurs Edouard Boucher, Jos Paquet et Elzéard Lachance lançaient tour à tour leur vibrant solo. C'est Monseigneur Roy lui-même qui prononça l'oraison funèbre du vénéré pasteur.

Les Thetfordois n'oublièrent pas leur curé. C'est ainsi qu'un beau jour de juillet 1922, ils érigèrent un imposant monument à la mémoire du Curé Goudreau, devant le Collège Lasalle. Et chaque fois que leurs enfants se rendraient au Collège, ils auraient toujours sous les yeux ce beau modèle de travail et de dévouement.

ANECDOTE DES ANNÉES 30

À l'époque où notre ville avait un petit air champêtre et que les bois l'entouraient encore comme un bijou de grand-mère dans un écrin de velours vert, la municipalité était propriétaire de nombreux boisés.

Un jour, des gens étaient venus à Thetford pour acheter une coupe de bouleaux. Ils s'étaient adressés au Conseil de Ville pour conclure leur marché.

Monsieur Tancrède Labbé, alors maire, avait demandé au chef de police, Monsieur Eugène Lamonde, et à un autre homme de lui servir de guide pour cette inspection en forêt. Ils partirent de bon matin, le Chef en avant, marchait d'un bon pas. Ses deux compagnons, moins habitués à parcourir les bois, le suivaient avec peine. Vers midi, ils suaient, soufflaient, avaient soif, ils n'en pouvaient plus. Ils étaient rendus dans un «trécarré», ils décidèrent alors de se reposer. Pendant ce temps, Monsieur Eugène Lamonde, le chef, qui ne se sentait pas encore fatigué, irait seul finir l'inspection et reviendrait chercher ses compagnons.

Le temps passait, Monsieur Labbé et son ami se sentaient maintenant frais et dispos. Ils reprirent le sentier du retour sans se soucier du Chef qui se retrouverait bien de toute façon.

Monsieur Lamonde revenu à l'endroit convenu, ne retrouva pas ses compagnons. Sachant qu'ils connaissaient peu la forêt, il conclut que monsieur le maire et son ami pouvaient bien s'être égarés. Il chercha, appela, suivit les traces, surveillant les branches cassées, les moindres indices, écoutant chaque bruit comme pouvant être révélateur. Rien...Le soir s'annonçait déjà, étirant sans fin ses ombres. Le Chef décida de retourner en ville chercher de l'aide.

Pendant ce temps, ses compagnons avaient regagné facilement leur domicile. Ne voyant pas revenir Monsieur Lamonde, ils prirent peur. Il était sûrement dans le bois! Il fallait le trouver avant la nuit! Le maire sonna l'alarme, appela tous les volontaires disponibles; ils partirent bride abattue pour commencer les recherches.

Ils rencontrèrent le chef Lamonde qui revenait en ville dans la voiture d'un cultivateur, et dans leur hâte, ils ne le reconnurent pas. Celui-ci arriva à Thetford à la grande surprise de la famille qui tremblait déjà d'inquiétude. C'est alors qu'on le mit au courant de la battue organisée pour le retrouver!

Il repartit à la poursuite de ses chercheurs pour leur dire lui-même qu'il ne s'était pas perdu. C'est ainsi qu'un malentendu entre le maire et le chef avait causé un grand émoi. Toute la ville avait été ameutée et mobilisée pour retrouver un bon policier qui connaissait parfaitement son chemin.

ENCORE UNE ANECDOTE DES ANNÉES 30

Au temps où les tout premiers camions avaient remplacé les chevaux et que les énormes rouleaux à neige avaient été définitivement remisés chez nous, Monsieur Wilfrid Roberge avait eu le contrat «d'ouvrir les chemins».

Alors s'engageaient des paris entre la neige poudrée et la « charrue » à savoir qui serait le plus fort. Et Monsieur Roberge arbitrait ce duel en poussant, reculant et se reprenant à plusieurs fois pour triompher de l'enlèvement hivernal.

Souvent il se disait, ce bon Monsieur Roberge: «Un jour, j'aurai un camion qui va passer à travers tous les bancs de neige!» En répétant cela, il pensait à cette éternelle lame de neige qui lui causait tant de soucis, au pied du pont de la fonderie.

Un jour, Monsieur Roberge arriva en ville au volant de son nouveau mastodonte: un beau camion de cinq tonnes équipé d'une traction avant et arrière. Avec cela, il était certain de relever n'importe quel défi. Y en avait-il en ville qui possédait une pareille mécanique?

Il attendit une belle tempête avec vent et poudrierie pour étrenner son nouveau camion et pour jouir de l'échec du plus monumental banc de neige. Il installa une grosse charrue oblique et vérifia méticuleusement sa solidité.

Puis, il partit en sifflotant un petit air de victoire. De loin, il vit son banc de neige, énorme, bien tassé, de la largeur de la rue! Il se frotta les mains, embraya en grande vitesse pour descendre la pente avant le pont.

L'impact fut énorme: cinq tonnes de métal vibrant de vitesse contre cette masse inerte, toute blanche! La charrue craqua mais tint bon, la neige résista et le camion se renversa sur le flanc sous la force de sa propre poussée.

Monsieur Roberge réussit à sortir, l'air ahuri, constatant son échec. Il crut voir un éclat sur la neige... un éclat de triomphe, comme le rire des éléments avant les grands triomphes de l'homme qui finirait par maîtriser la nature et aussi, d'en détruire l'équilibre.

LA TORNADE DU 21 JUILLET 1933

La nuit était d'un calme sans pareil. Même les grillons s'étaient tus, pressentant que quelque chose se préparait. Soudain, la tornade s'abattit sur la forêt, grondant, sifflant, arrachant un arbre puis deux et encore...semant la destruction dans l'ancien bocage de Monsieur Lamothe.

Satisfaite de sa besogne, la tornade décida d'aller faire un tour en ville. Elle s'engagea sur la rue Houle. Son goût de la destruction s'accroissait à mesure qu'elle déracinait des arbres, couchait des poteaux et coupait des fils électriques.



Cette tornade détruisit le toit de la maison de deux Russes.

Source : Société des archives historiques de la région de l'Amiante Fonds Galerie de nos ancêtres de l'or blanc.

Le monstre s'attaqua aux maisons, arracha les corniches à l'une, le toit à l'autre, il décida de rire un peu en enlevant quelques rangées de blocs de béton tout autour du toit de l'écurie chez Johnson. Il laissa le toit sur le mur abaissé seulement pour voir la tête des gens quand ils se rendraient compte de ça. Dans un grand sifflement d'orgueil, l'élément destructeur repartit après avoir fait des dommages aux maisons devant l'église Saint-Maurice. Il tourna autour des clochers de l'église, les tordit, essaya de les arracher, mais les trouvant sans doute trop solides les abandonna pour aller faire ses méfaits plus loin.

Le hangar à poussière de la mine King reçut la visite de la tornade en furie. Après son passage, il ne restait plus qu'un tas de décombres.

La maison des Russes, rue Hébert, craqua, se tordit et le toit partit tout d'une pièce planer au-dessus des maisons. Il traversa la rue Hébert, vola au-dessus de la première rangée d'habitations de la rue Lacerte, puis au-dessus de la deuxième rangée descendit un peu pour enfin s'écraser au pied des arbres chez Monsieur Napoléon Turgeon, dans un bruit de fin du monde. Si ce n'eût été la présence de ces arbres, les habitants paisiblement endormis dans la maison, auraient pu être tués par cet objet volant d'un genre assez inusité.

La tornade fit un bref bilan des dégâts : trois ou quatre maisons et le bâtiment de la King détruits autant de toits arrachés et les clochers de l'église Saint-Maurice changés en tire-bouchons! Elle jugea que les Thetfordois auraient assez de travail avec ça. Le grand vent partit en sifflant détruire encore quelques arbres dans le Rang A, pour aller se perdre vers les États-Unis. Il laissait derrière lui des gens mal réveillés et ahuris, se demandant s'ils ne venaient pas de faire un cauchemar.

LES «GOBEUSES» OU TRIEUSES À LA MAIN

Le jour vient à peine de se frayer un chemin entre les haldes, que sur la route, un joyeux groupe de jeunes filles en tabliers blancs se rendent à la mine. Elles ont toutes de jolis minois sous leur chignon à la mode, des yeux vifs, une santé apparente. À les voir si agiles, qui pourrait dire qu'elles exercent le dur métier de «gobeuses».

Il est six heures trente! Elles s'installent derrière les longues tables étroites, légèrement inclinées. Chaque gobeuse a sa section recouverte d'une plaque de fer de trois pouces d'épaisseur; une ouverture pratiquée dans la table sur deux dallots ou «boyards» comme elles disent, où elles laissent glisser la fibre d'amiante après en avoir retiré la roche.

À la mine, les «gobeurs» ont recueilli les pierres contenant les «veines» et, sur place, avec de lourds marteaux, pouvant peser jusqu'à sept livres, ils ont dégagé le plus possible de l'or blanc de chez nous. C'est cette ébauche que recevront les gobeuses dans des bacs de bois. Maintenant, il faut enlever les dernières impuretés, écraser les fibres et les classer en deux catégories: la fibre no.1, de trois à quatre pouces de long, la fibre no 2, pouvant atteindre jusqu'à un quart de pouce de long.

La gobeuse tient le minéral entre le pouce et l'index, laisse retomber son marteau qui disjoint les fibres et décolle la roche. Elle frappe encore et encore jusqu'à ce que la matière se plie à la volonté humaine. Mais si une erreur, bien humaine aussi, fait s'abattre le marteau sur le pouce, la blessure est si douloureuse qu'on doit abandonner le travail pour le reste de la journée. Le marteau d'une gobeuse ne pèse que trois ou quatre livres mais lorsqu'il faut le manier toute une journée de dix heures, ça ne peut manquer de développer les biceps et les ampoules aux mains.

Vers 1915, les gobeuses ne recevaient que quarante-cinq cents un cent livres de fibres no 2 et cinquante-cinq cents le cent livre de fibres no 1 après traitement. Si l'on voulait un salaire convenable, il fallait qu'on puisse noter deux cents livres à la pesée le soir, alors qu'on mettait l'amiante dans des sacs pour l'expédier par train. Vers 1935, les travailleuses recevaient le même salaire que les hommes soit environ deux dollars cinquante à trois dollars par jour.

Les filles, (car les femmes ne sont pas engagées, elles ont un mari pour les faire vivre) s'entendent très bien entre elles. Dans ce décor de hangar où pénètre une lueur blafarde sous les torchons suspendus aux fenêtres, règne un climat chaleureux fait de bonne humeur et d'entraide. On s'attend pour aller et venir à la mine, on chante, on raconte des anecdotes à la pause de dix minutes. Lorsqu'un contremaître consciencieux oblige une gobeuse à reprendre un travail négligé, les filles abandonnent leur besogne pour aider leur compagne.

Celles qui demeurent trop loin pour aller dîner chez elles à pied, apportent leur repas. Comme il n'y a pas encore de cafétéria, les dîneuses époussettent leur table et mangent avec appétit en regardant la tâche à faire pour l'après-midi.

Madame Wilfrid Payeur, qui a fait ce métier pendant trente ans, nous raconte qu'un jour, alors qu'elle levait le bras pour laisser retomber le marteau sur le minerai, les tendons de son coude cédèrent sous l'effort. Après sa convalescence, son bras était resté trop faible pour reprendre le travail. Son marteau, véritable relique, porte l'empreinte de chacun de ses doigts.

Dès les débuts des mines, il y eut des gobeuses jusqu'à la fusion de la mine Johnson à l'Asbestos Corporation en 1964. À la mine King, à la Jacob, à la Bell et à la Johnson, les ateliers des gobeuses retentirent des bruits discordants des marteaux tombant et retombant sans fin sur l'immense Cité de l'or blanc.



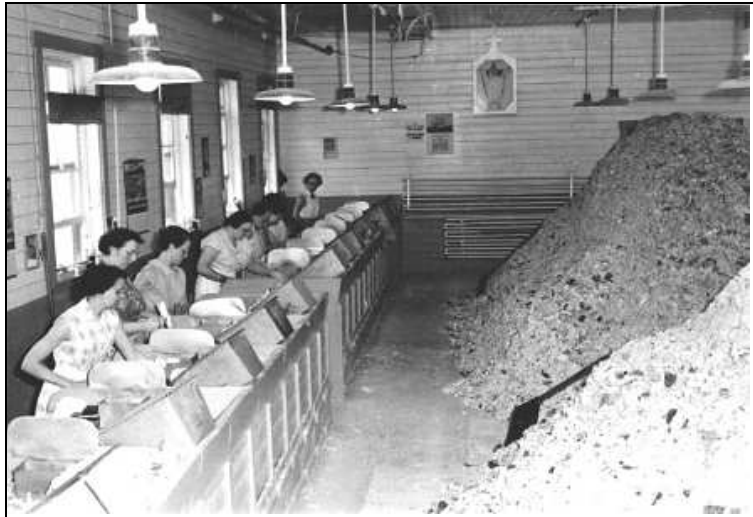
Les gobeuses ou trieuses à la main à la mine Johnson vers 1900.

Source: Société des archives historiques de la région de l'Amiante. Fonds Galerie de nos ancêtres de l'or blanc.

LE TRIAGE MANUEL CONFIE AUX EXPERTES FÉMININES

Ce n'est pas tous les hommes qui aimeraient manier un marteau de quatre livres à la journée longue. À la Johnson's Co., pour quatre femmes, ça fait partie de leur journée de travail.

Il s'agit ici du triage manuel fait par Eva Lévesque, Rose Smith, Aurore Prévost et Fernande Lessard. Ce travail consiste à séparer la fibre brute no 1 de la fibre brute no 2, mesurant moins de trois quarts de pouce, et à éliminer le roc.



Les gobeuses à leurs tables étaient: Aurore Vachon, Danoise Marois, Éva Lévesque, Jeannine Grondin, Aurore Provost et Rose Boulet Smith. Le 20 décembre 1963 l'atelier de «sheidage» fermait définitivement ses portes selon le dernier contremaître, M. Fernand Gamache.

Source : Société des archives historiques de la région de l'Amiante
Fonds Société Asbestos Ltée.

Comme dans cette organisation, rien ne se perd, le roc mis de côté par les ouvrières est ensuite retourné au moulin pour être soumis à d'autres opérations.

M. Fernand Gamache, contremaître au service du triage, nous dit que le rendement quotidien de chaque ouvrière s'élève à 350 livres; ce qui porte à 1 200 livres de fibres brutes pour quatre.

« Quoique ce travail ait l'air rude et l'est aussi » nous dit M. Gamache « il doit être fait par des femmes. »

Il y a quatre ans, onze ouvrières étaient à l'œuvre au service de triage. En 1945, ce chiffre atteignait trente-trois; une des trieuses, Aurore Prévost, a plus de trente années de service. Pour une trieuse, son marteau est un outil essentiel. C'est là que chacune a ses préférences; quelques-unes préfèrent un marteau léger de trois livres, d'autres, par contre, le voudront lourd et pesant quatre livres et demie.

Le manche du marteau ne tarde pas à prendre la forme de la main comme on peut le constater sur le marteau utilisé durant vingt-quatre ans par Madame Aurore Doyon maintenant à sa retraite. M. Fernand Gamache, qui le conserve dans son pupitre à titre de souvenir, nous a fait voir l'empreinte bien distincte de la main sur le manche qui était réduit à un demi-pouce.

La plus ancienne trieuse à la main, Madame Aurore Prévost, nous a déclaré ceci : « Ce qu'il y a de plus ennuyeux dans ce travail, c'est qu'il est très dur pour les mains bien que nous portions des gants protecteurs. Il y a une consolation, c'est qu'à longue vos mains s'endurcissent et vous ne ressentez plus les effets».

Source: Tiré du Producteur de L'Amiante, juin 1960

LE MARIAGE COLLECTIF DE 1940

En 1940, le Canada faisait partie de la Délégation officielle des Alliés qui se battaient pour sauvegarder les frontières de l'Europe. Cette même année, le gouvernement avait déclaré la mobilisation obligatoire pour tous les hommes valides célibataires.

Samedi le 13 juillet, une nouvelles spéciale fut diffusée sur toutes les ondes de la radio: « Ceux qui n'étaient pas mariés le 15 juillet matin seraient considérés comme célibataires pour la loi de la mobilisation».

Cette nouvelle provoqua une vraie fièvre de mariage pour ceux qui avaient déjà rêvé d'unir leur vie, mais la «maladie» en atteignit bien d'autres.

À Thetford, ceux qui avaient déjà publié les bans pour un éventuel mariage à la fin de l'été ou à l'automne, devancèrent la date de la cérémonie. Ainsi l'époux partirait plus tard sur les lieux des hostilités et l'épouse serait éligible à la pension des femmes de combattants. Ceux qui effeuillaient depuis longtemps la marguerite en se disant: «Je me marie, je me marie pas» mûrirent plus vite qu'ils ne s'y attendaient.

On a vu un couple qui se décida durant le souper du dimanche soir alors que le mariage avait lieu à neuf heures trente le soir même. Ce fut vraiment la course au mariage. On emprunta des gages à la famille, on s'habilla avec la robe d'une parente, le chapeau de sa sœur et les gants de la voisine. On se pomponna en toute hâte et l'on courut à la sacristie se confesser.

Les prêtres de la paroisse les attendaient car c'était la coutume de faire une confession générale avant de s'engager dans la voie du mariage. La veille, les curés avaient fait une tournée de recrutement. Mais les parents étaient les plus difficiles à convaincre qu'il fallait marier les enfants tout de suite.

Un de ces jeunes couples avait pris sa décision suite à la visite de Monsieur le Curé. Le père de la fille n'avait encore rien su de la nouvelle loi. Lorsque le fiancé fit sa demande au père, celui-ci regarda sa fille dans les yeux et lui demanda: «Êtes-vous obligés?» La jeune fille comprit le sous-entendu et en eut beaucoup de peine.

À neuf heures trente, l'église Saint-Alphonse était bondée de curieux. Il y en avait partout, dans les jubés, dans les escaliers et dans les allées. Monsieur le Curé, Pierre Poulin avait averti que la Fabrique n'endossait pas la responsabilité pour ceux qui se feraient piétiner. Dans une profusion de lumière et de musique, les quarante-deux couples défilèrent dans la grande allée, suivis chacun de leurs témoins. Monsieur le Curé accueillit ces époux qui prononçaient leurs serments, l'air ravi ou essuyant une larme d'émotion.

La cérémonie fut grandiose à cause du nombre inusité de mariés mais parce que, souvent, les fêtes improvisées sont les plus belles. Une célébration identique eut lieu dans la paroisse Saint-Maurice où Monsieur le Curé, Joseph Falardeau, unit quatorze couples.

Les nouveaux époux retournèrent chez leurs parents pour une petite réception de dernière minute. Les invités avaient été avertis par téléphone. Il y en eut qui partirent le soir même en voyage de noces à Montréal ou à Trois-Rivières, pendant que d'autres coucheraient chez les parents de l'un des époux en attendant de se trouver un logement. Évidemment, il y avait des gens à principes très stricts qui considérèrent leurs enfants non mariés tant qu'ils n'auraient pas eu leur messe. Ces jeunes passèrent leur nuit de noces chacun dans leur lit de célibataire.

Que de souvenirs ils se sont racontés, ces mariés de 1940, lors des Fêtes de leur 25^e anniversaire de mariage qui eut lieu au Club des Élans en juillet 1965. Les vingt-quatre couples présents affirmèrent ne pas avoir regretté leur union hâtive même si leur vie commune connut des hauts et des bas comme tout le monde.

Ainsi la guerre était maintenant un mauvais souvenir, mais leur vie à deux continuait d'être belle et intéressante. De plus, une amitié sincère les liait tous encore, parce qu'ils avaient vécu ensemble de grandes épreuves et de grandes joies.

LA SAGE-FEMME

Ma grand-mère, m'a-t-on dit, était sage-femme. Métier alors bien mystérieux pour moi car il présidait à quelque chose de miraculeux, la vie!

Thetford comme ailleurs a eu ses sages-femmes, à l'époque où les naissances avaient lieu sous le toit paternel, lorsque les médecins se rendaient encore dans les foyers.

Longtemps à l'avance, la future mère retenait les services de la sage-femme. Lorsque les poussées de la délivrance se faisaient plus pressantes, le père attelait son cheval d'une main nerveuse et allait chercher Madame Audias Lessard, Madame Wilfrid Boucher ou Madame Tanguay. La dame choisie s'était préparée, sa marmaille confiée à une voisine ou à leur père le temps qu'elle serait partie.

Le cheval suait et soufflait lorsqu'enfin on arrivait à la maison où se préparait le grand événement. Quand la sage-femme entrait, la mère se calmait, car elle avait confiance. L'accoucheuse passait un rapide examen à la patiente et se prononçait s'il fallait faire venir le médecin tout de suite.

La voisine dévouée préparait tout ce qu'il fallait pour l'accouchement: eau bouillante, coton stérile, serviettes propres, savon de Marseilles ou de Castille, bassins, vases à malade.

Le plus important, c'était de rassurer la malade, d'encourager ses efforts, de lui faire un brin de causerie pour la distraire. Les enfants, confinés dans leur chambre, épiaient les moindres bruits inquiets et ravis à l'idée qu'ils auraient bientôt un joli poupon à cajoler.

Dès son arrivée, le médecin se lavait les mains dans un grand bassin et examinait la parturiente. Il sortait de sa trousse des instruments qui auraient fait frissonner une profane, mais la sage-femme les connaissait. Elle savait aussi à quel moment il lui faudrait anesthésier la patiente car elle l'avait appris du médecin lui-même.

Au premier cri de l'enfant, le docteur s'écriait: «C'est un garçon!» ou «C'est une fille!» La sage-femme enroulait le nouveau-né dans une couverture chaude et lui donnait son premier bain au-dessus du bassin de porcelaine.

Comme il y avait de la tendresse dans les yeux de cette mère étreignant son enfant! Les témoins assistaient, muets, à l'arrivée de cet enfant, le plus beau qui soit au monde! Les petits frères et les petites sœurs retenaient leur souffle devant cet être si délicat, tandis que le père se sentait bien gauche à exprimer sa joie.

La sage-femme restait souvent plus d'une journée pour relever la mère, s'occuper du nouveau-né et veiller à ce que la maisonnée ne manque de rien. Aucune rémunération n'était exigée, c'était un service. Et comme on disait dans ce temps-là: «Quand j'aurai besoin, vous me rendrez la pareille».

Nos grands-mères accouchaient plus facilement que nous sans doute parce que leur corps était souple et fort, exercé par les durs labeurs. Elles ressemblaient un peu aux Indiennes mettant bas dans les champs et repartant avec leur trésor dans les bras.

Le temps des «relevailles» était de courte durée et il y avait toujours une parente pour aider la nouvelle mère. Si nos vaillantes grand-mères ont su élever de grosses familles, c'est qu'elles avaient autour d'elles des gens qui savaient rendre service afin de survivre dans un pays de pionniers.

NOS PREMIÈRES COIFFEUSES

On aime à imaginer nos aïeules, assises devant leur psyché bouclant leurs longs cheveux avec un fer à friser qu'il fallait réchauffer sur la braise. On les voit aussi se faisant aider par une autre femme de la famille pour ajuster une «bourrure» de cheveux naturels afin de gonfler comme il faut leur magnifique chignon.

En 1936, les belles de Thetford allaient au salon de coiffure pour dames, chez Madame Roméo Chamberland, au salon «Philippe» où coiffait Mademoiselle Garand, chez Marie Goulet ou chez Madame Blanche Lessard.

C'est Madame Blanche Lessard qui enseigna tous les secrets du métier de coiffeuse à Madame Benoît Jacques, alors Mademoiselle Gilberte Pigeon. Elle n'avait que dix-huit ans lorsqu'elle ouvrit son propre salon de coiffure, juste avant Pâques 1937.

Madame Maurice Routhier fut la première cliente de Mademoiselle Pigeon. Malgré les efforts de la coiffeuse novice pour cacher sa nervosité, elle oublia de friser deux mèches et de mettre la lotion. Heureusement, Madame Routhier avait une abondante chevelure qui dissimula bien les erreurs de la débutante.

Au salon Denise, 27 rue O'Meara, on allait se faire donner un «Romol», coiffure savamment frisée du bas vers le haut; ou si l'on préférait, on pouvait avoir un splendide «Marcel» dont les boucles formaient une mer de vagues déferlant vers le bas.

Mademoiselle Gilberte Pigeon avait un salon bien équipé: un séchoir modèle «Eugène» et une machine à permanente «D.S.», dernier cri, sur lequel s'ajustait un couvercle construit à peu près sur le même principe que nos rouleaux électriques chauffants. Donc pas de fils électriques sur la tête de la cliente, pas de danger de chocs électriques, de courts-circuits, et une plus grande liberté de mouvement. À cette époque aussi on aimait les cheveux frisés serrés, aussi on avait le choix d'une permanente à l'huile magique à 3 \$ et une autre à l'huile de lis à 5 \$ ou une indéfrisable pour cheveux blancs à 7 \$.

Il fallait compter au moins trois heures pour réussir ces permanentes et comme Mademoiselle Pigeon aimait bien ses clientes, elle les traitait «aux petits oignons» leur servant le thé ainsi qu'une petite collation. Avec l'expérience Mademoiselle Pigeon devint beaucoup plus rapide et elle put donner jusqu'à douze indéfrisables par jour. Toutes les veilleuses s'étaient déjà éteintes depuis longtemps lorsque Mademoiselle Pigeon donnait le dernier coup de peigne à la cliente qui restait. Lorsque cette dernière avait trop peur de rentrer seule, la coiffeuse allait la reconduire à pieds ce qui causait beaucoup d'inquiétudes à sa mère.

Lorsque Mademoiselle Pigeon devint Madame Jacques, elle continua de travailler à son salon, mais bientôt mère de dix enfants elle vendit sa boutique pour mieux s'occuper de sa famille. Huit ans plus tard, quand les «Toni» envahirent le marché et n'exigeaient aucun équipement, Madame Jacques recommença, timidement d'abord, à coiffer quelques amies, puis devant la montée des demandes, elle s'équipa à nouveau.

Madame Gilberte Jacques est une femme parlante et avenante; ses clientes devenaient rapidement ses amies.

À l'âge de cinquante-six ans, elle décida d'apprendre à conduire. Elle prit sa retraite en 1972 et ne resta pas inactive. Elle s'occupa de différentes associations et fit partie d'un club de L'Âge d'Or. Sans aucun doute, ses petits enfants et tous ceux qui la connaissaient trouvaient aussi que c'était une grand-maman en or!

HOMMAGE À LA FEMME D'UN PIONNIER

Nous vivons à une époque de confort et de facilité bien différente de celle de nos pionniers. Quand un colon s'installait sur une terre du gouvernement, il lui fallait, ainsi qu'à sa femme, une bonne dose de courage et d'amour de la vie.

Le garçon d'Honoré Fecteau, le fils du découvreur de l'amiante, s'était installé sur les terres du Lac du Huit. En 1910, quand François Fecteau (Franck) demanda la main de la jolie Lydia, de Broughton, il lui laissa le choix: demeurer à la ville ou sur une terre. La jeune fille de dix-sept ans aimait la vie simple à la campagne et décida de suivre son époux sur un terrain de colonisation.

Le mariage eut lieu à Broughton, un lundi, à dix heures de l'avant-midi. Les nouveaux mariés prirent le dîner chez les parents de la fille et partirent en train chez Honoré Fecteau qui leur avait préparé une réception. Ce n'était pas la mode des cadeaux de noces à cette époque, nous dit Madame Lydia Fecteau Thibodeau. Nous avons dû nous acheter chacun une tasse, une assiette et des ustensiles. Les bois venaient jusqu'à côté de la petite maison dont les murs étaient faits de deux rangs de planches. Une minuscule route, presque un sentier, à peine praticable pour une voiture et un cheval, les reliait à la ville.

Le plancher était en bois franc, et pour qu'il devienne de la même couleur que les champs de blé, il fallait le laver à la «lessive». Pour obtenir cette potasse ou « lessie », comme on disait à l'époque, Madame Fecteau prenait une chaudière percée, y mettait de la cendre et y versait de l'eau bouillante. Elle frottait vigoureusement le plancher avec une bonne brosse.

Déjà les enfants commençaient à arriver. Chaque année, un nouveau né s'ajoutait à la famille logée dans la petite maison perdue dans la verdure. La maman faisait le lavage du linge de toute la famille dans une cuve de bois passant et repassant chaque vêtement sur la planche à laver. Quand il fallait nettoyer une catalogne, la ménagère mettait une planche sur la cuve, y suspendait la couverture et la battait sur ce lavoir pour en faire sortir la saleté. L'eau nécessaire au lavage et à la maisonnée devait être puisée avec des seaux et ce, chaque jour.

Bien sûr, la maîtresse de maison n'avait pas de réfrigérateur, ni même de glacière. L'hiver, ce n'était pas difficile de conserver la viande. On tuait le bœuf ou le lard à l'automne. Le bœuf était suspendu dans la grange et on allait en chercher au besoin. Quant au lard, il était conservé dans le gros sel. L'été, c'était plus compliqué: le père allait au marché chaque vendredi et rapportait la viande de la semaine. On la faisait cuire en entier et on la mettait au frais dans la cave.

Les enfants pouvaient suivre des yeux, étonnés, tout le cycle de la préparation du pain depuis les grains de sarrasin semés dans la terre, leur lente germination, puis la maturation des épis le temps d'un été. Ils participaient à la moisson: les plus vieux maniant la faucille, les autres râtelant la récolte et la chargeant sur la voiture qui l'emportait au moulin.

Par un matin de soleil, les aînés se rendaient avec leur père, en chantant, jusqu'au moulin d'Eugène Gilbert, à Broughton, où les grains devenaient farine brune sous les frottements de la grosse roue de pierre.

Près de la maison paternelle, il y avait un four de briques assis sur des pierres, four qu'on emplissait de bois. Après une heure de belle flambée, on retirait le feu et la braise, puis on enfournait la pâte. La miche dégageait un tel fumet que les gens de la ville montaient par le petit chemin pour acheter le pain de Madame Fecteau.

Les cent acres de Franck Fecteau, boisés au début, furent bientôt transformés en champs cultivables après qu'on eut essouché et déroché le terrain. Que de nuances tremblaient dans la brise, balancement du sarrasin, du lin et du mil autour d'un immense potager. Le moutons paissaient avec les «bêtes à cornes» et voisinaient avec les chevaux. Madame Fecteau chérissait ses beaux moutons blancs qui lui offriraient les cent livres de laine dont elle aurait besoin. C'est la mère qui filait la laine et tricotait les sous-vêtements, les bas, les mitaines et les foulards pour les quatorze enfants. Les peaux des animaux de boucherie servaient à confectionner des «souliers indiens» pour toute la famille. Les enfants s'endormaient en écoutant la chanson de la navette passant entre les fils de la chaîne du métier.

Après les dures journées dans les champs, après la traite des vaches (le train) et le soin des animaux, les garçons n'avaient pas tellement le cœur à l'étude. Mais il fallait bien apprendre à compter, à lire et à écrire. Au Lac du Huit, n'ayant pas d'école ni d'autobus scolaire pour aller à la petite école la plus rapprochée, Madame Fecteau se fit donc «maîtresse d'école» et instruisit ses quatorze enfants à la maison.

Elle avait fait des piles de crêpes pour déjeuner, pelé dix livres de pommes de terre et autant de légumes pour le dîner et le souper. Elle avait fait la lessive, était allée aux champs râtelier le foin sec, et, en fin de journée, elle devait trouver le courage d'enseigner l'A.B.C. aux enfants bien plus préoccupés à jouer jusqu'aux dernières heures du jour.

Lorsque Madame Fecteau donnait naissance à un nouvel enfant, elle n'avait souvent pour lui aider que la sage-femme du rang 8, Madame Arthur Carrier. «Les Sauvages» allaient venir porter un petit frère ou une petite sœur et on expliquait aux enfants qu'ils devaient aller passer la nuit chez les voisins car si les «Sauvages» les voyaient, ils les emmèneraient pour les faire fondre et en faire d'autres petits enfants. De retour à la maison, si un petit brunet s'informait pourquoi maman gardait le lit, on lui expliquait que les Indiens avaient cassé la jambe de sa mère.

La maladie avait peu d'emprise sur ces jeunes robustes et actifs, mais Madame Fecteau prenait soin de ramasser précieusement dans les champs et les sous-bois de grosses quantités de ces herbes qui guérissent, afin de braver les temps froids et les cortèges de maladies contagieuses. Un bouquet de «d'herbe-à-dinde» infusé pour le petit qui fait de la fièvre, une tisane d'écorce d'épinette rouge pour les maux d'estomac constituaient sa panoplie de remèdes. Quand le mari fatigué se plaignait du mal de dos, sa femme chauffait un mélange de «belle-angélique», «de sang-dragon» et de racines de «fleurs de

corneilles». Le remède miracle était administré pendant neuf jours, on arrêta le temps équivalent et l'on recommençait la médication encore deux fois. Ces remèdes sauvages avaient sans doute un effet bénéfique. L'art avec lequel Madame Fecteau les utilisait pour redonner la santé aux gens qui l'entouraient lui valut une réputation de dame sachant mettre la nature au service des siens.

À l'époque, l'époux passait des saisons entières loin de la famille à peiner d'une clarté à l'autre dans les chantiers forestiers de la région ou dans les bois du Maine.

Les enfants grandissaient et quittaient tour à tour la maison paternelle. En 1935, délaissant la chasse et le travail sur la ferme et les chantiers, Franck construisit un moulin à scier qui était actionné par une roue à aubes. Il était situé près de la rivière du Lac Clapham.

En 1940, le destin de cette belle famille changea. Le père, François Fecteau, est mort tragiquement d'un accident de la circulation. Mais la vie doit continuer; Donat, l'aîné des fils, prenait la charge du moulin et subvenait aux besoins de la famille: sept orphelins entourant la mère. Trois ans plus tard, Madame Fecteau épousait son beau-frère, Monsieur Victory Thibodeau, veuf et père de neuf enfants. Pionnier dès son jeune âge, Monsieur Thibodeau avait connu la vie en milieu retiré, perdu au cœur de notre vaste nature québécoise.

Quelques fois durant l'année, il descendait à la ville par un petit sentier de la forêt et y rapportait sur son dos, de bonnes quantités de nourriture entassées dans un grand sac de jute. Comme de nombreux concitoyens le faisaient à cette époque, il savait se débrouiller surtout avec ce qu'il produisait.

Aujourd'hui, chez les Fecteau, on parle de ces souvenirs avec une pointe de nostalgie. Mais quand revient le temps des Fêtes, et qu'entre deux tempêtes de neige, on réussit à se rendre à la maison paternelle pour festoyer, on redécouvre la chaleur d'une grande famille québécoise où il y a tant de joie à partager. À l'une de ces soirées familiales, on s'est déjà retrouvé quatre-vingt, manquant de temps pour se remémorer tous ces souvenirs d'enfance plus drôles les uns que les autres. On chante, on danse, on vit d'intenses moments de bonheur avec les siens.

LIGUE ANTITUBERCULEUSE ET CLINIQUE DE PUERICULTURE **FONDÉE EN 1932**

À l'époque où les croix blanches des enfants morts en bas âge, souvent à peine ondoyés, s'alignaient au cimetière et lorsque les remèdes des grands-mères se soldaient par un échec, Monsieur R. P. Doucet et Monsieur J. L. Demers furent nommés président et vice-président de la Ligue antituberculeuse et de la Clinique de puériculture du Comté de Mégantic, en 1923. L'École maternelle qui avait ouvert ses portes en mai 1921 se fusionna à la nouvelle Ligue.

Les quartiers généraux de la Ligue, établis temporairement en arrière de la bijouterie Laval Couture, s'installèrent dans des nouveaux locaux au sous-sol de l'Hôtel de ville.

Les salles étaient claires et bien aménagées nous dit Madame Philippe Roy (garde Jeannette Gagné) qui fut secrétaire de 1929 à 1936 et infirmière de 1939 à 1942.

C'est le docteur Alexandre Sirois qui fut nommé médecin en chef de la Ligue antituberculeuse. Il était aidé par garde Graziella Dandurand qui avait la charge de l'École maternelle. Garde Marie-Paule Bélanger s'occupait du dispensaire des tuberculeux. La Ligue était financée par le gouvernement provincial, le conseil de ville, La Métropolitaine, l'Asbestos Co. et par les dons des citoyens.



Dr Alexandre Sirois, 1947.

Source: SAHRA - Fonds
Galerie de nos ancêtres
de l'or blanc

La Ligue antituberculeuse et de la Clinique de puériculture connurent des débuts difficiles car certains médecins s'opposaient à cette innovation qui empiétait dans leur domaine. Les mères se montraient réticentes aux visites et aux conseils des infirmières, préférant rester fidèles aux coutumes de leurs grands-mères. Les tuberculeux craignaient le dispensaire, refusaient de se faire traiter et ignoraient les règles à suivre en cas de contagion.

Peu à peu, les gens s'approprièrent grâce au dévouement sans borne des médecins et des infirmières visiteuses. Celles-ci n'avaient pas peur de retrousser leurs manches pour aider une mère débordée: nourrir un nouveau-né, débarbouiller les autres, mettre de l'ordre dans la maison tout en distribuant de judicieux conseils.

La tâche assignée au personnel du dispensaire était immense. Deux fois par semaine, le docteur Sirois organisait une clinique de radiographie pulmonaire pour le dépistage de la tuberculose. On visitait régulièrement les écoles pour examiner la vue, la gorge et la propreté. La Ligue avait l'ingrate besogne de procéder à la mise en quarantaine (placarder) les familles où l'on avait observé des cas de diphtérie ou de scarlatine, surveiller et relever la quarantaine. Il fallait faire la tournée des écoles et des maisons pour convaincre les gens de se faire vacciner. Déjà, à ce moment-là, l'immunisation était gratuite pour tous.

Grâce au tact, aux connaissances et au dévouement de ces infirmières, Monsieur Cléophas Adams, l'historien thetfordois, estime qu'au moins cinquante vies étaient épargnées chez nous chaque année. L'École maternelle (qui n'était pas du tout ce qu'on désigne maintenant sous ce vocable) avait pour mission de surveiller la santé des femmes enceintes et de leur conseiller une saine nutrition. On veillait également à l'alimentation du nouveau-né, à son hygiène et à appeler le médecin si nécessaire.

En 1929, le gouvernement parsema ses bureaux d'Unité Sanitaire dans toute la province. Thetford eut droit au sien qui desservait en même temps tout le Comté de Mégantic. Au travail déjà considérable que les gardes Jeannette Gagné et Rose Sylvain devaient se partager en ville, s'ajoutaient les tournées dans le comté. Les gardes Aline Giroux, Lucille Dubois et Flore Lesage partaient dans une auto faire les cliniques de puériculture ainsi que les visites aux écoles. Et il y en avait des petites écoles à l'époque! Le soir venu, elles mettaient à jour tous les dossiers accumulés, ce qui n'était pas une petite affaire après s'être fait secouer sur tous les cahots de nos belles routes de campagne.

Thetford et la région doivent beaucoup à ces femme telles Hélène Dupuis, Marie Godbout, Alice Aheten, garde Labrecque, garde Lesage et tant d'autres dont le but était de protéger et d'améliorer la santé de leurs citoyens. Serions-nous là si elles ne s'étaient pas tant dépensées à nous inculquer les règles de l'hygiène et de la saine alimentation, à nous examiner pour trouver les anomalies et à nous protéger contre les épidémies? Dans le cœur et dans l'histoire, elles ne doivent pas être oubliées, telles des mères veillant tendrement sur nous.

LA PRATIQUE DU FEU

Le soleil s'attarde encore aux fenêtres, et les gens, repus par un copieux repas, se bercent sur leur perron ou vont voir arriver le train lorsque l'alarme de feu retentit au poste des pompiers derrière l'Hôtel de Ville. C'est l'heure de la pratique de feu pour les policiers-pompiers et les volontaires.

Au premier signal, un pompier tire sur la manette qui décroche les chaînes devant les chevaux. Les bêtes arrivent au trot et se placent près des voitures. Deux hommes les reçoivent, descendent les attelages accrochés au-dessus des chevaux et les fixent au moyen des ressorts.

Les hommes sautent sur le marche-pied de la voiture, s'accrochent à la barre. Ils enfilent bottes, casques et imperméables. Pour la pratique de feu, les chevaux partent au petit trot contrairement à la véritable alarme, où ils vont à toute vitesse, crinière au vent, comme poussés par le son de la cloche que le conducteur actionne avec son pied.

À plusieurs endroits, l'équipage ralentit pour prendre les pompiers volontaires attirés par le tintement de la cloche. À chaque détour, surgissent de nouveaux volontaires qui, aidés de leurs compagnons déjà sur la voiture, se tiennent à la barre et commencent à s'équiper. Passé le coin Saint-Thomas et Saint-Joseph, apparaît la place du marché.

Un arrêt brusque et Monsieur Eugène Lamonde, alors chef des pompiers, lance des ordres brefs. Des équipes de deux se forment rapidement pour accoupler les boyaux de deux pouces et demie à la borne-fontaine. Un pompier s'empare de la partie femelle du boyau et la tient entre ses genoux pendant qu'un deuxième y fixe la partie mâle. Une lance est jointe à l'extrémité du boyau pour augmenter la pression de l'eau. Des volontaires descendent les échelles, les appuient au mur de l'édifice du marché et montent avec des boyaux pour arroser le toit.

«Attention! La pression n'est pas assez forte!»

«Il y a une section du boyau qui est mal accouplée! L'eau se perd!»

On arrête. On recharge tout le matériel et l'on recommence à zéro. C'est le sous-chef, Monsieur Laurent Ouellet, qui s'occupe de minuter le temps des opérations.

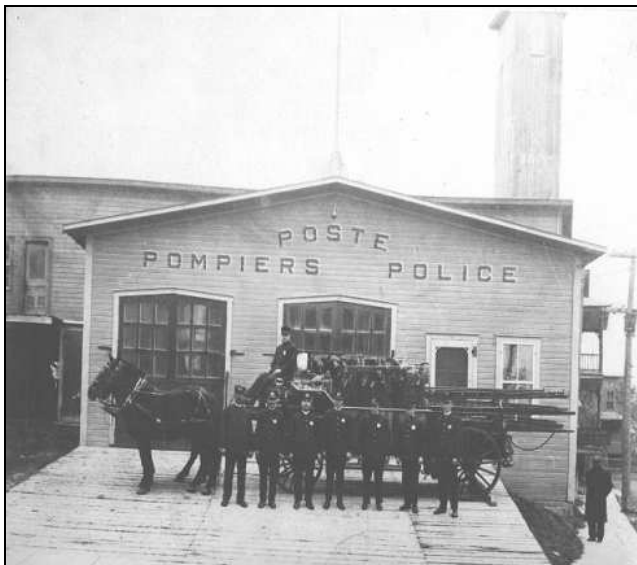
Il fait nuit maintenant. On a bien travaillé! Monsieur Lamonde félicite son équipe et leur souligne les points à être améliorés à la prochaine pratique. Les volontaires se dispersent en songeant que la vie et les biens de leurs concitoyens dépendent de leur efficacité.

L'équipage retourne au poste pour dételer, nourrir et brosser les chevaux. Monsieur Lamonde regarde fièrement, ces chevaux qui sont d'une rapidité extraordinaire et sûrement les mieux dressés des alentours. Grâce à eux, l'incendie est pris au début et plus efficacement maîtrisé.

Le sergent Michel Côté et le lieutenant Alfred Binette viennent aider les constables Georges Doyon, Louis Blais et Émile Bélanger pour descendre le matériel de la voiture, le nettoyer et l'assécher. Les boyaux passent dans un «canon» pour être lavés. On les fixe à des poulies par de petites câbles pour les hisser en haut de la tour de trois cents pieds afin de les faire sécher. Pendant ce temps, l'autre ensemble de boyaux secs est enroulé et installé sur la voiture ainsi que le reste de l'équipement. De cette façon, la voiture est déjà prête dans l'éventualité d'une véritable alarme.

Monsieur Eugène Lamonde fut chef des policiers-pompiers de 1915 à 1939. Voici les noms de quelques pompiers volontaires du temps où Monsieur Lamonde était chef: Messieurs Edgard Goulet, Alphonse Goulet, Paul Vallée, Jos Emery et Jos Bouffard.

Le dressage des chevaux se faisait avec beaucoup de soins à Thetford. Chaque jour, à sept heures précises, on sonnait la cloche. Au premier signal, les chaînes des écuries tombaient et un homme, derrière les chevaux, donnait un coup de fouet à chaque bête pour qu'elle prenne place devant les voitures. Si le cheval ralentit avant d'avoir atteint son but, on lui assène un autre coup de fouet.



La caserne , située coin Notre-Dame et St-Joseph, a été en service de 1911 à 1924. La tour intérieure du poste servait à l'assèchement de boyaux. On peut voir devant la voiture Eugène Lamonde, Pierre Nadeau, Michel Côté, Joseph Vallée, Laurent Ouellet, Eugène Chamberland, Philibert St-Laurent et Cyrice Roy.

Les pompiers de Thetford vers 1928
SAHRA - Fonds Galerie de nos ancêtres de l'or blanc.

Les attelages étaient suspendus au-dessus des chevaux. Pour plus de rapidité, ces attelages se bouclaient au moyen d'un crochet à ressort. Il ne restait ensuite qu'à actionner les manettes pour ouvrir les portes munies d'une ressort.

Les chevaux étaient dressés à revenir tout seuls aux écuries dès qu'ils étaient dételés. Lorsque les chevaux étaient habitués, on répétait ces gestes tous les soirs, sans se servir du fouet cependant, pour qu'il n'y ait aucune hésitation au moment du départ.



Plusieurs commerces du centre ville de Thetford Mines sont la proie des flammes en 1947 dont la ferronnerie J.E. Ferland, la mercerie J.A. Béliveau, les commerces d'Adélard Bédard, Amédée Lessard, J.G. Godbout et François Beaudoin. Les pertes sont évaluées à un tiers de million de dollars.

Incendie à la ferronnerie J.E. Ferland en 1947

SAHRA - Fonds Galerie de nos ancêtres de l'or blanc
(donateur : Irenée Turcotte).

Alerte à l'incendie chez Léonidas Dion et Fils, une manufacture de portes et fenêtres en 1943. Les pompiers présents sont Norbert Côté, Georges Fillion, Gaston Nadeau, Ulric Bourgault, Charles Bégin et A. Arguin.



Incendie chez Léonidas Dion en 1943

SAHRA - Fonds Galerie de nos ancêtres de l'or blanc
(donateur : Irenée Turcotte).

LA PREMIÈRE GRÈVE À THETFORD

Aujourd'hui une grève est un phénomène banal faisant partie de la vie de tous les jours. Mais en 1915, c'était autre chose. Voici en quels termes l'historien thetfordois Cléophas Adams présente l'événement. «Le 18 octobre fut une date néfaste de cette année, puisqu'elle marqua la déclaration de la grève générale dans nos mines en vue de l'obtention d'une augmentation de salaire. Les esprits avaient été échauffés par des Russes...qui lancèrent en même temps l'idée d'une Union Ouvrière affiliée au Conseil des Métiers et du Travail».

Thetford Mines est en pleine grève aujourd'hui, à la suite du refus des différentes mines d'augmenter les salaires. La grève a eu son origine à la mine Jacob Asbestos. Les Russes qui insistaient auprès des autorités pour obtenir 1,65 \$ par jour, réussirent à obtenir leur demande. Les Canadiens après différents pourparlers, réclamèrent 1,75 \$. Les Russes dirent aux Canadiens: «Si vous voulez vous mettre en grève nous allons nous joindre à vous et lutter jusqu'à ce que nous ayons gagné notre point!». Les grévistes conduits par Nicolas Kachook vinrent sommer les travailleurs de toutes les mines d'abandonner leur ouvrage sur l'heure. Les ouvriers, soit intimidés, soit approuvant secrètement la grève, abandonnèrent aussitôt leur travail. Les retardataires furent forcés de quitter leur tâche entraînés par les grévistes. Au nombre de deux mille, ils se rendirent en corps à l'Hôtel de Ville réclamer la présence du maire. Le maire se rendit à leur demande et les pria de se réunir pour former une délégation chargée de rencontrer les autorités minières. Les gérants rencontrés par Monsieur Morissette, répondirent que pour eux individuellement, ils étaient prêts à souscrire à la requête, mais qu'ils ne voulaient pas se prononcer avant d'avoir eu une réponse des autres gérants des mines.

Le soir même, Monsieur Lucien Pacaud, député fédéral, fit part des réponses des gérants des mines. Monsieur Pacaud prit la parole, et dit que durant toute la journée, il s'était informé des faits. Il en était venu à la conclusion que les griefs étaient justes et raisonnables, cependant, il conseilla la modération aux grévistes.

Le maire Carreau vint ensuite prendre la parole pour encourager les grévistes à ne commettre aucune violence. Il lut la seule réponse donnée par Monsieur Sharpe de l'Asbestos Co. Les esprits sont très montés contre Monsieur Sharpe que l'on tient responsable de la réduction des salaires.

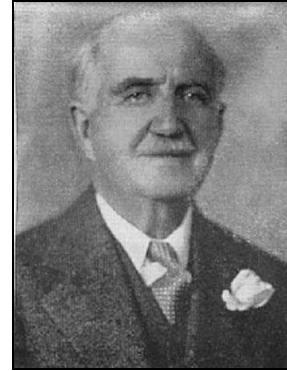
Le 20 octobre, à trois heures de l'après-midi, la réponse des gérants des mines arrive: on accorde une augmentation de 14 %. La foule est satisfaite à l'unanimité. On vota des remerciements au maire Carreau et à monsieur Rousseau. On remercia aussi chaleureusement le notaire Morissette ainsi que les Russes qui avaient accordé leur appui dans le règlement du conflit.

Tiré d'un article du journal: Le Canadien, jeudi, le 21 octobre 1915

LE MAGASIN GÉNÉRAL (1896 À 1960)

Thetford n'était encore qu'un modeste hameau où l'on se plaisait à taquiner la truite dans l'eau cristalline de la rivière Bécancour, lorsque le magasin général donnait rendez-vous aussi bien aux flâneurs qu'aux clients venus pour renouveler leurs provisions ou s'acheter quelques colifichets.

En 1891, Messieurs Jos et Louis Roberge, ainsi que Monsieur Fréchette, s'associaient et ouvraient un magasin général au Lac Noir. Après l'incendie du magasin en 1896, ils vinrent s'établir à Thetford, coin Dumais et Notre-Dame. Environ deux ans plus tard, monsieur Fréchette se dissocia. Monsieur Jos Roberge fit de si bonnes affaires, qu'il décida de construire un nouveau magasin à la place de l'ancien et de déplacer ce dernier à la place du nouveau.



Joseph Roberge
Collection régionale de la
SAHRA (Donateur
Albert Duclos.)

C'est en 1918 que Monsieur Jean-Paul Roberge commença à travailler au magasin de son père. Le jeune Roberge avait le goût des affaires et décida, avec son frère Wilfrid, d'acheter le magasin en 1947. Les six ou sept employés du magasin général ne suffisaient pas à servir une clientèle qui aimait payer pour avoir de la bonne qualité. Monsieur Jean-Paul Roberge faisait crédit à ses clients car ils étaient honnêtes. Lorsqu'un cultivateur promettait de payer à la Toussaint ou à la Pentecôte, il tenait sa promesse!

«On pouvait prêter dix dollars sans billet à cette époque, dit monsieur Roberge, et on était sûr d'être remboursé. Aujourd'hui, il faut un billet et encore...». Monsieur Roberge était celui en qui on faisait confiance comme s'il avait été notaire ou curé, sans doute parce qu'il était instruit, au courant de bien des choses et homme de bon conseil. Dans ce temps-là, on n'avait pas besoin des enquêtes «Gallup» pour savoir si un député serait élu, on n'avait qu'à interroger le barbier, le boulanger et le marchand général pour tâter le pouls de la population.

Assis sur la tablette de la vitrine, durant les longs crépuscules d'été, les hommes fumaient leur pipe en engageant de chaudes discussions politiques, les «bleus» contre les «rouges». Lorsque l'ennui tyrannisait les femmes des soldats partis à la guerre, elles venaient s'asseoir sur le banc devant le comptoir ou allaient se payer un petit luxe dans le rayon de la lingerie, ne sachant que choisir entre les foulards de crêpe georgette, de crêpe chiffé ou rugueux ou de soie de Tokyo. Il y avait aussi les dessous de dentelle qui troubleraient le mari en permission. Que de choix parmi les nappes à broderie Richelieu ou en dentelle, de l'importation japonaise ou anglaise. Et c'était de l'exclusivité à Thetford. Des vêtements de travail à la ferronnerie, de la cage d'oiseau au baril de lard salé, on trouvait de tout au magasin général!

Lorsque Monsieur Roberge décida de prendre sa retraite, il liquida sa marchandise et vendit le magasin au dentiste Cyr. Malgré un âge honorable qu'il n'avoue qu'à mi-voix,

Monsieur Roberge est un homme charmant, bien mis, le visage auréolé d'une abondante chevelure blanche, d'allure énergique.

Son épouse est une femme merveilleusement accueillante, qui aime les belles choses et qui a des doigts de fée. Elle nous a fait goûter à des biscuits dont elle seule a le secret. Elle doit la recette à son père, le très regretté docteur Eugène Beaudet, un de nos plus dévoués médecins.

Presque sur le ton de la confiance, Monsieur et Madame Roberge nous avouèrent que leur fils unique, Yvon, avait été nommé juge, depuis peu de temps. (Les informations de cette page nous ont été fournies par Monsieur et Madame Roberge 1975.)

À LA BEURRERIE

En 1925, alors que les rues de Thetford voyaient passer plus de cinq cents automobiles et que l'on entendait le martèlement des ouvriers chargés de construire une nouvelle partie du Couvent Saint-Alphonse, et que nous assistions à la naissance d'un nouveau journal; Le Mégantic, monsieur Raymond Bernard arrivait chez nous.

Pendant trois ans, Monsieur Bernard avait été propriétaire d'une beurrerie à Saint-Ephrem et il l'avait vendue pour venir s'établir au cœur de la ville de l'amiante. Engagé par Monsieur Alphonse Blais, il devait s'occuper de la beurrerie située près du Couvent.

À chaque semaine, un employé partait faire la tournée chez les cultivateurs de Sacré-Cœur-de-Marie, de Saint-Jean-de-Brébeuf et des alentours. Il effectuait la cueillette des bidons dans un camion d'une tonne et revenait peser la crème sur la balance de la beurrerie.

Là, il fallait retrousser ses manches et vider le contenu des bidons dans le pasteurisateur. Les vaches de chez nous, bien nourries, donnaient une crème riche et épaisse qui passait lentement dans le couloir pour tomber avec un bruit de cascade dans le pasteurisateur. On laissait bouillir le précieux liquide pendant vingt minutes à une température de 170 degrés Fahrenheit, puis on le laissait reposer dix minutes. La crème était refroidie à une température de quarante-cinq degrés.

Le lendemain, quand le soleil réveillait les oiseaux et que les bruits de la ville commençaient à se concerter, Monsieur Bernard faisait le beurre. Dans une énorme baratte électrique, on pouvait brasser jusqu'à trois mille livres de crème. Après trois quarts d'heure, un beau beurre jaune apparaissait, alors Monsieur Bernard enlevait le lait du beurre et salait sa production. Puis il brassait encore jusqu'à son beurre ait la fermeté voulue. Il vérifiait les proportions réglementaires: 3 % de sel et pas plus de 16 % d'eau. C'était du bon beurre! Jamais il n'aurait fraudé la clientèle en mettant du lait en poudre dans son beurre. C'était une marchandise renommée et il en était fier.

Une autre journée venait de passer mais il n'avait pas terminé les opérations. Il pesait et mettait en chambre froide ce qui serait bientôt le régal de nos tables.

Il restait à mouler ce beau beurre doré, mais, bien sûr, on pouvait utiliser les moules de fantaisie en bois de nos campagnes. Il fallait prendre une machine de grillage de broches d'acier et l'actionner à la main. On pouvait ainsi mouler plusieurs livres de beurre à la fois. Chaque livre était enveloppée individuellement, toujours à la main, et mise en vente au magasin général de Monsieur Blais. Les particuliers venaient chercher leur livre ou leur caisse à la beurrerie. Le surplus était expédié à la Coopérative fédérée du Québec.

Lorsque les gros flocons ouataient la ville et en assourdissaient le tintamarre, la beurrerie fermait ses portes. Elle devenait un entrepôt où allait s'approvisionner régulièrement le magasin général.

Alors, pour Monsieur Bernard, une autre vie commençait. En plus de faire de l'entretien au magasin de Monsieur Blais, de déballer les marchandises lors des arrivées, il donnait un coup de main aux livreurs aussi appelé « runneurs ». Les employés de l'épicerie prenaient les commandes et les confiaient aux livreurs qui les acheminaient aux demeures.

Par la suite, Monsieur Bernard décida d'aller faire de la crème glacée chez Régäl. À la laiterie de Monsieur Beaudoin, il revint à ses anciennes amours, il fabriquait encore du beurre.

En 1976, Monsieur Bernard avait soixante-dix-huit ans et avait pris sa retraite depuis trois ans. Il aimait toujours aider son épouse et recevoir tour à tour ses huit enfants. Parfois Monsieur et Madame Bernard se paient encore de merveilleux voyages, ils partent en avion voir leur fils qui habite la Californie.

Cette page de la petite histoire nous a été fournie par Monsieur et Madame Bernard 1975.

LES BOUCHERS VERS 1911

Quand la première auto de Monsieur B.J. Bennett circulait encore parmi les chevaux apeurés, la voiture du boucher s'arrêtait devant chaque porte pour vendre de la viande fraîche. Dans ce temps-là, quatre bouchers desservaient facilement la population de Thetford, encore peu nombreuse. Monsieur Antoine Genest avait son commerce à la place de l'actuel magasin Setlakwe, Charles Lemay était installé sur la rue St-Joseph, Monsieur Eugène Garneau dans St-Maurice et enfin Monsieur Ernest Perron avait établi boutique sur la rue Notre-Dame. En décembre 1911, Monsieur Ernest Perron avait loué la boucherie de Monsieur Pierre Lafond qui se retirait pour cause de maladie.

Dans le temps, nous dit Monsieur Perron, les bouchers ne s'approvisionnaient pas auprès des grandes compagnies mais ils se rendaient chez les cultivateurs marchander leurs animaux. Une fois par semaine, le boucher allait faire l'abattage dans le petit abattoir de Monsieur Frédéric Dodier.

La coupe française était ignorée de nos bons bouchers de l'époque. Dans un bœuf, le quartier du devant était divisé en bas et en haut de côte et en rôti d'épaule. La partie arrière comprenait le beefsteak, le filet et le rôti (roast beef).

Trois fois la semaine, l'hiver à des températures de trente degrés sous zéro, la maîtresse de maison sortait, un manteau jeté sur les épaules pour choisir sa viande dans la voiture du boucher itinérant. À la maison de pension sur la rue King, la cuisinière achetait quarante livres de viande pour 3,40 \$. Croyez-le ou non une livre de filet mignon coûtait alors 1,12 \$!



Livraison de viande par Ernest Perron vers 1908.

Source : Société des archives historiques de la région de l'Amiante
Fonds Jacques Fugère.

Lorsque Monsieur Perron a ouvert son commerce, il fallait un outillage très simple : une planche pour découper la viande, une balance à plateaux avec un poids, une scie et des couteaux. Bien sûr, il n'y avait pas de balance indiquant le prix selon le poids, pas de scie électrique et surtout pas de réfrigérateur! L'hiver, Monsieur Perron, comme tous les autres bouchers, devait se faire de la glace.



Boucherie Ernest Perron

Source: Société des archives historiques de la région de l'Amiante. Fonds Galerie de nos ancêtres de l'or blanc.

Avec des scies, on découpait la glace des lacs en très gros cubes et on l'entreposait dans des hangars en ayant pris la précaution de le recouvrir de bran de scie pour qu'elle se conserve. Chaque semaine, Monsieur Perron chargeait une dizaine de ces cubes sur sa voiture pour alimenter sa glacière.

La femme du boucher avait aussi beaucoup à faire. C'est elle qui préparait les cretons, la tête fromagée ainsi que la graisse sur son poêle à bois. Elle remplissait de graisse ou de lard salé les seaux de vingt livres en bois que les cultivateurs alignaient dans la boucherie. Rien ne devait se perdre, surtout pas la belle plume de volaille. Madame Perron la faisait sécher dans son four pour en faire des matelas.

En 1913, on construisit un marché public coin St-Charles et St-Joseph. Ce fut la fin des bouchers itinérants à Thetford. Dorénavant, chaque vendredi, le boucher partait avec sa viande toute débitée et placée dans des paniers recouverts de papier pour la vendre au marché. On lui avait aménagé une place de choix à l'intérieur avec un appartement spécial équipé de tables de bois. Que de dames durent regretter le temps où le boucher livrait la viande à la porte!

Puis, apparurent les comptoirs-congérateurs les scies électriques, les attendrisseurs à beefsteak. Monsieur Perron nous raconte qu'il était le premier à se procurer toutes ces nouvelles inventions qui facilitaient l'accomplissement de son travail.

C'était une belle époque, mais de dire Monsieur Perron, tout est tellement encore mieux aujourd'hui! Lui et son épouse avaient quatre-vingt-neuf ans en 1976 et se considéraient heureux de vivre à une époque comme la nôtre.

LES BARBIERS (1910 à 1970)



Ulric Bédard et Alfred Drouin, commerce situé sur la rue Notre-Dame du même côté que le magasin Alphonse Blais vers 1915.
Source: Société des archives historiques de la région de l'Amiante Collection régionale (Donateur : Guy Drouin)

Les cheveux longs, hirsutes, crêpés ou frisés à la Charlebois n'étaient pas à la mode en 1910 et les six ou sept barbiers de la ville avaient souvent plus de travail qu'ils ne pouvaient en faire. Pour être de mise, il fallait se faire donner une bonne coupe: ras sur la nuque, les oreilles bien dégagées. Ainsi, on était sûr de plaire à sa belle et d'être reçu dans la famille.

La boutique de Monsieur Alfred Drouin, près du magasin général, était un lieu très achalandé. On y allait pour se faire raser la barbe, couper les cheveux ou simplement pour se retrouver entre hommes afin de parler des femmes ou de la politique. On n'avait pas besoin de journaux locaux pour se tenir au courant des dernières nouvelles, on n'avait qu'à

se rendre au salon du barbier.

Entre deux histoires salées, Monsieur Drouin trempait le blaireau dans la tasse à mousse et crémaît méticuleusement le visage de son client. À longs coups, il affûtait la lame de son rasoir sur une courroie de cuir. Le nouveau client était nerveux pendant toute l'opération, car le barbier y allait avec de grands gestes tout en bavardant et en riant aux éclats.

Puis, il s'attaquait à la tignasse d'un autre client avec un peigne et des ciseaux, mèche par mèche, la chevelure prenait une allure plus civilisée. Et le barbier ajoutait une note de coquetterie parfumant la nuque de son client avec quelques gouttes de lotion: «Pivert de Paris» ou «Leblanc».

Souvent, Monsieur Drouin invitait tout le monde à remplir leur pipe d'un fin mélange de sa composition. Dans la bonne odeur du tabac qui se mariait bien avec celle de la cologne, les flâneurs et les clients se sentaient chez eux. Un interlocuteur, suivant une volute de fumée comme pour y démêler le fil de ses pensées, commençait une anecdote qui se terminait toujours par des rires gaillards et de grandes tapes sur les cuisses.

Les enfants venus pour une coupe de cheveux regardaient leurs aînés avec de grands yeux étonnés, ne comprenant pas les histoires dites à mots souvent couverts et les clins d'œil complices que l'on s'échangeait. Monsieur Drouin savait s'y prendre avec les enfants. Il se fit une clientèle qui fréquenta son salon pendant près de cinquante ans.

Lorsque la mode des coiffures féminines copia celle des garçons, les femmes allaient chez le barbier pour une coupe en «V», en «Chine Girl» ou un côté plus long que l'autre. Après la fermeture de la boutique, les bonnes clientes allaient se faire masser pour la modique somme de vingt-cinq cents. Monsieur Drouin, comme plusieurs à l'époque, avait plusieurs métiers. Le barbier recevait beaucoup de confidences. Discret de nature, il gardait tout sous silence, comme s'il était tenu par le secret professionnel. Monsieur Drouin nous a confié qu'à cette époque, les femmes parlaient plus de leur mari que les hommes de leurs épouses. Mais il reste qu'ici, c'est la version d'un homme!

Monsieur Drouin a commencé son métier de barbier à l'âge de quinze ans, et, pendant soixante ans, il a toujours aimé faire ce travail. À sa retraite depuis 1970, il regrette le va-et-vient de ses clients et la chaleur du salon de barbier où l'on se plaisait à raconter les potins de chez nous.

ÉMILE LALIBERTÉ, FORGERON (1918 à 1970)

Alors que l'été libérait généreusement ses essaims de mouches et que les trottoirs de bois craquaient sous les pas des flâneurs, des ménagères affairées et des enfants jouant à la marelle, les charretiers emmenaient leurs chevaux chez Monsieur Émile Laliberté.

En 1918, Monsieur Laliberté avait laissé le collège classique pour apprendre le dur métier de forgeron. Son père en était déçu car il aurait voulu donner une grosse instruction à tous ses enfants. Aussi s'appliquait-il à lui montrer les plus rudes aspects de la vie de forgeron. Mais à 15 ans, on a tous les courages et le jeune Émile tint bon. Après avoir maîtrisé toutes les techniques du maréchal-ferrant, il s'appliqua à exercer l'art du forgeron et du voiturier. En 1923, il hérita de la forge paternelle près du Manoir Hébert. L'année suivante, il se mariait et emmenait son épouse dans le logement de son père, en haut de la forge.

Ferrer les chevaux élevés par nos fermiers était plaisant jusqu'à ce que ces animaux dociles furent remplacés par ceux de l'Ouest, à demi-sauvages! Pour les ferrer, Monsieur Laliberté dut souvent utiliser le «serre-bec», genre de garrot qui emprisonnait le museau du cheval pour le tranquilliser. Le maréchal-ferrant reçut plus d'une ruade qui l'envoya rouler au fond de sa forge! Jamais il ne fut blessé, mais les chevaux récalcitrants en étaient quittes pour une bonne correction.

L'été, les propriétaires de chevaux venaient à chaque mois chez le maréchal-ferrant pour l'ajustement de nouveaux fers, car ils s'usaient rapidement. Les fers d'été étaient carrés tandis que ceux utilisés l'hiver étaient de forme ovale pour empêcher que la neige collante n'y reste emprisonnée. Pendant l'opération, le cheval était soutenu par des cordages afin d'éviter les chutes possibles.

Plus d'un enfant venait regarder, en silence, le forgeron penché au-dessus de son feu. Sur le visage de l'homme se jouaient les lueurs incandescentes du métal qui allait devenir fers, outils ou parures. La respiration du soufflet, les battements du marteau sur l'enclume, toute la vie de la forge avait quelque chose de mystérieux comme l'ancre d'un alchimiste qui s'amuse avec l'impossible.

Sur le mur pendaient la perceuse, la massue, la scie à fer, autant d'objets que les petites mains auraient voulu manier pour en apprivoiser la magie. De loin, ils contemplaient les voitures boiteuses qui attendaient que leurs roues de bois soient à nouveau recouvertes du pneu de caoutchouc plein avant de reprendre la route de cahots et de gravier.

Une «sleigh» à peine esquissée dormait dans l'ombre et attendait que Monsieur Laliberté assemble les derniers morceaux avec amour et la dote de deux belles lisses étincelantes.

Puis, en 1939, Monsieur Laliberté ferma ses portes pour devenir forgeron en outillage à la mine King. De ses mains habiles sortirent des pièces de machine, des outils et des chaînes. En 1970, Monsieur Émile Laliberté quitta le monde du travail et se retira dans cette belle demeure qui hébergea, treize ans plus tôt, l'historien Cléophas Adams.

Les forges se sont maintenant tues pour toujours. Le métier de forgeron a expiré le jour où les autos remplacèrent l'équipage du charretier et que le tracteur fit entendre son grondement, chassant les chevaux des fermes. Jamais plus, le cœur de notre ville ne battra au même rythme que le marteau du forgeron modelant le fer flamboyant.

LES HOMMES FORTS DE THETFORD

Autrefois, alors qu'il n'y avait ni télévision ni même de radio, les gens devaient faire preuve de plus d'esprit de créativité pour organiser leurs loisirs. Certains les occupaient à faire de la musique, du théâtre ou de la politique. Mais un des plus grands plaisirs pour un homme viril, c'était d'assister aux combats de paroisse pour connaître l'homme le plus fort ou, comme on disait, «faire un maître».

À la gare, le dimanche, un de ces champions débarquait du train, levait le poing à la façon des «Frères Vachon». Il invitait quiconque voulant se mesurer à lui de se préparer car il reviendrait. Puis, il partait, alors qu'en ville la nouvelle se répandait et que les intéressés se crachaient dans les mains, se promettant d'être le vainqueur.

Certains défendaient l'honneur de la région : la famille Roberge à Thetford Mines, les Métivier, des boxeurs de Black Lake, les Labonté et les Talbot de Robertsonville et les Beatty de Leeds.

On les appelait les «bully» ou «bullies». Ceux d'East-Broughton, de Black Lake, de Thetford, de Leeds et de Robertsonville parcouraient la région afin de se livrer des combats pour le plaisir et pour la gloire, sans haine ni rémunération.

Les partisans échauffaient les combattants en les piquant dans leur orgueil et les femmes rougissaient de plaisir lorsque leurs hommes marquaient un but.

Au temps des élections, c'était la fête pour tous ces fiers-à-bras qui se rendaient au chef-lieu à Leeds. Chaque candidat avait son escorte de «bullies» pour impressionner l'adversaire et pour l'empêcher de dire un mot de trop.

Une farce lancée contre un candidat ou un regard de travers, c'était un bon prétexte à la bagarre! Et l'on se lançait dans la mêlée, sans trop savoir pourquoi et contre qui. Les représentants de l'ordre demandés à la rescousse y perdaient plus d'un bouton! Heureusement que le corps policier de Thetford avait aussi ses hommes forts. Monsieur Edmond Huard était un de ceux-là avec ses six pieds et trois pouces.

Un jour que deux jeunes hommes voulaient semer la pagaille en ville, il les empoigna un sous chaque bras et, malgré les efforts des jeunes gens pour se libérer, il les conduisit à pied jusqu'au poste de police sous les yeux étonnés des passants.

Un autre chef, Monsieur Eugène Lamonde, qui avait la réputation d'être très fort, se baladait tranquillement avec sa femme un beau dimanche après-midi. Il avait mis son cheval au pas et profitait du soleil quand un type un peu éméché l'arrêta et le défia de se mesurer avec lui.

Le chef descendit de sa voiture, saisit le gaillard et le lança dans sa calèche. Il se rendit au poste les deux pieds sur sa capture qui n'osait bouger le petit doigt.

Il ne faut pas s'imaginer que nos grands-père s'ennuyaient! Bien sûr, ils n'avaient pas de loisirs organisés et payants comme nous, mais quelle chaleur, quel enthousiasme ils déployaient même dans l'ardeur d'un coup de poing pour avoir la joie de s'entendre proclamer le plus fort des alentours!

LES CHARRETIERS (1900 à 1922)

Dès 1900, à Thetford, on pouvait se payer le luxe de prendre un taxi! C'est Monsieur Gédéon Rousseau qui offrit, le premier, ce service: une voiture avec des chevaux. Durant les mêmes années, Messieurs Achille Métivier et Jim Elliot devinrent charretiers à leur tour. Plus tard, Messieurs John Lessard, Ludger Lessard et Napoléon Hébert prirent la relève, menant une vie très ardue pour eux et pour leurs épouses qui secondaient leurs maris. C'était une tâche de vingt-quatre heures par jour.

Les trajets ne se faisaient pas rapidement ni facilement, avec les intempéries des quatre saisons, les chemins boueux et les «planches à laver». Pour se rendre à l'hôpital Saint-Joseph, les chevaux pouvaient s'enfoncer jusqu'aux genoux dans les «panes de bœuf», le pauvre cocher devait donc les aider à s'en sortir, en tirant les bêtes par la bride.

Malgré les tempêtes, la cigogne visitait les foyers de nos campagnes. Les médecins de la ville, mandés au secours de la future mère, partaient avec leur charretier dans une carriole fermée, briques chaudes aux pieds, enveloppés dans des couvertures et des tapis de fourrure. Étant donné la mauvaise visibilité en raison de la poudrerie, le conducteur de taxi prenait place sur le siège avant extérieur. Les chevaux perdaient leur chemin dans la tempête et s'enfonçaient dans la neige. Le cocher devait les ramener sur la route.

Ils ne revenaient souvent que le lendemain. Les médecins, avec une pointe d'humour, demandent à leur taxi: « Combien, penses-tu, avons-nous fait d'accouchements ensemble? »

Pendant les campagnes électorales, les organisateurs d'élection partaient en voiture avec leur guide faire le tour du comté et ne revenaient qu'après une dizaine de jours.

En plus des intempéries, du caractère du cheval et de l'état des routes, d'autres risques menaçaient les charretiers. Un jour, un taxi passait prendre un employé de bureau d'une compagnie minière pour aller chercher à la banque le montant d'argent nécessaire à la paie des mineurs. En chemin, ils rencontrèrent un individu masqué qui se précipita sur eux. Le charretier fouetta ses chevaux qui prirent l'épouvante. Ses braves gens échappèrent ainsi aux ravisseurs et purent remettre le salaire aux mineurs.



Le premier taxi à Thetford, Gédéon Rousseau.
Source : Société des archives historiques de la région de l'Amiante. Fonds Galerie de nos ancêtres de l'or blanc. (Donateur John Lessard.)

Pendant l'absence du mari et de ses employés, l'épouse du charretier prenait les appels téléphoniques à toutes les heures du jour et de la nuit; elle devait toujours faire entendre que le taxi serait là dans quelques minutes, mais, connaissant la lenteur des transports, les minutes devenaient encore plus interminables pour elle que pour le client. À chaque soir, elle devait faire la comptabilité, vérifier l'envoi des comptes et au retour des reçus. Elle devait aussi voir à l'entretien des couvertures de lainage, des peaux de carriole, des manteaux et des casques de fourrure. Lorsque des voitures louées rentraient tard dans la nuit, l'épouse devait se rendre à l'écurie, dételer les chevaux, les faire entrer dans leurs stalles et les nourrir.

Les randonnées du dimanche, les baptêmes, les mariages, les funérailles, les déménagements, les transports de marchandises, les allées et venues d'une paroisse à l'autre pour les prédicateurs et les retraités, les inspecteurs d'école, les tournées des vérificateurs de la Shawinigan Water and Power et de la Compagnie Bell téléphone, partout dans le comté, rendre à bon port les passagers des trains du Québec Central, tous ces va- et-vient faisaient partie du quotidien des charretiers. En plus, il fallait voir à l'entretien des chevaux, des harnais, des voitures, des grelots, des hangars à voiture.

Vint l'ère de la vitesse...et l'automobile remplaça les chevaux. Voici nos cochers transformés en chauffeurs de taxis motorisés! Au volant de leur Essex, de leur Nash, de leur Chrysler ou de leur Dodge, ils doivent battre des records pour plaire aux clients. Maintenant, un client prend l'habitude de faire appel à son taxi en entendant siffler la locomotive qui passe à l'arrière de l'église Saint-Alphonse. On doit aller à son bureau près de l'église, faire un saut à la résidence, rue Dufresne, et arriver à temps pour prendre le train pour Sherbrooke. Faire tout ça en dix minutes, quel exploit!

Parfois, cependant, ce client manquait son train. Une course effrénée s'engageait, car on devait se rendre à Black Lake avant l'arrivée du train. Le taxi gagnait la course au grand soulagement des clients.

La vie d'un charretier, c'était une vie bien remplie, c'était une vie de labeur, de courage, de dévouement et de courtoisie.

Cet historique de nos charretiers nous a été fournie par Mademoiselle Marie-Paule Lessard en 1975.

UN BIEN GRAND HOMME, LE DOCTEUR EUGÈNE BEAUDET



Le docteur Eugène Beaudet vers 1901.

Source : Société des archives historiques de la région de l'Amiante . Fonds Galerie de nos ancêtres de l'or blanc. (Donateur Jean-Paul Roberge)

Son cheval marchait d'un pas traînant, car c'était la nuit déjà, et il avait couru à quatre accouchements cette journée-là. Les étoiles s'allumaient une à une et le docteur Beaudet les contemplait. Oui, quatre accouchements en vingt-quatre heures! Il avait à peine eu le temps de manger et il avait de nouveau attelé son cheval.

Depuis qu'il avait quitté son village de Sainte-Émilie de Lotbinière pour faire ses études classiques au Collège de Lévis de 1889 à 1897, puis sa médecine à l'Université Laval jusqu'en 1901, il n'avait jamais rien regretté : ni les heures d'étude interminables à la lueur de la lampe à l'huile, ni le temps passé auprès des malades.

Il faisait un soleil de feu lorsqu'il était venu s'installer dans ce pays minier en 1910 et avait décidé d'y demeurer. Il pensait aussi à la grande beauté de cette nouvelle mariée qui avait eu le courage d'être la femme d'un médecin, Lucia Langlois, son épouse... Ensemble, ils avaient seize enfants, dont onze vivants. Il avait perdu cette femme remarquable à quarante-quatre ans, peu de temps après la naissance du dernier enfant. Le médecin avait noyé sa douleur dans un dévouement accru auprès des malades.

C'était un vrai médecin, humain dans le sens le plus noble du mot. À l'époque où la vie de la mère comptait moins que celle de l'enfant à naître, le docteur Beaudet avait des idées avant-gardistes. Une de ses patientes, enceinte de son neuvième enfant, allait mourir si on ne provoquait pas l'accouchement. Le médecin avertit le curé Houle qu'il prenait sur lui toute la responsabilité, mais il voulait sauver la mère même au risque de perdre l'enfant! Un très grand nombre de futures mamans réclamaient le docteur Beaudet à leur chevet.

Le docteur Beaudet a toujours travaillé à l'hôpital comme omnipraticien faisant également de la petite chirurgie. Il fut l'un des premiers médecins de l'hôpital Saint-Maurice. Son bureau, à la place de l'actuel magasin Anto était près de la mine. C'est le

docteur Beaudet qui donnait les premiers soins aux mineurs blessés. Entre les heures de bureau, les visites à l'hôpital et les soins à domicile, il allait cultiver la terre. C'est peut-être ce contact intime avec la nature qui lui inspira sa grande douceur et son immense compréhension des choses.

Madame Jean-Paul Roberge (Olivette), la fille aînée du docteur, prit la charge des enfants et de la maison au décès de Madame Beaudet, en mai 1925. Elle nous a raconté que le docteur était souvent réveillé la nuit pour extraire une dent douloureuse. Madame Roberge devait aussi répondre au bureau, et à maintes reprises, elle eut l'occasion d'assister son père pour de petites chirurgies.

Lorsque sévit la fameuse grippe espagnole en 1918, le docteur Beaudet se dévoua sans compter refusant même de dormir pour sauver ses patients. Une tempête le surprit en revenant d'une visite à Pontbriand et il tomba malade. Après vingt-quatre heures de repos forcé, il reprit sa trousse pour répondre aux appels incessants. Madame Roberge raconte, qu'il y avait tellement d'appels au bureau du docteur Beaudet qu'on a dû engager une personne à plein temps pour répondre au téléphone. La pharmacie Marcoux, logée à côté du bureau, avait employé une personne pour livrer les médicaments sans arrêt.

Le docteur Beaudet est décédé le 5 juillet 1961. En mars, il était allé mettre un enfant au monde à la campagne et il était revenu brisé de fatigue. Ses enfants lui avaient fait promettre qu'il n'irait plus aux accouchements. À quatre-vingt-cinq ans, il avait présidé à plus de cinq mille naissances, il devait bien se reposer un peu.

Ceux qui ont connu le docteur Beaudet ne l'oublieront jamais. Sa vie est une symphonie, une orchestration de dévouement, d'oubli de soi et de bonté qui vibre encore dans nos cœurs, comme le son de sa voix qui suffisait souvent à calmer la douleur.

Les informations de cette page d'histoire nous ont été fournies par Madame Olivette Beaudet Roberge, en 1975.

BISCUITS DU DR. BEAUDET SANS BEURRE	
Ingrédients :	Préparation :
½ tasse de farine Swan Down 3 œufs bien battus au malaxeur ½ c. à thé de sel 1 tasse de sucre 1 c. à thé d'essence de vanille 2 c. à thé de poudre à pâte 1 c. à thé de jus de citron frais du jour	-Battre les œufs, le sel, le sucre, l'essence et la poudre à pâte. Y incorporer graduellement la farine. -Mettre au four sur une tôle huilée au Crisco à la température de 325-350 degrés Fahrenheit. -Laisser 7 à 8 minutes jusqu'à ce qu'ils soient bien dorés. -Démouler immédiatement à l'aide d'une spatule.

ÉDOUARD FILLION: UNE VIE BIEN REMPLIE

À Thetford, tout le monde a connu M. Edouard Fillion. Son nom est lié à des domaines variés comme les sports, la musique, la politique et les mines.

En 1900, alors qu'Edouard n'avait que onze ans, ses parents quittèrent Sacré-Cœur-de-Marie pour venir s'établir à Thetford. C'est la mère qui a enseigné à ses enfants. Comme Edouard désirait apprendre l'anglais, il se fit venir des enregistrements de cours de langue seconde sur tubes et acheva son apprentissage dans les mines. À l'âge de seize ans, il décida d'étudier l'installation des machines à vapeur et y consacra trois ans. Puis, il fréquenta une école d'électricité pendant six ans. En 1914, il devint surintendant préposé à l'électricité à la mine Bell. De plus, il obtint un poste d'inspecteur électricien pour le comté.

Alors que la patinoire était encore près du Collège Lasalle vers 1920, M. Fillion fonda la Commission des sports de Thetford. Avec ses sept fils, il mit sur pied son club de hockey : le Chapp, appelé ainsi à cause de son fils Fernand qui s'était fait attribuer ce surnom au Collège classique. L'abbé Gravel, qui était un fervent patriote, trouvait ce nom mal choisi pour une équipe de Canadiens-Français.

Monsieur O.C. Smith permit à M. Fillion de faire la patinoire sur le terrain des mines. M. John Visser vint prêter main-forte à M. Fillion. Les compagnies minières soutinrent le club jusqu'à ce qu'elles forment leur propre équipe pour faire la compétition aux Chappies. M. Fillion contribua souvent de ses deniers pour la bonne marche de ses organisations. Il aimait encourager ses joueurs en les engageant dans des tournois contre les clubs de la Beauce et des Canton de l'Est.

À plusieurs reprises, il nolisait un train spécial de Sherbrooke à Québec qui ramassait les partisans des Chappies dans tous les petits villages le long des parcours. Plus d'un chapeau melon de l'époque se fit écraser dans les inévitables batailles qui naissaient à bord du train bondé de monde. C'était toujours une attraction de voir jouer les frères Fillion dans une même partie pour la coupe Island. La seule fille de la famille, Jeannette, suivait le club et en était la garde-malade attirée, ce qu'elle ne détestait pas.

À Thetford, on se disputait de bonnes parties sur une patinoire extérieure. Comme la cabane des joueurs ne suffisait pas à recevoir ces derniers et les spectateurs venus se réchauffer un peu, Madame Fillion, qui avait le cœur aussi grand que sa grande maison, ouvrait sa porte à tous ces sportifs en quête d'un peu de chaleur. L'été n'était pas une période creuse pour M. Fillion qui entraînait son club pour le base-ball et partait avec lui se mesurer à d'autres clubs de Trois-Rivières, Plessisville, Lévis et Québec.

M. Edouard Fillion trouva aussi le temps de s'occuper de politique. Comme organisateur libéral pendant de nombreuses années, il partait en tournée faire des discours très appréciés dans tous les villages du Canton. Sa fille, maintenant Madame Albert Lessard, nous a raconté qu'une délégation s'était rendue à la mine où travaillait M. Fillion pour lui demander d'être député. Mais la compagnie minière refusa de se priver d'un homme aussi compétent. Cependant, il assistait régulièrement aux assemblées du Conseil

municipal, y apportant une saine critique et aidant ceux qui avaient une requête à présenter aux autorités de la ville.

Vers 1933, il prit en main l'Union musicale, obtint un terrain pour construire le premier kiosque, au coin des rues Saint-Alphonse et De la Fabrique. Organisateur accompli, il donna un nouvel essor à la musique en préparant des concerts commandités par les compagnies de bière, invitant des artistes de renommée internationale et participant aux festivals. En 1953, lors d'un festival de fanfares, il reçut une décoration et une plaque-souvenir pour son indomptable dévouement.

Debout, il écoutait les derniers accords de sa fanfare, pour ensuite prêter l'oreille au discours du maire à l'occasion du quarantième anniversaire des Chevaliers de Colomb, lorsqu'une crise cardiaque terrassa M. Fillion. Il décéda pendant qu'on le transportait à l'hôpital. M. le Maire ne put prononcer son discours. Et devant son silence, la foule se taisait comprenant qu'elle venait de perdre un homme d'un courage, d'un dévouement et d'une générosité sans borne.



Club de hockey les Chappies, 1938

Lucien Beaudoin, Lucien Baillargeon, Edmond Fillion, Lionel Baillargeon, Fernand Fillion, Albert Lessard, Georges Fillion, Roland Picard, Nelson Fillion, Robert Fillion, Donat Lessard, Lionel Fillion, Edouard Fillion, Raoul Paré, Raoul Lapierre, John Visser, Lionel Beaudoin.

Source : SAHRA - Fonds Les Célébrations du centenaire de Thetford Mines 1992.

TRAGÉDIE À LA BELL, 7 DÉCEMBRE 1938

Après le « blastage » de six heures moins vingt, ce mercredi soir-là, des pierres avaient été ébranlées dans le tunnel à la mine Bell. Huit mineurs: Louis Nadeau, Alphonse Perron, Edmond Emery, Ludger Aubut, Donat Grégoire, Albert Lemieux, Alphonse Théberge et Louis-Philippe Nadeau furent demandés pour faire tomber ces pierres et consolider la charpente faite de poutres de bois. Il était six heures trente et Monsieur Ludger Aubut lança à ses compagnons: «On va tous se faire tuer ici». Tout à coup, des craquements se firent entendre et la charpente vacilla. Les mineurs comprirent, ils tentèrent sans doute de prendre la fuite...mais trop tard! Trois mille tonnes de roc et de terre se détachaient et s'écrasaient sur les mineurs.

Un des mineurs installé dans un wagon qui lui servait d'échafaudage pour enlever les pierres du plafond se fit frapper par une poutre qui le coucha au fond du wagon. Le déplacement d'air provoqué par l'éboulement poussa le wagon à l'extérieur sur l'autre pente. Puis, il revint s'arrêter sur l'éboulis. Monsieur Louis-Philippe Nadeau en avait été quitte pour la peur et quelques bleus...mais les autres?

Il n'y avait plus d'espoir. On fit venir des hommes avec des pelles à vapeur pour dégager les corps au plus tôt. L'abbé Pierre Gravel se rendit sur les lieux pour encourager les équipes qui se relayaient.

Devant la crainte des conducteurs de pelles de déchiqueter les cadavres en enlevant la terre, l'abbé Gravel les rassura. Quelques heures après la tragédie, on réussit à dégager trois victimes. On mit plus de quarante heures pour retrouver les dernières.

Madame Adolphe Théberge, l'une des femmes des victimes, encore vivante en 1976, était sortie magasiner avec sa sœur. Sur la rue Notre-Dame, un grand nombre de personnes se rendaient à la mine et tous la regardaient sans rien dire. De retour chez elle, rue Smith, Monsieur le Curé l'attendait. Il fit asseoir Madame Théberge pour lui annoncer l'accident et lui dire que c'était sans espoir de les retrouver vivants.

La mère de Louis-Philippe Nadeau avait entendu parler de l'accident, elle croyait son fils mort avec les autres. Elle s'évanouit de surprise en le voyant entrer dans la maison bien vivant.

Des familles préférèrent exposer leur mort à la maison pour le garder près d'eux encore avant d'en être définitivement séparé. Les autres choisirent de recevoir les nombreux visiteurs au salon funéraire Lavallières. Le jour des funérailles, il y avait une foule immense venue avec les sept corbillards à l'église Saint-Alphonse. Des dignitaires du gouvernement étaient sur place ainsi que la milice, afin de rendre un dernier hommage aux victimes. L'église était tellement remplie que des membres des familles en deuil restèrent dehors pendant la cérémonie funèbre. Monsieur le Curé Poulin présida l'office accompagné des abbés Gagné et Roberge. Aux autels latéraux, les abbés Gravel et Joseph Campagna offrirent la grande prière pour les morts. Après le service, les dignitaires du gouvernement visitèrent les veuves pour les encourager.

Puis, il fallait continuer à vivre malgré l'absence du père ou du mari qui se faisait cruellement sentir. Les veuves reçurent la somme de cent dollars par mois. Celles qui n'avaient pas d'autres revenus se virent obligées de travailler pour élever leurs enfants. C'était bien difficile lorsque les plus jeunes réclamaient la présence du père.

Un an après la catastrophe, Madame Ludger Aubut proposa aux autres veuves de faire célébrer un service anniversaire pour les sept disparus. La cérémonie eut lieu en l'église Saint-Alphonse. Pendant que l'orgue jouait, c'est dans des regards baignés de larmes que s'éleva la fumée de l'encens accompagnant la prière de la paroisse pour ceux qui n'étaient plus.

NOËL DES ENFANTS

Noël s'en venait et Thetford s'était paré d'un air de fête comme jamais il ne l'avait encore fait. Des lumières à profusion et des vitrines à faire rêver, parées de lutins et de fées jouaient avec des cristaux d'argent. Comme à chaque mois de décembre, le magasin King Cash Store se préparait pour la grande fête des enfants. Des montagnes de bonbons étaient déversées dans de grands barils de bois. On avait tapissé ces barils de papiers de soie de différentes couleurs pour plus de propreté et pour charmer le regard des tout-petits. Déjà, on avait retenu les services d'un employé pour incarner le Père Noël. Il devait savoir parler aux enfants.

Les enfants des mineurs de la mine King attendaient cette fête avec impatience. Les autres aussi, car nombreux étaient ceux qui s'y rendaient sans que leur père soit mineur. Et le bon Père Noël ne pouvant faire la différence de toutes façons, n'écoutait que sa grande générosité, distribuait des friandises à toute ces petites mains qui se tendaient vers lui.

Le grand jour arrivait enfin et l'on surveillait le ciel car s'il faisait beau, le Père Noël et ses aides trônaient sur la galerie du magasin. Et tout autour d'eux, ces barils attiraient les jeunes comme autant de coffres remplis de tous les trésors du monde.

Il fallait monter sur les genoux du Père Noël si on avait une demande spéciale concernant les étrennes. Et le bon vieux à la longue barbe blanche ne trouvait jamais exagérée la demande adressée. Il promettait toujours que ses nombreux petits lutins y verraient, bien entendu. Alors, les gentilles dames qui aidaient le Père Noël, belles comme des princesses sorties d'un conte de fée, commençaient à remplir les sacs avec des gestes gracieux mais combien lents pour l'attente des petits. Chacun recevait son sac du Père Noël lui-même. Les petites mains le soupesaient afin de s'assurer qu'il était aussi gros que celui du voisin. Que d'éclats dans les yeux lorsqu'on faisait craquer le papier brun pour découvrir tout au fond ces dragées pastel, ces arachides et ces noix si savoureuses.

Appuyé contre la galerie ou assis sur un banc de neige, on suçait un bonbon en rêvant que le Père Noël reviendrait avec ses rennes durant la grande nuit pour combler ses désirs les plus chers.

UN ACCIDENT AU COLLÈGE, 13 OCTOBRE 1931

Depuis quelques minutes, les écoliers sont montés dans leur classe quittant bien à regret une cour inondée du soleil d'octobre encore tout chaud jouant dans les feuilles mortes. Les «Frères» ont commencé leur leçon malgré les soupirs et les regards qui s'attardent aux fenêtres. Une sonnerie vient brusquement interrompre le maître au milieu de son exposé. C'est l'alarme de feu! Que faut-il faire? Garder son calme et se rendre dans le corridor pour sauter dans le nouvel appareil de sauvetage que la Commission Scolaire venait d'acquérir cet été.

Les élèves sont rassurés lorsqu'ils voient le chef des pompiers Monsieur Michel Côté se préparer à descendre le premier. Ainsi ce n'est qu'une pratique de feu! C'est plutôt une aubaine lorsqu'on n'a pas le goût à l'étude!

Le chef ouvre le dispositif et le long tuyau de toile se déplie et glisse lentement à l'extérieur, le long des deux câbles d'acier retenus par des poteaux de métal. Et le Frère Basile s'apprête à pousser chaque écolier dans l'appareil. Sur le dos, les pieds en premier, on se laisse glisser dans le tuyau qui descend obliquement d'abord et se redresse au niveau du sol pour ralentir la chute. Un autre frère accueille les écoliers au bas du dispositif. Les enfants défilent les uns après les autres dans ce corridor de toile. Et les derniers arrivés éclatent d'un rire nerveux en affirmant qu'ils voudraient redescendre rien que pour s'amuser.

Plus que six étudiants à évacuer! Les cinq premiers s'engouffrent dans le dispositif quand tout à coup la toile cède sous le poids! C'est la chute du quatrième étage et l'écrasement brutal sur le sol. La panique cloue les élèves sur place.

Les Frères sont les premiers à réagir suivis des constables Ouellet et Côté. Ils transportent les cinq garçons dans les chambres des religieux et font demander les docteurs Delage et Beaudet ainsi que le curé Sauvageau. Deux accidentés, Laurent Girouard et Maurice Lambert, n'ont subi que de légères contusions. On les conduit à leur domicile après leur avoir donné les premiers soins.

Quant à Rolland Baillargeon, Fernand Gagné et Gaston Côté, leur état semble plus sérieux. L'ambulance Lavallières les emmène d'abord à l'hôpital Saint-Maurice pour qu'on leur administre des calmants, mais on ne peut les garder là. Le nouvel hôpital les recevra donc, mais comme il n'y a pas encore tout le matériel voulu, un camion précédera les blessés avec les lits dont ils auront besoin.

Après les radiographies, on peut déterminer que Fernand Gagné a une fracture à l'épaule, Rolland Baillargeon, une fracture à la hanche et au poignet. Gaston Côté a aussi une fracture à la hanche.

Le sixième élève, Jean-Paul Bilodeau, qui devait descendre le dernier, qu'en est-il devenu? Il s'était engagé dans le dispositif quand le frère Basile a vu le danger. Il a eu juste le temps d'attraper Jean-Paul par la chemise. Celle-ci résista suffisamment pour que le frère réussisse à sortir le garçon de son impasse.

Nos trois jeunes blessés furent les premiers, et pour un temps, les seuls patients du nouvel hôpital. Il va sans dire que le personnel était aux petits soins pour eux. Comme à cet âge, la vie reprend vite le dessus, les adolescents organisèrent une partie de ballon d'un lit à l'autre. Ce fut très excitant jusqu'à ce qu'un des joueurs lance le ballon dans une vitre.

Toute cette histoire a fait parler la ville entière. Chacun essayait d'expliquer l'accident à sa façon. Monsieur Fernand Gagné un des héros de l'aventure, pense que le dispositif longtemps plié dans sa boîte dont une partie faisait saillie à l'extérieur, a dû être atteint par l'humidité.

La moisissure a fait son travail sans que personne ne le remarque, et, après le passage de nombreux petits talons freinant leur descente, les fibres affaiblies ont cédé. Après cet incident, la Commission Scolaire a changé ce dispositif dangereux contre un autre en métal qui allait durer de nombreuses années.

JOHN LESSARD

Monsieur John Lessard (Jean-Clément Lessard) est né dans la paroisse Sacré-Cœur-de-Jésus d'East-Broughton, en 1877. Émigré aux États-Unis et revenu à l'âge de dix ans avec sa famille, après le décès prématuré de sa mère, il part pour l'Alaska en 1900 lors de la ruée vers l'or et revient en 1910.

Ses compagnons d'aventure établis à Thetford furent Messieurs Georges Lacasse de la rue St-Alphonse Est (père de Rodolphe) et Philippe Leblond de la rue Notre-Dame Nord (père de Madame Sylvio Tremblay). Marié en 1911 à Mademoiselle Généria Lessard, institutrice à East-Broughton, il travaille pendant deux ans à la mine Beaver, achète en 1913 la business de charretier de Monsieur Fillion sur la rue Sheridan voisin du présent bureau de la mine Bell Asbestos. Il pratique ce métier jusqu'en 1939.

Ensuite, le service des chevaux fut remplacé par les autos Essex, Nash, Chrysler et Dodge. Décédé en 1944 à l'âge de soixante-sept ans, sa femme lui survit. En 1976, elle a quatre-vingt-quatre ans. Leurs deux enfants sont André-L. et Marie-Paule.

LÉONIDAS DION

Léonidas Dion est né à Saint-Agapit en 1872 et est décédé à Thetford en 1954 à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il s'installa ici alors qu'il était dans la vingtaine et il ouvrit à son compte un atelier de portes et châssis. Il fit d'excellentes affaires, vu le développement rapide de la ville à cette époque. Après plusieurs années d'opération, le feu se déclara dans la chaufferie. En un rien de temps, tout ce qui constituait son gagne-pain et celui de sa famille, devint un tas de cendre et de ferrailles. Monsieur Dion n'avait aucune assurance, c'était le 4 mai 1922.

Courageux, Monsieur Dion recommença à construire son moulin encore plus grand que celui qui venait de brûler. Les affaires reprirent de plus belle et l'entreprise prospéra. En 1943, le feu se déclara de nouveau dans la chaufferie. Malgré la bonne volonté des pompiers, l'usine fut rasée au sol ainsi que la maison et les résidences adossées à l'usine

de Monsieur Dion, sur la rue Cyr. Monsieur Dion avait pris des précautions, mais, bien sûr, les assurances ne couvraient pas toutes les pertes.

Monsieur Dion n'aurait sans doute pas rebâti à nouveau mais il avait quatre garçons et une fille qui travaillaient avec lui. Mais après ce désastre, la situation financière demeura toujours difficile. En juin 1945, Monsieur Dion décida de tout vendre à Monsieur Nelson Poirier. Ce dernier n'opéra l'entreprise que quelques années.

1925-1976

Le moulin à Scie de Philias Ainsley était situé sur le bord de la rivière Bécancour sur la rue Sainte-Anne, en face de la manufacture de Monsieur Dion. Monsieur Ainsley achetait le bois, le sciait et le revendait en grande partie à Monsieur Dion. En 1925, Monsieur Dion acheta le moulin et l'opéra pour lui pendant quelques années.

Cet historique nous a été fournie par une fille de Monsieur Dion.



Incendie chez Léonidas Dion le 6 octobre 1943.

Source: Société des archives historiques de la région de l'Amiante Fonds Les célébrations du Centenaire de 1992.

PAGES DE VIE



QUAND LA VIE CULTURELLE DEVIENT UNE PASSION.

A une époque pas très lointaine, la vie culturelle à Thetford connaissait une effervescence sans pareille sous l'impulsion de la Société Artistique de Thetford Mines.

En effet, en 1960, un groupe de mélomanes désireux de cesser de voyager ailleurs pour profiter de beaux concerts symphoniques décident d'unir leurs efforts pour attirer ici les grands noms de la musique. Parmi ceux-là, M. Denis Caouette nous confie que, même avant la fondation de la Société Artistique, de nombreuses personnes comme Jean Marc Roberge, Fernand Daigle, Jacques Dusseault, J.A. Denis Marcotte et lui-même ainsi que son épouse Madame Antoinette Caouette oeuvrent déjà pour promouvoir la vie culturelle dans notre région.

Fondée pour obtenir la tenue de concerts symphoniques ici quatre fois par année, la Société Artistique doit déployer beaucoup d'efforts pour s'assurer une participation maximale à chaque représentation. Ainsi, les bénévoles vont jusqu'à faire de la sollicitation à domicile. On place des annonces dans le journal et à la radio mais il faut parfois cinq à six contacts pour vendre le carnet de quatre concerts pour la somme de huit dollars.

Afin que l'orchestre puisse se produire devant une salle complète, Martial Tousignant et son épouse, Benoît Perron, Françoise Daigle, Pauline Lambert, Lucette Théberge, Georgette Couture, Yvonnick et Marion Bolduc et bien d'autre postent à chaque membre une carte de rappel. Pour ceux qui partent en vacances, on les incite à donner leur billet afin que la salle soit remplie.

De 1964 à 1968, M. Caouette accepte la présidence de la Société Artistique de Thetford. Avec ses collaborateurs, il forme des comités qui vont s'occuper de rejoindre encore plus de gens par la musique et l'éducation musicale.

Le Comité Jeunesse Musicale du Canada propose aux jeunes des écoles secondaires de Thetford, Black-Lake et Disraeli quatre séries de quatre concerts pour initier la jeunesse à la musique classique.

Le Festival Concours s'adresse aux jeunes qui étudient la musique et les invite à se produire une fois l'an devant public. Ils sont jugés par des musiciens de renom comme François Bernier, directeur de l'orchestre symphonique de Québec, qui en fut le premier juge.

Le Comité de l'École de Ballet voit le jour sous la direction de Madame Ludmilla Shiriaeff, des Grands Ballets Canadiens. Cette dernière accepte de fonder une école de ballet ici et se propose de recruter des garçons pour faire partie de son école. Mais, à cette époque, comme maintenant, les préjugés rendent difficile l'intégration des garçons dans ce domaine de l'art.

L'été, quand la musique est une passion, elle ne prend pas de vacances. C'est au lac du Huit que le Comité des Concerts d'Été invite les artistes comme le trio de l'Orchestre Symphonique de Québec regroupant Michel Dusseault, Jean Louis Rousseau et Arpade Zoumourou. Pauline Julien et Félix Leclerc vont venir chez nous ainsi qu'Edith Butler et bien d'autres pour le plus grand plaisir des estivants.

Si l'on veut donner une culture musicale à la jeunesse, très tôt il faut la mettre en contact avec les instruments de musique et de ceux qui les ont apprivoisés. C'est ainsi que le Comité de Matinées Symphoniques a vu le jour. A toutes les représentations de concert pour adultes, on transportait les jeunes des écoles primaires au Centre Paroissial alors haut lieu de la vie culturelle à Thetford.

Lorsque l'Orchestre Symphonique ou d'autres artistes viennent se produire chez nous, on ne les laisse pas partir sans les remercier. C'est pourquoi le Comité de Réception organise un goûter pour que les musiciens et le public puissent échanger. Mesdames Georgette Couture, Françoise Daigle, Lise Marquis investissent, avec d'autres bénévoles, beaucoup d'énergie pour faire un succès de ces réceptions artistiques.

*C'est aussi le moment d'enregistrer des entrevues avec les grands noms de la musique et Madame Antoinette Caouette les rencontre afin de préparer l'émission *Eveil* diffusée tous les dimanches midis. Elle reçoit aussi sur les ondes les gagnants du Festival Concours parfois des bouts-de-chou de huit ans qui répondent par oui ou par non aux questions posées. Mais, l'animatrice qui travaille souvent en direct, sait toujours se tirer d'affaires et permet aux auditeurs d'écouter de larges extraits des morceaux gagnants. Elle raconte que, parfois, alors qu'elle reçoit à dîner le dimanche, elle laisse là ses invités et court à CKLD pour réaliser son émission de trente minutes.*

Puis l'École de Violon apparaît alors que les musiciens de l'Orchestre Symphonique de Québec comme Marc Bélanger voyagent toutes les semaines pendant quatre ans pour enseigner ce bel instrument aux jeunes d'ici. Pendant ce temps, Madame Thérèse Ouellet va se former auprès de M. Létourneau à Québec, et la cinquième année, c'est elle qui dirige la petite école de musique du Mouvement Vivaldi.

La Société Artistique a le bonheur de voir naître la troupe de théâtre Les Cabotins et de collaborer avec les fondateurs, Pierre Sévigny, Germain Nadeau et Pierre Garon avec le soutien de Gaétan Giguère.

Monsieur et Madame Caouette, couple distingué et cultivé, travaillent toujours à leur agence de voyages, Voyages Alliance. Leur fils Jacques a pris la relève mais eux se sont gardés la section pèlerinage et collaborent avec les prêtres accompagnateurs. Leur cinq enfants, Pierre, pilote à Air Canada, Louise, éminent chirurgien, Hélène aux études en orthophonie et Jean François, en sciences hospitalières ont tous une belle carrière devant eux. Le couple est reconnaissant envers la vie d'être les grands-parents de onze petits-enfants tous en bonne santé.



Le couple Caouette lors d'une sortie culturelle.
Collection Denis et Antoinette Caouette

La musique demeure leur première passion et, même s'ils ont déjà été bercés par une quarantaine de croisières, celle qui est la plus précieuse à leur coeur est la croisière musicale où ils avaient la joie d'assister à trois concerts par jour présentés par les plus grands noms de l'art.

MONSIEUR GEORGES GRÉGOIRE

DOYEN D'UN VILLAGE NÉ DES MINES.



Monsieur Grégoire à Vimy Ridge en 1998
Collection Denyse Bouffard

Vimy Ridge, petit village perdu dans les collines entre Black Lake et Coleraine, timidement en retrait des grandes routes, a vu le jour à cause de la mine.

M. Georges Grégoire nous parle de son patelin d'adoption, lui qui a travaillé quarante et un ans dans les mines d'amiante de Vimy Ridge.

Georges est né dans le 2^e rang d'Irlande. Son père qui cultive deux terres meurt à l'âge de 43 ans laissant treize enfants à la maison. Avec leur mère, les plus vieux prennent la relève pour gagner le pain de la famille. Georges, lui, fréquente la petite école de rang où, pendant ses deux premières années, les leçons se donnent en français et en anglais. En effet, les petits anglophones du rang, peu nombreux, fréquentent l'école et, l'institutrice, Mademoiselle Larkin, après avoir enseigné en français à toutes les divisions, de la première à la septième année, les fait lever pour recommencer en anglais avec eux. Et, beau temps, mauvais temps, comme ses compagnons, Georges parcourt allègrement, à pied, le mille et demi le séparant de chez lui.

Au moment de la crise de 1929, Georges demeure encore sur la ferme paternelle, heureux de ne manquer de rien, car on y produit tout ce qu'il faut pour se nourrir. « On n'avait pas trop d'argent pour s'acheter des cigarettes, on fumait du tabac cultivé sur la terre. Pour s'habiller il fallait vendre du bois pour pouvoir se payer les vêtements achetés chez Setlakwe » raconte M. Grégoire.

Après la crise, à 26 ans, Georges Grégoire quitte sa famille pour venir travailler à la mine de Vimy à mi-côte avant le village en direction de Black Lake. De cette mine il ne reste plus qu'un hangar en tôle sur l'emplacement de l'ancien moulin.

C'est à l'église que Georges remarque cette jeune fille à son goût, Alexandra Grégoire. Il va la rencontrer ensuite dans les veillées nombreuses organisées dans les maisons. Conquis, il décide d'écrire à Alexandra pour lui demander de la fréquenter. Madame

Grégoire va toujours garder précieusement cette première lettre de celui qui est devenu son époux depuis 60 ans.

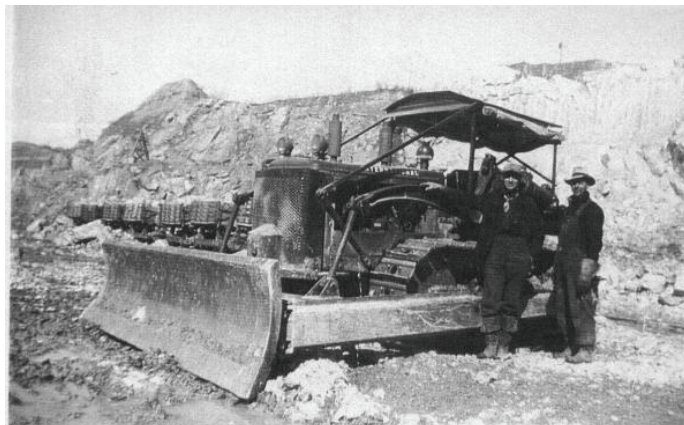
Alexandra est la fille de Pierre Grégoire, un pionnier de Vimy qui a travaillé aux mines de fer et d'amiante, embauchant les travailleurs pour ramasser le « coton » pour les gobeurs. Il a élevé 21 enfants et il est décédé le premier jour de sa retraite à 76 ans, d'une crise d'appendicite aigüe, lui qui n'avait jamais pris de vacances.

Georges et Alexandra se marient en 1937 et, comme tout le monde, louent un logement appartenant aux mines. Le prix du loyer s'élève à 8 \$ par mois retenu sur la paie bi-hebdomadaire gagnée à la mine. Georges reçoit 2 \$ par jour de 8 heures pour son labeur et n'a qu'une journée de congé par semaine, le dimanche.

Son premier emploi consiste à trier le minerai et remplir les boîtes de fer destinées aux « gobeurs » qui vont extraire la fibre à l'aide de lourds marteaux. Ces derniers gagnent 5 \$ à 6 \$ par jour, salaire beaucoup supérieur conclut M. Grégoire.

En 1954, on ferme la mine de Vimy et on transfère tous les employés à la mine Normandie quelques kilomètres plus bas au pied de la côte.

Ici, c'est plus grand, plus propre et la poussière moins présente. Georges va occuper différents postes au cours de sa carrière: il sera opérateur de « bulldozer », « driller », conducteur de « catin », conducteur de camion et contremaître pendant 4 ou 5 ans. A la Normandie, il travaille pendant 1 an sur les haldes à déplacer le convoyeur au fur et à mesure que les résidus s'accumulent. S'il vente beaucoup, il se perd dans un nuage de poussière d'amiante, il en respire, il en mange.



Il pose fièrement près d'une pelle qu'il opérait à la mine Normandie.

Collection Georges Grégoire

Au moment de prendre sa retraite en 1976, il rencontre un spécialiste de la santé qui lui conseille de cesser de fumer car il risque l'amiantose. Cette sévère mise en garde le fait bien réfléchir. Il jette son paquet de cigarettes en sortant de la consultation et n'y touchera plus jamais.

En 1998, M. Grégoire porte allègrement ses 86 ans qu'on ne lui donne pas tellement il semble robuste. Doué d'une excellente mémoire, il lit quotidiennement son journal pour se tenir au courant de l'actualité.

Lui et Alexandra, âgée, elle, de 80 ans et en excellente santé, ont élevé dix enfants tous vivants et bien placés. Denise a œuvré dans l'enseignement, Claudette comme infirmière. Jacques et Robert ont suivi les traces de leur père en faisant carrière aux mines. Marie Chantal est gardienne de prison et Pierre a été policier à Montréal. Christian travaille pour une compagnie de ciment dans la même ville. Quant à Jean, Sophie et Simon, ils sont respectivement mécanicien-électricien, infirmière et physiothérapeute. Une belle famille qui vient souvent les voir et s'occupe bien de leurs parents dit Madame Grégoire.

M. Grégoire a été échevin pendant 2 ans à Coleraine. Il a aussi réalisé son rêve d'aller en Europe en 1977. Pendant 1 mois, il a fait le tour des capitales gardant un souvenir inoubliable de Venise et du Vatican.

Lorsque je lui demande si d'autres personnes peuvent me parler des mines de Vimy Ridge, il me répond avec son plus beau sourire qu'il est le plus âgé du village et qu'il reste peu de mineurs ayant travaillé à la première mine de Vimy.

Les informations de cette page de la petite histoire ont été gracieusement fournies par M. Georges Grégoire et son épouse 1997-1998.

UNE VIE DANS LES MINES.

Fier de son titre de doyen de Vimy Ridge, Monsieur Georges Grégoire, âgé de quatre-vingt-six ans est un peu comme la mémoire vivante de son village.

C'est après la crise de 1929, alors dans la jeune vingtaine, que Monsieur Grégoire quitte la terre paternelle pour venir travailler aux mines confiant de s'y faire une place.

Avec son sourire chaleureux, il relate avec plaisir l'histoire de Vimy dont le nom rappelle une autre ville en France où s'illustrèrent les soldats canadiens lors de la Première Guerre Mondiale.

Fondé en 1918, Vimy naît de la volonté de la compagnie minière Martin-Bennett qui a bâti tout le village afin d'attirer et de retenir une main-d'œuvre de qualité. Toutes les maisons appartiennent à la compagnie et sont construites en atelier aux États-Unis et amenées par pans sur les lieux de leur érection. Elles sont toutes recouvertes de bardeaux d'amiante, recouvrement très froid selon M. Grégoire et la compagnie minière doit le remplacer par une finition en bois. Deux grandes maisons à plusieurs logements accommodent aussi les employés. Dans les plans initiaux, vingt-cinq autres maisons jumelles devaient venir s'ajouter aux premières.

La mine s'occupe des infrastructures et construit aussi la voie ferrée. Dans la montagne, au cœur du village, on peut observer les vestiges d'une ancienne piste de ski à laquelle ont collaboré les mines.

Le prix du loyer est prélevé à même le salaire des mineurs qui peuvent avoir un logement pour 8,00 \$ par mois. La compagnie est maître dans les maisons de dire Monsieur

Grégoire. Lorsqu'il y a mésentente ou bataille, les patrons commandent l'éviction des loyers comme ce fut le cas de deux frères qui s'étaient battus et avaient été mis dehors de leur maison. L'un s'en est allé vivre à Coleraine et l'autre s'est construit un camp dans la forêt près de Vimy.

La compagnie Martin-Bennett s'est trop endettée et doit vendre ses actifs à la John Mansville, puis l'Asbestos Co. s'en porte acquéreur à son tour.

Monsieur Grégoire travaille à la mine de Vimy ouverte en 1917 dont un hangar de tôle demeure le seul témoin de l'ancienne exploitation de chrysotile qui se présente sous forme de minces veines parallèles de fibres rugueuses au toucher. Si l'on tourne à gauche à l'entrée du village lorsqu'on vient de Black-Lake et qu'on prend un petit chemin de gravier, sur une crête, à travers les déblais miniers, on peut voir la principale excavation de la mine à ciel ouvert qui s'étend sur une longueur de 460 mètres, d'une largeur de 200 à 450 mètres et d'une profondeur de 185 mètres nous dit le guide Voyage au Coeur des Appalaches du Musée Minéralogique et Minier de l'Amiante.

En 1955, cette mine interrompt ses activités et les mineurs sont relocalisés à la mine Normandie découverte en 1946. Cette exploitation plus récente apparaît propre et la poussière y est moins omniprésente. En 1965, on découvre le gisement Penhale et on y construit un puits d'exploration de 500 mètres. Ce gisement souterrain ne serait pas encore exploité et les réserves s'élèveraient à 22 millions de tonnes selon le guide du Musée écrit en 1993. La mine Normandie a cessé ses opérations en 1982 et l'usine sert d'entrepôt pour Lab Chrysotile.

Quand on a travaillé quarante et un ans dans les mines comme Monsieur Grégoire, on peut s'attendre qu'il nous raconte comment lui et sa famille ont traversé les deux mémorables grèves, celle de 1949 et celle de 1975.

En 1949, toutes les mines avaient emboîté le pas au mouvement de revendications pour de meilleurs salaires et l'élimination de la poussière, sauf la mine Bell. Monsieur Grégoire se désespérait comme les autres de cet arrêt de travail qui a duré quatre mois et demi. La CSN n'avait pas de fonds de grève alors et laissait les grévistes sans aucun revenu. Le syndicat, les évêques, les étudiants de l'université Laval et partout au Québec, des gens se mobilisaient pour acheminer de la nourriture et parfois un peu d'argent. Les gens étaient sortis sur un coup de tête de dire Monsieur Grégoire et demeuraient réfractaires à la volonté de Duplessis de les voir aller en arbitrage. Lorsqu'enfin, grâce à la médiation de Monseigneur Maurice Roy évêque de Québec, la grève se termina, les mineurs avaient vécu sur leurs économies et avaient reçu de l'argent durant les trois dernières semaines pour payer les comptes empilés.

À ce moment, Monsieur Grégoire a cinq enfants et trouve difficile de passer au travers de cette longue période d'attente qui, finalement, aura apporté peu d'améliorations à la vie des mineurs.

Lorsqu'en 1975, se déclare une autre grève, le syndicat a accumulé un confortable fonds de grève et les mineurs reçoivent 60 \$ par semaine durant les sept mois de débrayage. Cette

fois, la famille Grégoire, qui compte dix enfants, ne souffre pas trop des événements car déjà les plus vieux travaillent et apportent de l'argent à la maison.

Monsieur Georges Grégoire a pris sa retraite en 1976. Il n'a pas reçu la traditionnelle montre en or pour quarante et un ans de loyaux services mais il s'est vu décerner une plaque gravée. Pour lui, la fierté d'avoir honorablement gagné sa vie et celle de sa famille et de s'assurer un retraite confortable valait plus à ses yeux que les marque de reconnaissance de ses patrons des mines.

Cette page de la petite histoire nous a été racontée par Monsieur Georges Grégoire 1998.



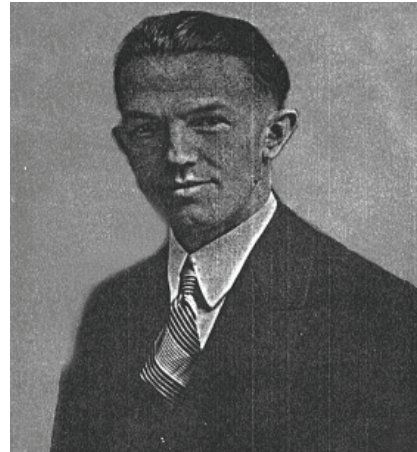
Monsieur Georges Grégoire accompagné de son épouse Alexandra
et de leurs cinq premiers enfants
Collection Georges Grégoire

CLÉOPHAS ADAMS

JOURNALISTE ET PREMIER HISTORIEN DE THETFORD.

Le livre d'histoire de Cléophas Adams nommé simplement Thetford Mines historique et biographique publié à l'occasion du Congrès Eucharistique de mai 1929 nous esquisse en quelques traits l'histoire de l'auteur écrite par lui-même alors qu'il a 33 ans.

Il se présente comme le propriétaire du journal Le Mégantic qu'il a fondé avec le notaire Antoine Dumais en 1925. C'est au journal Le Canadien qu'il a essayé sa plume depuis 1922. Ce bi-hebdomadaire existe depuis 1910 alors qu'il s'appelle le Mineur. Dirigé par J.H. Lemay, il est vendu en 1915 à M. Alfred Frenette, militant syndicaliste catholique, qui va changer le nom et la vocation du journal. Le Canadien devient Le Mégantic un bi-hebdomadaire conservateur et il va prendre une part active à la fondation de l'Union catholique des ouvriers mineurs de Thetford.



Cléophas Adams
Collection Marthe Adams Fecteau

Thetford à ciel ouvert un autre historique paru en 1994 dont l'un des six auteurs est Nelson Fecteau, petit-fils de Cléophas Adams, nous raconte que ce dernier ne demeurera pas longtemps au journal Le Canadien car ses idées progressistes heurtent le conservatisme d'Alfred Frenette. L'harmonie ne dure pas plus entre les deux fondateurs du Mégantic et M. Adams rachète ses parts et devient l'unique propriétaire dès 1926. Le Mégantic s'attaque sans ménagement aux manigances de la politique municipale et prend position pour les ouvriers tout en gardant présente la préoccupation du progrès.

Cléophas Adams Robenhymmer, ce directeur de journal infatigable qui écrit lui-même ses textes et sollicite ses commanditaires, est né le 5 février 1896 à Sacré-Cœur-de-Marie, fils de Léandre Adams et d'Obéline Fillion. Après ses études au Collège de Thetford il épouse, le 26 avril 1912, Marie-Anne Garon, fille du thetfordois Louis Garon.

Cléophas travaille quelques années dans les usines d'amiante puis comme commis d'épicerie. A cette époque, le jeune Cléophas se rend chez les clients pour prendre les commandes et retourne y faire la livraison pour l'épicier Pierre Beaudoin. Il travaille en équipe avec Jean Thomas Vachon, Tommy comme il l'appelle.

Déjà en 1919, il fonde l'Union des mineurs de l'amiante, s'implique comme vice-président et en assure le secrétariat. Malgré son jeune âge il inspire confiance avec son regard intelligent et son immuable sentiment d'appartenance à la classe ouvrière. On le mandate pour représenter les intérêts ouvriers de la ville aux congrès de Trois-Rivières, Hull et Chicoutimi. En 1921 et en 1923, les unions ouvrières le réclament pour régler des grèves à la satisfaction des parties impliquées.

Bon orateur, il compose des discours politiques avec M. Jos Dusseault pour d'éminents personnages comme Tancrede Labbé, ministre et maire, M. Jos Lafontaine, député libéral fédéral. Il prend une part active dans la nomination de l'honorable L. Lapierre dans le cabinet provincial. Lorsqu'on lui propose l'échevinage du quartier no. 3, il décline prétextant qu'il est trop jeune, il a alors 33 ans.

Homme de grande ouverture d'esprit, il élargit son champ d'action au domaine artistique. Il est membre de la Chorale St-Alphonse et la dirige jusqu'en 1946. Il aime aller chanter les messes à l'église St-Alphonse avant d'entamer sa journée de travail. A chaque soir avant

les fêtes de Noël et de Pâques, il pratique chacune des parties de sa chorale à la maison, consacrant un soir pour les basses, un autre pour les ténors et un pour les barytons pendant que son épouse sert le café et les biscuits à tout le monde.

Il conserve jusqu'à la fin la responsabilité du secrétariat de la Ligue Antituberculeuse. Impliqué dans le Club Rotary, les Chevaliers de Colomb, il ne néglige pas Le Cercle d'Études et le Cercle Dramatique de Thetford. Passionné par le domaine des arts, il organise des concerts, encourage ses filles, Pauline, Monique et Marthe à chanter au kiosque St-Maurice en compagnie d'Irène Dusseault, sous la direction de Jimmy Moles, le patron des mines. Son ami, M. Breton, accompagne les chanteuses pour l'occasion.

Cléophas fait aussi du théâtre à l'Oeuvre de la Jeunesse avec l'abbé Pierre Gravel. Lorsqu'il le peut, il se rend à Québec pour des concerts ou des soirées d'opéra au Palais Montcalm et y emmène à tour de rôle quelques-uns de ses douze enfants. Le couple Adams aime la vie de famille et, comme il le dit lui-même, Dieu a béni son ménage en lui accordant une nombreuse postérité. En effet, seize enfants ont vu le jour sous le toit des Adams.

Mais cet homme à l'énergie débordante a une santé bien fragile. Après sa maladie vers 1935, lui qui avait l'habitude de voyager à bicyclette de son bureau en haut de l'actuelle Banque Canadienne Nationale, se résigne à voyager à pied, puis il installe ses pénates à sa résidence au 90 rue Dubé alors appelée rue Mc Craw.

Veillé par sa femme, il part à 49 ans à la suite d'une congestion pulmonaire, due à des lésions au cœur. C'est Madame Adams qui prend la relève du journal et pendant 8 ans, jusqu'en 1954, le Mégantic paraît grâce à la contribution des enfants, de M. Hilaire Grégoire et enfin de son cousin M. Henri Paquet.

Les renseignements de cette page de la Petite Histoire de Thetford nous ont été communiqués par Madame Marthe Adams Fecteau, fille de Cléophas Adams. Les recueils d'histoire Thetford Mines historique et biographique et Thetford à Ciel Ouvert ont également été consultés.

L'HOMME DERRIÈRE LE PERSONNAGE.

Sous l'éclairage de l'histoire, Cléophas Adams apparaît plus grand que nature à cause de son énergie inépuisable et de la grande diversité de ses intérêts et de son implication.

Mais qui est-il dans l'intimité, ce père de famille nombreuse qui établit son gagne-pain dans son domicile du 90 rue Dubé? Sa fille Marthe Adams Fecteau nous reconstitue son image dans toute sa chaude humanité, grandeur nature, comme un père aimant près de sa femme Marie-Anne Garon et de ses douze enfants.

Ces derniers aiment aider leur père pour toutes les tâches que nécessite la parution du journal. Dès leur retour de l'école, ils vont s'occuper de la collection et de la mise en page ainsi que de l'expédition de l'hebdomadaire aux nouveaux abonnés. Ils roulent chaque copie à expédier et y collent un timbre de un sou.

Le journaliste écrit lui-même tous ses articles à la petite dactylo à l'aide de deux doigts, ce qui ne l'empêche pas d'atteindre une étonnante rapidité. Il prépare ses vignettes d'annonces faites en plomb, retenues par des petits clous sur des plaques de bois. Ensuite, il insère les articles à paraître attachant ses planches pour faire des paquets qui sont recueillis par M. Maurice Normandeau qui verra à les acheminer chez l'imprimeur L'Eclaireur de Beauceville.

Ce dernier va les envoyer sous presse et expédier directement le produit fini aux abonnés réguliers. M. Normandeau rapporte les copies destinées aux nouveaux abonnés. Dans les dernières années, M. Adams fera imprimer son journal chez M. Gérard Poulin à St-Joseph de Beauce.

Le propriétaire du journal monte lui-même ses cahiers spéciaux et va prendre les photos pour faire les vignettes. Lorsqu'il a terminé de négocier ses contrats de publicité à Québec, Sherbrooke ou Montréal, il appelle son épouse et celle-ci va le rejoindre pour de belles sorties. À chaque fois, les enfants attendent avec impatience le retour des parents d'autant plus que M. Adams rapporte toujours un petit cadeau à chacun.

Marthe se rappelle combien ce père est proche d'eux, toujours intéressé par les succès scolaires. Il désire leur donner la meilleure éducation possible, alors les enfants vont pensionnaires à Black-Lake sauf les trois derniers de la famille. Lorsqu'ils sont à la maison, chacun veut aller embrasser papa avant de s'endormir. Si des gros mots sont échangés lorsqu'il faut laver la vaisselle, M. Adams sort de son bureau l'air sévère. Il n'a pas à parler, tous savent combien le savoir-vivre est important, même à la maison.

Chaque automne, c'est la fête du bois car il faut en entrer beaucoup pour chauffer la grande demeure familiale. Une équipe se constitue pour lancer les bûches dans la cave tandis qu'une autre se charge de corder le bois. Lorsque tout est terminé, la famille se réunit pour un souper de fête car Madame Adams est bonne cuisinière. C'est toujours elle qui remporte les plus hautes enchères aux tombolas avec ses délicieux gâteaux aux noix.

Madame Adams, avec sa grande famille, a peu de temps pour aider son mari au journal. Cependant, leur fille Marthe les décrit comme un couple très uni. Elle a gardé quelques lettres d'amour que son père écrivait à sa mère lorsqu'il devait s'absenter pour quelques jours. Madame Adams va veiller sur son époux comme un ange gardien apportant une tasse de café, petite attention pour lui aider à compléter sa journée.

Cléophas Adams travaille tard le soir. Le matin il est levé tôt car il va chanter quatre à cinq messes tous les jours avec son ami Hilaire Grégoire. Lorsqu'il revient, il est tout heureux d'avoir ainsi gagné cinquante sous pendant que bien d'autres dormaient encore. Il chante toutes les messes du dimanche et les enfants, fascinés par sa belle voix de ténor, le suivent lorsqu'il va donner sa prestation aux funérailles, aux concerts ou aux fêtes de la St-Jean- Baptiste. La veille de ces événements, il se pratique accompagné au piano par Cécile ou une autre de ses filles.

Marthe raconte que son père a l'esprit patriotique, il ne manque pas une fête nationale et tous les enfants assistent à la parade en arborant chacun leur fleur bleu, blanc, rouge en celluloid.

M. Adams connaît tout le monde, c'est un homme ouvert capable de reconnaître les qualités de chacun. Il considère autant les ouvriers que les professionnels. Il accepte également toutes les ethnies sans préjugé. A une soirée du Club Rotary dont il est membre, la discussion glisse sur le thème de la religion. A quelqu'un qui accuse les Juifs M. Adams réplique: "Enlevez tout ce qu'il y a de juif dans la religion catholique et il ne restera pas grand-chose".

Homme généreux, il accueille les quêteux et les itinérants qui arrivent par le chemin de fer. Il leur donne de l'argent et les invite à revenir s'ils ont besoin. Un de ceux-là vient tous les jours chercher son cinq sous et son bond de lait. Ce miséreux cultive une admiration sans borne pour M. Adams.

Marthe Adams Fecteau regrette beaucoup ce père disparu trop tôt mais elle garde de si beaux souvenirs de leur vie de famille. Madame Fecteau, pour sa part, a épousé M. Roland Fecteau, mineur sous terre devenu par la suite commis de bureau pour le même employeur. Lui aussi n'a pas eu peur de s'impliquer auprès des jeunes et comme président de la Commission Scolaire. Ils ont eu une belle famille de six enfants et Madame Fecteau a trouvé le temps, à l'instar de son illustre père, de s'adonner à des activités artistiques tels le théâtre et le chant choral.

Ces informations nous ont été gracieusement fournies par Mme Marthe Adams Fecteau 1997.



Cléophas Adams et son épouse avec quelques-uns des douze enfants.
Collection Marthe Adams Fecteau

MME GLORIA WALLACE TRÉPANIÉ :
FAIRE DE SON VILLAGE UN SITE HISTORIQUE

Kinnear's Mills, parmi les joyaux de ces petits villages longeant le chemin Craig, demeure intact grâce à la volonté d'une femme sensible aux voix de l'histoire et soucieuse de les écouter.

En effet, c'est en 1980 que Gloria Wallace songe à l'éventualité de la vente ou du déménagement possible de l'une de ces petites églises, la St-Marks, moins fréquentée qu'aux débuts du village. Ailleurs c'est ce qui se passe, ces pieuses bâtisses sont reconverties en salles de réunion ou, destin moins glorieux, deviennent garages ou ateliers.

Mme Wallace, elle-même citoyenne de Kinnear's Mills, s'adresse au ministère des Affaires culturelles pour demander que la partie occupée par les églises, les cimetières et la route les reliant soit préservée et devienne site historique. Le conseil municipal appuie la démarche de Mme Wallace et passe une résolution en ce sens.

Le Ministre s'annonce alors pour une visite des églises avec Mme Wallace. Il lui demande de faire des recherches et de reconstituer l'histoire de chacune des maisons du culte ainsi que des cimetières. Intéressé par le cachet unique des lieux, il pose beaucoup de questions, s'informe, veut être bien documenté.

Puis un comité doit se pencher sur l'intérêt que représente le site afin de déterminer si la requête doit être retenue pour une autre étude gouvernementale.

Mais ces démarches n'en finissent plus et les réponses arrivent au compte-gouttes. La Municipalité Régionale de Comté, sans être au courant des démarches déjà entreprises par Mme Wallace, envoie une lettre au même ministère pour demander à son tour la préservation du site. En même temps, le maire de Kinnear's Mills, M. Josaphat Vallée, sensible à la cause, épaula Mme Wallace de toutes les façons possibles.

Enfin en 1984, quatre ans après les premières démarches, des nouvelles arrivent pour confirmer que le dossier chemine.

Le député Rodrigue Biron, chef de l'Union Nationale et député du comté de Lotbinière (à ce moment Kinnear's Mills est inclus dans cette circonscription), prend la peine de se déplacer pour venir lui aussi visiter les églises avec Mme Wallace.

Mai 1985, un grand jour pour Gloria, la réponse arrive et c'est positif. La conjoncture était bonne nous confie Mme Wallace, aujourd'hui ça serait peut être plus difficile. C'est jour de



Madame Gloria Wallace, une femme préoccupée par la conservation de son patrimoine.
Collection Gloria Wallace

fête lorsque le maire Marcel McDonald procède au dévoilement du site historique devant les dignitaires et la population réunis.

Kinnear's Mills gardera son cachet, celui de ses quatre églises se voisinant paisiblement, l'église méthodiste simple et modeste sans clocher, l'église presbytérienne (Unie) au centre du village dominant par son clocher, l'église catholique, la plus récente et la plus grande, l'église anglicane, la plus pittoresque dont l'architecture s'inspire de l'art gothique.

Mme Gloria Wallace Trépanier, fille de Wilbert Wallace, cultivateur de Kinnear's Mills puis surveillant à la mine, et d'Éthel Wright (Inverness) passe son enfance dans le premier rang proche de Thetford. Elle fréquente la Consolidated School, école anglophone du village ouverte en 1923. L'hiver, dans les tempêtes, elle voyage au village en snowmobile. Ensuite, elle complète sa formation à la Johnson's School à Thetford.

Épouse de Lucien Trépanier, secrétaire municipal à Kinnear, le couple a deux filles, Dixie et Louise qui s'intéressent aussi à l'histoire. Ils sont grands-parents de deux adorables petites-filles qu'ils aiment beaucoup.

Mme Wallace a été pendant neuf ans commissaire à la Greater Québec School, commission scolaire régionale protestante maintenant une partie de la Central Québec School Board. Elle est très fière d'avoir su préserver la richesse historique de son village et, depuis toujours, elle va rencontrer les anciens afin qu'ils lui parlent de la vie d'antan et lui permettent de recueillir l'héritage que conserve leur mémoire pour l'offrir à la postérité.

Les informations de cette page de la petite histoire de la région de L'amiante nous ont été communiquées par Mme Gloria Wallace Trépanier 1998.



Madame Wallace accompagnée de son époux M. Lucien Trépanier.
Collection Denyse Bouffard

MME HUGUETTE GAUTHIER

ENSEIGNER DANS UNE ÉCOLE DE RANG :

Au détour d'une route de campagne surgit parfois, comme un fantôme du passé, une petite école de rang, grise, reconnaissable parce qu'elle ressemble à toutes ses sœurs calquées sur le même plan.



La première petite école où Huguette Lacasse Gauthier a enseigné.
Collection Huguette Lacasse Gauthier

C'est le souvenir d'une bâtisse rectangulaire percée de grandes fenêtres, aux plafonds hauts et aux murs en planches de Colombie qui remonte dans la mémoire d'Huguette Lacasse Gauthier en même temps que le grincement de la craie sur le tableau noir en ardoise et l'odeur piquante de la poudre à balayer verte.

Mme Gauthier se souvient de la petite école de rang, sur le chemin St-Julien, où elle a enseigné de la 1^{ère} à la 7^e année en 1945, cette petite école qui n'existe plus.

Elle a 17 ans lorsqu'elle quitte ses parents et la rue Notre-Dame à Black-Lake pour aller demeurer à l'école. Son père Ludger Lacasse travaille aux mines après avoir vendu sa terre. Avec le fruit de la vente, il a acquis 3 maisons à revenus qui vont l'aider à élever ses douze enfants.

Lorsqu'elle arrive dans sa petite école les lundis matins d'hiver pour y passer la semaine, l'attisée qu'a fait le commissaire dans le poêle à deux ponts n'a pas encore dissipé le froid des deux jours d'absence.

Elle vit dans un coin aménagé pour l'institutrice : une petite chambre à coucher et une minuscule cuisine dont l'arche donne accès au poêle à deux ponts où elle va cuisiner ses repas.

Au fond de l'unique salle de classe, deux corridors donnent accès, l'un aux toilettes, genre de bancs rudimentaires au-dessus d'un réservoir, et l'autre, à la remise à bois.

Une des sœurs d'Huguette, Françoise ou Thérèse va venir habiter avec elle pour lui tenir compagnie et pour servir aussi de chaperon comme le veut la coutume de l'époque.

Enseigner à sept divisions différentes demande beaucoup d'organisation ainsi la jeune Huguette prend la 1^{ère}, 2^e et 3^e années ensemble pour les cours et les répétitions de leçons pendant que les autres s'exercent à l'écriture avec le transparent, la petite plume et l'encrier ou complètent des exercices de calcul ou de grammaire. C'est ensuite le tour des 4^e et 5^e années, puis des 6^e et 7^e.

Les élèves applaudissent leur institutrice quand elle leur propose des combats de table ou de grammaire et vont se placer en 2 rangs de chaque côté de la classe. Même si elle pose des questions plus faciles aux petits, elle sait que les plus brillants ont déjà assimilé les notions des degrés plus avancés.

Le dessin, le bricolage, le tricot, elle enseigne toutes les matières, même l'anglais qu'elle parle avec un accent amusant.

Jamais elle n'a de problème de discipline car les parents supportent son autorité. Ses grands l'aident pour les leçons aux plus petits. Ils ont parfois quatorze ou quinze ans, presque son âge à elle.

Et comme la réalité côtoie parfois le roman, la jeune institutrice devient à son insu le premier amour d'un de ses grands de quinze ans lorsqu'elle enseigne dans le Rang des Colons à Vimy.

Le soir, la lampe à l'huile continue à luire tard car la "maîtresse d'école" va corriger les petits cahiers soigneusement empilés et y encoller quelques étoiles.

Le contrat de la jeune institutrice se termine à chaque fin juin car les commissaires gardent la place pour d'éventuelles normaliennes finissantes. A chaque mise à pied, Huguette en profite pour appliquer dans une autre école plus près de chez elle.

Le salaire de ses premières années d'enseignement s'élève à 60 \$ par mois. Durant les vacances, elle n'est pas payée et elle doit aller étudier. Pendant trois étés, elle ira à l'École normale Marguerite-Bourgeoys à Sherbrooke pour compléter sa pédagogie.

Les deux années suivantes, en 1946-47, elle obtient le contrat d'enseigner dans le Rang des Colons à Vimy Ridge à environ un mille et demi du village. Tous les enfants du rang, les Chrétien, les Bégin, les Côté, les Dupuis, les Blais et les Gagné ne demeurent pas très loin de la petite école qui existe toujours. Ces grosses familles, à elles seules, suffisent à compléter le nombre d'élèves requis pour avoir une école.

Lorsqu'il fait tempête, les enfants dînent à l'école. Mlle Huguette leur prête un jeu de cartes, genre d'encyclopédie pour leur faire passer le temps.

Comme les routes ne sont pas toujours déneigées et qu'il faut voyager avec le "snow", véhicule sur chenilles servant de taxi, Huguette demeure à l'école les fins de semaine de tempête.

C'est à Vimy qu'elle fait la connaissance d'Alexandre Gauthier, celui qu'elle va épouser en 1950 alors qu'elle a 22 ans. Auparavant, elle a enseigné dans le Rang 6 et dans le Rang 7

de Black Lake sachant qu'au moment où elle serait mariée, elle devrait dire adieu à sa carrière comme le voulait le règlement de cette époque. Mais qu'importe, une nouvelle vie pleine de promesses l'attend.

Nous remercions Mme Huguette Lacasse Gauthier pour les informations de cette page de la Petite Histoire.

La Famille au coeur de sa vie

Dans les années 50, lorsqu'une institutrice se marie, elle perd en même temps son emploi car elle aura une famille et devra y consacrer toutes ses énergies.

Huguette Lacasse sait qu'elle devra dire adieu à ses élèves lorsqu'elle unit sa destinée à Alexandre Gauthier en 1950.

Depuis l'âge de dix-sept ans, elle enseignait dans les petites écoles de rang à St-Julien puis dans le Rang des Colons à Vimy Ridge et ensuite dans le Rang 6 et le Rang 7 de Black Lake dispensant son savoir aux enfants de la 1^{ère} à la 7^e année et étudiant la pédagogie durant les vacances scolaires.

Mais son absence de l'enseignement ne devrait être qu'une brève intermission car après la naissance de ses deux premiers enfants, elle prend la décision de retourner à son métier d'institutrice tout en s'occupant de sa famille.

Elle donne son nom pour faire de la suppléance à l'école de St-Georges, puis à l'école St-Jean et même à la Polyvalente de Black Lake de 1954 à 1957.

Cette année-là, le couple décide de se construire une grande maison à Black Lake et Mme Gauthier désireuse de donner à ses enfants le plus d'occasions possible de s'éveiller et de s'instruire imagine ouvrir une classe maternelle dans son domicile. En effet, il existe bien une autre maternelle privée dans le village, mais il n'y en a pas encore dans le système d'éducation publique de l'époque.

Pour sa deuxième fille, éveillée et prête à s'inscrire en première année, mais trop jeune pour être acceptée à l'école régulière, Huguette postule pour enseigner à la petite école du Lac Caribou en 1958. Elle y emmène sa fille à qui elle fait compléter sa première année sans se buter aux tracasseries du système. Satisfaite, elle ne renouvelle pas son contrat l'année suivante et donne son nom pour continuer à faire de la suppléance.

C'est ainsi qu'à partir de 1959, elle va dans les écoles de Black Lake remplacer les professeurs deux ou trois jours par semaine tout en continuant de bien s'occuper des siens.

Avoir une famille de six enfants, quatre filles et deux garçons, amène de grandes responsabilités et madame Gauthier a le goût d'être de plus en plus présente auprès d'eux. Elle songe alors ouvrir un petit commerce chez elle.

Elle prend des cours à Montréal et s'ouvre enfin une boutique de fleuriste à domicile dès 1974. Son atelier au sous-sol vit au rythme des périodes de pointe des mariages, des décès, de Pâques et de la Fête des Mères où elle doit embaucher une aide à temps partiel et deux ou trois autres personnes lorsque les commandes pressent. Les enfants heureux d'avoir leur mère avec eux trouvent quand même encombrante la présence de gerbes et de couronnes odorantes un peu partout dans la maison.

En 1986, elle décide d'abandonner ce commerce lucratif mais stressant qui lui cause des problèmes de santé. Elle en profite pour prendre une retraite bien méritée et s'adonne à la peinture à l'huile pour se faire plaisir. Toute sa famille est élevée et chacun a trouvé sa voie : Sylvie œuvre dans l'enseignement comme elle, Maryse est devenue chirurgien dentiste, Line est chargée de projets comme architecte en informatique. Anne, pour sa part, œuvre comme chef de services éducatifs au Centre Canadien d'Architecture, Steeve, ingénieur en production automatisée l'enseigne au Collège de Rouen tandis que Jacques excelle en cuisine.

Mais ce qu'elle aime par-dessus tout c'est la présence des enfants autour d'elle. Elle a sept petits-enfants entre 1 an et demi et 15 ans. Durant la semaine de relâche et pendant les vacances c'est le rendez-vous chez grand-maman de ceux qui sont assez vieux pour fréquenter l'école. Avec eux, elle va faire du ski de fond et de longues glissades. Elle les convie autour de la table de la cuisine aussi bien pour faire des pâtisseries que pour les initier à la peinture.



Quand on a, comme elle, passé la grande partie de sa vie à éduquer les jeunes, il n'est pas étonnant de la voir s'être gardée jeune de cœur et d'apparence et continuer à 69 ans des activités où il faut avoir encore le goût de s'amuser.

Les informations de cette page de la petite histoire nous ont été gracieusement communiquées par Madame Huguette Lacasse Gauthier.

A l'école normale Marguerite-Bourgeoys
Collection Huguette Lacasse Gauthier

Thérèse Ouellet

VIVRE POUR LA MUSIQUE :

C'est à l'âge de treize ans que Thérèse Ouellet se découvre une grande attirance pour la musique et spécialement le violon. Elle entreprend donc l'étude de cet instrument avec une jeune musicienne de Thetford, Agathe Lessard qui démontre beaucoup de patience avec ses élèves.

Elle déménage à Montréal après le décès de son père et c'est là qu'elle va vraiment pouvoir déployer son talent avec César Uguay avec qui elle a la chance d'étudier. C'est un professeur très humain qui sait faire partager sa passion pour le violon.

La jeune Thérèse entre dans l'Orchestre Symphonique des Jeunes de Montréal sous la direction d'André Mathieu lui-même âgé de dix-neuf ans seulement. Thérèse se rappelle avoir vécu des moments extraordinaires avec cette formation, entre autre lorsque l'orchestre s'est produit sur le Mont Royal, en plein air.

Elle fait ensuite partie de l'Orchestre à cordes de Martial Frappier et joue plus tard dans l'ensemble avec Élisabeth Bolduc. A Thetford, elle se produit à l'Église Notre-Dame lors de la visite du Cardinal Léger et en garde un excellent souvenir.

Thérèse aime jouer du violon, mais elle se passionne autant à l'enseigner aux jeunes. C'est pourquoi elle prend la relève des professeurs de l'Orchestre Symphonique de Québec qui venaient chaque semaine donner des cours aux élèves de l'école de violon du Mouvement Vivaldi.

Avec eux, elle multipliera les activités pour soutenir la motivation et donner le goût de l'excellence. À certaines périodes, elle reçoit jusqu'à cinquante jeunes à qui elle enseigne selon la nouvelle méthode Suzuki qui permet de jouer de petites pièces sans connaître toute la théorie au préalable.



Les élèves du Mouvement Vivaldi lors d'un concert donné à l'église Ste-Marthe en 1978. Madame Luce Cyr Loignon accompagne les violonistes. Nous apercevons Madame Ouellet à l'extrême droite.

Source : Société des archives historiques de la région de l'Amiante.
Fonds Célébration du Centenaire de 1992.

Elle se déplace pour enseigner à Coleraine tous les vendredis en soirée pendant cinq ans. Elle ira également donner des cours aux enfants de la Cité Écologique de Ham Nord pendant un an. Thérèse, qui avait participé à une douzaine de camps musicaux pendant qu'elle se préparait à enseigner à Thetford, n'hésite pas à retourner à ceux des Îles-de-la-Madeleine pendant trois étés. Ces camps représentent treize semaines d'enseignement intensif à des jeunes de 7 à 14 ans animés d'une grande motivation.

Le camp musical qu'elle organise au Lac Rond, au chalet du Club Rotary au début des années 80 allume des lumières dans ses yeux. Pendant une semaine, elle emmène les jeunes de son orchestre vivre une expérience dans la nature. Son fils Jacques participe et surveille les baignades. Les mères des musiciens s'occupent de cuisiner pour tout ce petit monde. Et le soir, après souper, chacun se choisit un coin pour jouer dans la forêt. « C'était extraordinaire, raconte Mme Ouellet, on entendait du violon partout. »

Originaire de Thetford, Thérèse Ouellet est la fille de Joseph Rodrigue de Beauceville, mécanicien de machinerie à la compagnie Asbestos, et de Marianna Forgues de Lévis.

Des six filles et quatre garçons de la famille, Thérèse est la seule à s'intéresser à la musique.

Son mari, Marcel Ouellet, électricien pour l'Asbestos et décédé depuis vingt-huit ans, a été le fondateur de l'école de patinage artistique, Les Sillons d'Argent. Il n'est pas étonnant qu'un de leurs fils, Jacques s'y intéresse aussi et devienne excellent patineur. Il est embauché par la troupe de patineurs professionnels, Les Ices Capades, et va se produire avec eux de 1970 à 1981. Il gagne maintenant sa vie dans la restauration en Californie. Leur autre fils, Michel a embrassé la carrière de notaire qu'il exerce dans le Témiscouata.

Mme Ouellet, préoccupée par le domaine culturel, mène la barque de la Société Artistique de Thetford durant les quatre dernières années de celle-ci de 1976 à 1980.

Elle s'implique au Comité Organisateur des Jeux d'Hiver du Québec en 1980, elle est la seule femme. Ceci exige un an de préparatifs et pendant les quinze jours des jeux, elle reçoit des visiteurs venus de partout. Ces jeux sont pour elle un succès et contribuent à faire connaître la région de l'Amiante.

Maintenant à sa retraite, elle poursuit le bénévolat qu'elle a entrepris il y a vingt-cinq ans. Avec ses deux complices, Thérèse Landry et Thérèse Harton, les trois Thérèse vont encore, à l'occasion, chanter la messe les dimanches pour égayer la semaine des pensionnaires du Pavillon St-Joseph. Lorsqu'elle s'occupait de son école de violon, elle y emmenait les jeunes pour des concerts et leur demandait d'offrir chacun un petit cadeau à un pensionnaire. Elle désirait montrer aux jeunes combien il est gratifiant de se dévouer pour les autres.

Elle va aussi au bloc opératoire du Centre Hospitalier tenir compagnie aux patients qui vont recevoir des soins ou être opérés.

Mme Ouellet se délecte de voyages, elle en a fait d'inoubliables comme Honolulu à Hawaï alors qu'elle a été invitée par son fils Jacques pour assister à un spectacle sur la glace. Elle a visité une partie de l'Europe dont l'Espagne, la Grèce et le Portugal. Elle a eu la chance d'aller à Rome assister à un concert d'opéra dans les Serres de Caracalas, en plein air devant une scène immense, spectacle grandiose dans un décor tout aussi grandiose.

Pendant toutes les années qu'elle a enseigné à ces jeunes, jamais elle n'a eu l'impression de travailler. Entourée de ces petits frimousses, elle se sentait comme dans une grande famille qui prend du plaisir à jouer ensemble et à partager la même passion pour le violon.

Les informations de cette page de la petite histoire nous ont été gracieusement communiquées par Madame Thérèse Ouellet 1998.

LES JEUNES VIOLONISTES

Une fillette de onze ans écoute , émue, l'orchestre symphonique de Québec sous la direction de Charles Dumas, jouer sa première composition. Moment magique, exceptionnel, unique peut-être dans toute une vie.

C'est ce genre d'expérience qu'aime faire vivre à ses élèves, Mme Thérèse Ouellet, qui enseigne le violon à l'école du Mouvement Vivaldi. Et cette jeune fille mise à l'honneur, c'est Catherine Simard qui a tout simplement fait une composition à la demande de Mme Ouellet. Cette dernière, trouvant la pièce réussie, l'a soumise à l'orchestre symphonique qui en a fait les arrangements.

Ils sont environ quatre cents jeunes qui ont défilé toutes les semaines prendre des cours chez Mme Ouellet, quatre cents dont elle se rappelle les noms, ont joué avant de savoir toutes leurs notes le « Ah vous dirais-je maman » selon la méthode Suzuki.

Cette méthode japonaise, adaptée par M. Claude Létourneau pour le Québec, part du principe que l'étude du violon est fastidieuse à cause de la somme de connaissances théoriques à maîtriser avant de pouvoir jouer un morceau. Cette approche aborde le problème par l'inverse, les jeunes apprennent le doigté avant de savoir les notes et c'est en exécutant de nombreux morceaux connus et entraînants que les élèves assimilent graduellement les bases musicales.

L'école de violon existe déjà depuis 1969 lorsque Mme Ouellet la prend en main en 1970. En effet, la Société Artistique de Thetford, préoccupée d'offrir aux jeunes une excellente formation musicale, invitait chaque semaine un musicien de l'Orchestre Symphonique de Québec pour venir dispenser les cours. Mme Ouellet, formée à cet instrument selon la méthode traditionnelle s'initie à la méthode Suzuki et complète sa pédagogie.

Ainsi, tous les vendredis soirs, l'orchestre des jeunes musiciens de Mme Ouellet se réunit entre 18 heures et 19 heures pour une pratique enthousiaste accompagné au piano par Madame Luce Loignon Cyr ou Louise Roussin Gourde. Ces deux pianistes compléteront

ensemble vingt-deux années d'accompagnement, dix pour la première et douze pour la seconde. La Commission Scolaire de Thetford prête un local, puis quand ce n'est plus possible, la Ville s'offre pour prendre la relève jusqu'à ce que Madame Ouellet aménage un local chez elle.

Régulièrement, l'école de violon part en tournée en autobus pour toutes sortes d'activités comme pour jouer au Grand Théâtre de Québec à l'occasion du 15e anniversaire du Mouvement Vivaldi. Les jeunes se produisent avec mille deux cent autres violonistes, alto et violoncellistes pour donner deux concerts. Jumelés à d'autres jeunes musiciens de Québec, ils passent la fin de semaine dans leurs familles et participent à leurs activités.

Ils se produisent également aux Matinées Symphoniques avec l'Orchestre Symphonique de Québec. C'est encore l'occasion de sorties pour pratiquer au Grand Théâtre avec l'orchestre. Tous les jeunes musiciens sont de la partie, même ceux de 6 à 8 ans. Ils jouent de mémoire sans regarder la participation raconte Mme Ouellet, et regardent le chef d'orchestre qui s'étonne et s'amuse car ce n'est pas la coutume avec les musiciens qu'il dirige.

Terre des Hommes accueille à plusieurs reprises les musiciens de Mme Ouellet. Ils vont jouer au Pavillon du Québec et représenter la ville de Thetford. Ils se rendent au Salon de l'Enfant au Stade Olympique où ils sont félicités pour l'excellence de leur jeu et de leur discipline.

La télévision du Canal 10 invite aussi le groupe pour l'émission Fanfan Dédé à quatre reprises et le choisit comme invité spécial pour sa toute dernière émission.

Les violonistes ont aussi l'occasion d'accompagner Gilles Vignault ce qui n'est pas étonnant puisque le premier violoniste de cet artiste n'est autre que Marc Bélanger qui a enseigné à l'école de violon dans ses tout débuts.

Ils vont aussi accompagner Normand Verrette en concert et jouer pour les patients du Pavillon St-Joseph qui sont heureux de la musique et de la présence de jeunes auprès d'eux.

Et bien sûr, les jeunes sont toujours désireux de participer au Festival Concours de la Société Artistique qui a lieu chaque année et qui permet aux jeunes artistes de faire valoir leur talent.

Les jeunes étudiants de Mme Ouellet vivent de grands moments et beaucoup de stimulation. Ce n'est pas étonnant que des talents s'affirment dont Catherine Simard qui va jouer dans les grands restaurants de Québec.

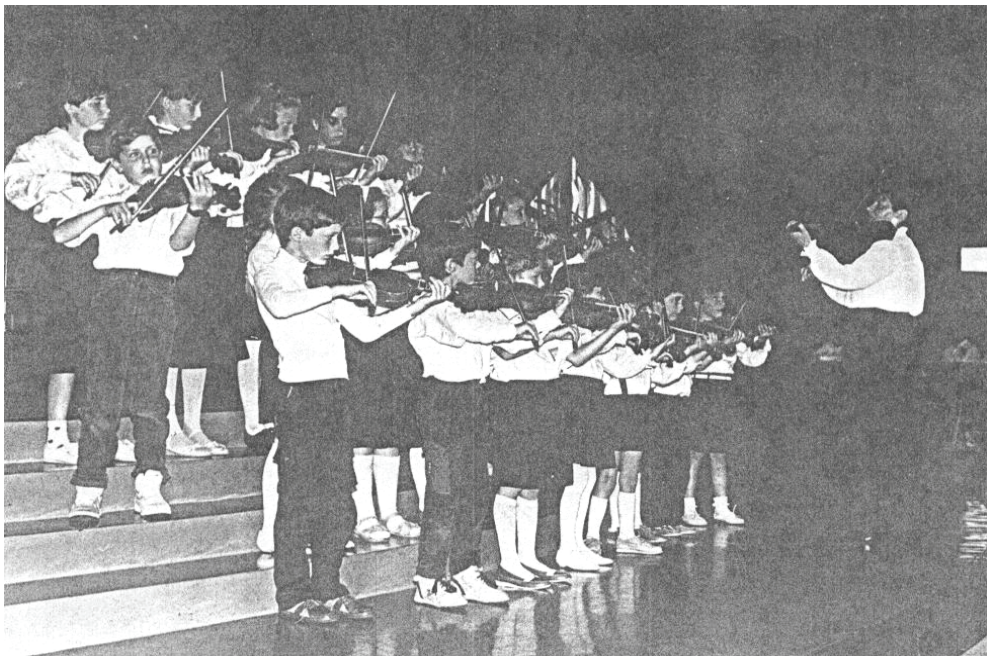
Stéphanie Labbé a pris la relève de Mme Ouellet ; elle vient enseigner à l'école de violon deux fois par semaine depuis trois ans et demi. Elle fait carrière comme violoniste pour Edith Butler.

Caroline Fortin s'illustre comme premier violon de l'orchestre Symphonia de Québec et fait également partie d'un ensemble à cordes.

Pour Marina Isabel, c'est la carrière de professeur de musique qu'elle a choisie. Elle enseigne dans la région de Montréal à Chambly et à St-Césaire. Elle fait aussi partie d'un ensemble à cordes.

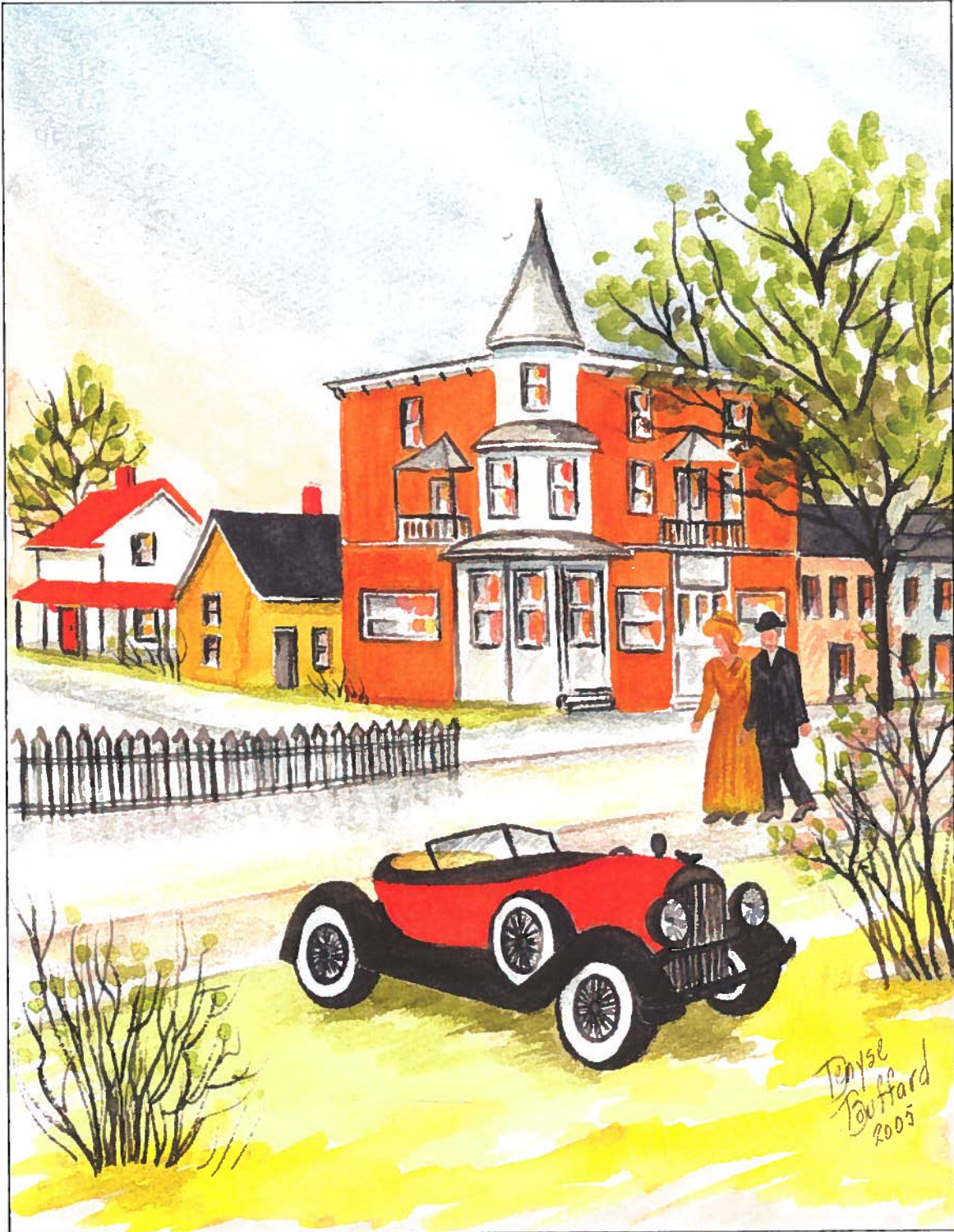
Après avoir complété huit années au Conservatoire, Caroline Fradette, pour sa part, étudie à l'université Mc Gill, fait partie de l'Orchestre de l'Université et se prépare à une carrière prometteuse.

Mme Thérèse Ouellet semble bien fière de tous ces jeunes à qui elle a donné le meilleur d'elle-même pendant vingt-huit ans. Elle apprécie qu'une de ses anciennes élèves poursuive son travail. Mais elle va accepter la demande de grands étudiants qui aimeraient bien continuer à profiter de ses conseils pour faire leur éducation musicale. Les informations et les photos de cette page de la petite histoire de Thetford ont été gracieusement communiquées par Mme Thérèse Ouellet



Sur cette photo Madame Ouellet joue avec son groupe lors d'un concert en 1987.
Collection Thérèse Ouellet

LES COMMERCES



LE CENTRE DU BON MARCHÉ: UN SUCCÈS.



Madame Dubois en mars 1996
Collection Marie-Jeanne Dubois

Si vous avez eu besoin d'un bout de tissu que vous ne trouvez nulle part ou d'une tenture faite sur mesure, vos pas vous ont sans doute conduit au Centre du Bon Marché inc sur la rue St-Joseph à Thetford où la propriétaire, Madame Marie Jeanne Dubois, s'est fait un plaisir de vous servir.

En effet, en août 1963, Marie Jeanne Dubois annonce sur Le Progrès l'ouverture officielle de son magasin de tissus Le Centre du Bon Marché. Depuis longtemps elle rêvait de ce commerce qui serait moins exigeant qu'un casse-croûte ou un dépanneur et aurait des heures d'ouverture plus "raisonnables". Au début, en plus des journées de la semaine, elle accueille les clients le soir et le samedi. Elle a trois employés dont Madame Juliette Paradis présents la journée d'ouverture.

Originaire de Garthby, Marie Jeanne est la fille de Louis Bilodeau, boucher-épiciier et d'Yvonne Bisson. Très tôt, elle se découvre un goût pour les affaires. Elle a à peine trente ans lorsqu'elle ouvre un dépanneur dans une chambre de la résidence qu'elle et son mari Gaston ont fait construire.

Un an plus tard, il faut doubler la superficie du commerce car la clientèle se fait plus nombreuse et plus exigeante. Tout en élevant ses six enfants, Marie Jeanne va mener sa barque d'une main de maître pendant que son mari travaille à la mine.

Cinq ans plus tard, elle échafaude un nouveau projet. Elle vend son dépanneur et fait construire un spacieux casse-croûte à Black-Lake, le Curb-Service. Elle cuisine de bons repas pour les travailleurs des mines et de la construction qui ont l'habitude de venir dîner chez elle car elle est bonne cuisinière. Elle possède également deux machines à crème glacée molle qui offrent des recettes intéressantes, mais, lorsqu'il faut les laver à trois heures du matin, ça demande beaucoup d'énergie. Elle travaille sans répit et élève ses enfants qui sont encore bien jeunes, le bébé n'a que six ans.

Avoir un magasin de tissus lui semble alors une bonne solution qui pourrait la libérer un peu. Elle vend alors le Curb-Service à Monsieur Labonté qui continuera d'opérer ce commerce florissant.

Comme prévu, le magasin de tissus offre de bons défis tout en permettant une vie plus normale à la commerçante. Elle adore ce travail et s'y épanouit.

Marie Jeanne nous raconte avoir trouvé, sous les comptoirs du magasin, recouvertes d'une épaisse couche de poussière, des boîtes remplies de coupons de fourrure. Ce beau mouton

de perse annoncé dans les spéciaux d'ouverture se vend comme de petits pains chauds. « Ce mouton, à lui seul, a presque payé le magasin », dit en riant Madame Dubois.

Elle annonce ses ventes dans *Le Progrès* et exige la voix de Bertrand Potvin à CKLD. On peut avoir trois verges de flanelle blanche ou du coton imprimé pour 1,00 \$, une belle variété de tissus à 0,49 \$ la verge et trois paires de bas de nylon pour le même prix.

Ce n'est pas étonnant que la clientèle fasse la file le matin des ventes et Marie Jeanne, encouragée, ouvre un autre département à l'étage supérieur pour des rideaux, stores et tentures ainsi que des articles de décoration. Lorsque le local adjacent où se trouve la salle de billard de Monsieur Beaudoin se libère, elle y installe la section rideaux et tentures.

Les affaires vont bon train. Elle engage trois couturières pour la confection des tentures ainsi que deux hommes pour en faire l'installation. À cette époque, elle aura jusqu'à vingt-trois employés à gérer et devra ouvrir deux soirs semaine.

Avec son esprit de famille et son grand coeur, Marie Jeanne trouve encore l'énergie pour recevoir les enfants devenus adultes qui arrivent avec conjoint et progéniture.

Elle va elle-même à Montréal pour faire ses achats et ramène, dans son auto, la marchandise qu'elle a achetée des Juifs du port. Ces derniers vont s'attacher à cette femme énergique et vont réclamer sa présence lorsque le grand patron va décéder.

Lorsque Marie Jeanne ressent trop de fatigue, elle se gâte et part en voyage seule. Elle aime particulièrement les croisières surtout dans les Caraïbes. A partir de l'âge de quarante-trois ans, elle fera presque le tour du monde exception faite de la Chine et du Japon où elle n'a jamais osé s'aventurer malgré son goût pour la découverte.

À soixante ans, elle prend sa retraite et vend son commerce à son fils et à sa bru. Gilles va continuer à faire prospérer le commerce jusqu'à ce qu'il cède à son attrait pour un autre commerce, celui des autos.

Marie Jeanne continuera à voyager encore et à recevoir sa grande famille. Depuis quelques années, elle n'a pas quitté le pays mais elle rêve encore de croisières, du roulis des bateaux, des embruns et du bleu de la mer des Caraïbes. Qui sait, il faudrait si peu de choses pour qu'elle décide de partir encore !

Cette page de la petite histoire nous a été fournie par madame Marie Jeanne Bilodeau Dubois 1997.

Intérieur du magasin "CENTRE DU BON MARCHÉ DE THETFORD MINES" où la femme achète pour tout ce dont elle a besoin à des aubaines sans précédents.

Une quantité de marchandises nouvelles sont à votre disposition à des prix incroyablement bas

NOS SPECIAUX DE REOUVERTURE

SURPRISE UNE BELLE VARIÉTÉ DE TISSU OFFERT EN GRAND SPECIAL 49¢ la verge	BONNE NOUVELLE VOUS TROUVEREZ DANS NOTRE MAGASIN TOUT LE MATERIEL NECESSAIRE DE COUTURE POUR ECOILIERS A DES PRIX QUI VOUS SURPRENDRONT		
BAS NYLON PARFAITS 3 PAIRES 1.00	COTON IMPRIME SPECIAL 3 VERGES 1.00	POIGNEES DE RAYONNE TRES GRAND SPECIAL DEUX POUR 35¢	FLANELETTE BLANCHE 3 VERGES 1.00
COUPONS DE FOURRURE EN QUANTITE ASSORTIMENT DE COULEURS A DES PRIX IMBATTABLES		NOUS AVONS EGALEMENT DE TRES BEAUX TISSUS POUR ROBES DE TOILETTE A UN PRIX JAMAIS ENCORE VU	

CENTRE DU BON MARCHÉ THETFORD
RUE ST-JOSEPH TEL-335-9395 THETFORD MINES

Publicité sur « Le Progrès » lors de l'ouverture en 1963.
Collection Marie-Jeanne Dubois

LE PLAZA : LE PLUS ANCIEN RESTAURANT DE THETFORD.

Salle de billard à l'origine en 1946, le Plaza peut se vanter d'être le plus ancien restaurant de Thetford. A ce moment-là, il occupe l'emplacement de l'actuelle mine Bell, sagement installé au coin de la rue Legendre. M. Abraham Anto l'a converti en restaurant dès 1949 car le billard avait moins de succès et le local se prêtait bien à la restauration. Ce sont ses deux frères Roland et Élie ainsi que sa soeur Suzanne qui viennent l'aider.

S'il est tellement en demande et qu'il doit ouvrir à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, c'est qu'il offre une nouveauté au Québec : le hamburger. Lors d'un voyage aux Etats-Unis, il en a goûté et son flair lui a dit que ce mets aurait beaucoup de succès ici. Il ne s'est pas trompé car dès cinq heures du matin les gens font la file pour déguster leur hamburger.



En principe, le commerce ferme à quatre heures du

Collection Georges Anto

matin mais la clientèle afflue et M. Anto va chercher Réginald Bouffard ou Claude Poudrier pour prendre la relève dès que le soleil pointe ses premiers rayons. Il travaille sans arrêt et va parfois dormir une heure ou deux dans sa chambrette en haut du Plaza car il y a aussi cinq chambres offertes en location.

Le vendredi et le samedi soir, c'est Barbier (Réginald Bouffard, le père de l'actuel propriétaire M. Luc Bouffard) qui lave la vaisselle, à la main, et l'essuie de la même façon. Elle reluit de propreté. A 16 ans, il travaille de 10h00 du soir à 8h00 du matin la fin de semaine. Quand le matin arrive, il ramasse les pintes de verre vides et les range. Il fait du ménage à travers les clients. Ensuite il cuisine les déjeuners avec Claude Poudrier, et ce, pendant deux ans.

Barbier rentre ensuite à la mine pour y travailler pendant quarante-six ans, vingt-cinq ans comme simple employé et le reste du temps comme contremaître. Il raconte avoir traversé toutes les grèves et les arrêts de travail sans jamais avoir besoin de quitter son poste.

Après le baseball, tout le monde se retrouve au Plaza avec un solide appétit et l'on réclame les hamburgers et les viandes de M. Anto.

C'est qu'il ne lésine pas sur la qualité de ses viandes le propriétaire. Il va lui-même chez le boucher pour les choisir et prend le meilleur boeuf haché pour ses hamburgers. Il est toujours là pour recevoir sa clientèle. S'il y a peu de monde, il reste pour soutenir le moral des employés, bref il se consacre entièrement à son entreprise.

M. Abraham exige la propreté parfaite. Il enseigne lui-même à ses employés comment faire du bon travail. Il va dans les moindres détails : tenir un verre, présenter une assiette, tout doit être fait selon les règles.

Le cuisinier doit être bon boucher car la viande crée la renommée du Plaza. Les commandes ne sont jamais écrites, le cuisinier est dressé à se rappeler tous les plats demandés avec le degré de cuisson voulu.

Sévère, M. Anto sait aller chercher le meilleur chez les gens qu'il côtoie. Il a un flair infailible pour recruter les candidats qui feront les meilleurs employés.



Monsieur Jacques Fugère l'avait bien caricaturé dans le journal.
Collection Georges Anto



En 1998 les employés du Plaza se sont fait photographier pour offrir un souvenir à M. Anto. Dans la rangée avant sont présentes Rachel Régimbald, France Pômerleau, Pauline Perron, Ginette Huppé et Lise Leblond. Dans la 2e rangée on voit Normand Fortin, Hélène Larose, Réjeanne Noël, Lise Jacques, France Giroux, Ginette Poulin, Francine Blouin et Pauline Lavallée. En 3e rangée se tiennent Denis Huppé, Bruno Berthiaume, Denis Mc Cutcheon, Lisa Vachon, Dany Giroux et Roméo Jacques.

Collection Denyse Bouffard

ABRAHAM ANTO UN GRAND RESTAURATEUR.

Exproprié du restaurant Plaza qu'il opère depuis 1946, M. Abraham Anto ne reçoit que 4 000\$ des mines en compensation pour son commerce. Ce n'est pas suffisant pour se relocaliser ailleurs. Il va donc falloir emprunter.

La Banque Nationale accepte un prêt mais inférieur à la demande du restaurateur. Ce dernier ne se décourage pas. Il va voir ses amis plombier et électricien qui acceptent de lui faire crédit. Le commis voyageur va meubler le restaurant et M. Anto paiera tout ce monde à chaque mois au fur et à mesure des entrées d'argent du commerce.



C'est le restaurateur qui aime le contact avec ses clients.

Collection Georges Anto

En janvier 1961, il prend possession du nouveau restaurant aux dimensions sensiblement les mêmes qu'on lui connaît actuellement. À cette époque, M. Anto n'a pas d'employé il fait tout lui-même. Il voyage à pied de son domicile sur la rue Legendre jusqu'au restaurant, travaille de longues heures et prend peu de repos.

Mais les affaires reprennent bien car M. Anto est un grand restaurateur qui est toujours là pour accueillir ses clients, s'intéresser à eux et même aller les reconduire s'ils ont trop bu. D'une patience sans reproche, il ne se gêne pas pour mettre les chahuteurs à la porte. Il sait s'entourer de gens compétents qu'il forme à ses exigences pour donner un service de qualité. Au premier coup d'oeil, M. Anto juge si la petite candidate de l'autre côté du comptoir fera une bonne serveuse et il ne se trompe pas. Comme un bon père, il sait exiger, mais sait



Georges Anto dans sa jeunesse et dans sa maturité.
Collection Georges Anto

aussi s'attacher ses employés qui vont demeurer à son service de très nombreuses années. Ainsi, toujours au poste, Mme Ginette Huppé travaille au Plaza depuis trente ans, Mme Pauline Perron y est depuis vingt-cinq ans et Mme Rachel Régimbald, depuis vingt-deux ans. D'autres employés ont fait une carrière aussi longue au restaurant Plaza.

Leur complicité est évidente et leurs mémorables parties des fêtes

de Noël, déguisés, démontrent le plaisir qu'ils ont d'être ensemble, ils forment une grande famille. Ils adorent jouer des tours au patron comme cette fois où ils ont collé tous les dollars de la caisse au plafond du restaurant.

M. Anto réplique lui aussi et ne se gêne pas pour leur servir un verre de vinaigre ou placer des contenants remplis de mayonnaise dans les boîtes de cure-dents sachant que les petites serveuses vont s'y tremper les doigts.

En 1965, il rénove le restaurant et change la décoration. C'est le plus beau restaurant de la ville. Les flâneurs qui vont y prendre le café en lisant le journal, inquiets, s'informent s'ils pourront continuer de le faire.



Nous retrouvons M. Anto avec ses filles Marlène, Judy et Shirley ainsi que son épouse Simone Gagnon Anto au centre.
Collection Georges Anto

Ses hamburgers et ses viandes font sa renommée. Le chef cuisinier en place pendant 24 ans, M. Fernand Jolin, attire la clientèle avec sa touche quasi magique : la tarte à la noix de coco et les sauces sont inégalables. Le chef qui le remplace, M. Denis McCutcheon, est aussi un excellent cuisinier affirment les employés.

Shirley, la fille du propriétaire, qui a travaillé de l'âge de seize à trente ans, raconte qu'en 1979, la clientèle est tellement importante que les soirées, après les joutes de quilles, les serveuses récoltent facilement d'impressionnants pourboires.

M. Anto a pris sa retraite en 1993 après une carrière de plus de cinquante ans de restauration.

Fils d'une famille syrienne arrivée au pays en bateau en 1920, M. Anto, lui, est né à Weedon.

À l'âge de trente cinq ans, en 1961, il épouse Simone Gagnon malgré le souhait de ses parents de le voir s'unir à une fille de même nationalité. À leur sortie de l'église, une surprise les attend, les nouveaux mariés sont accueillis par la fanfare et les majorettes ce qui ajoute aux émois de la fête.

Trois filles naissent dans la maison des Anto, Judy, Marlène et Shirley. Aucune n'aura le goût de prendre la relève de cet exigeant métier de restaurateur.



Lorsqu'on demande à M. Anto s'il veut nous parler de sa vie au Plaza, il répond que ce sont des "niaiseries" des choses sans importance alors qu'il a su pousser très loin l'excellence dans tout ce qu'il a touché.

Les informations de cette page d'histoire ont été communiquées par M. Abraham Anto, sa fille Shirley, Mesdames Ginette Huppé, Pauline Perron, Rachel Régimbald et M. Réginald Bouffard 1998.

Monsieur Réginald Bouffard dit Barbier, le père de l'actuel propriétaire du Plaza aime collectionner des photos relatant l'histoire de la région.

Collection Denyse Bouffard 2005

LE MOULIN A VAPEUR ALLAN ENCORE EN OPÉRATION.



Au siècle dernier, la vie des villages s'organise autour de l'église et du magasin général, mais l'économie repose pour une bonne part sur l'activité de ses moulins. Les gens viennent faire préparer leur farine et leur moulée ou scier leur bois aux moulins souvent actionnés par les cours d'eau.

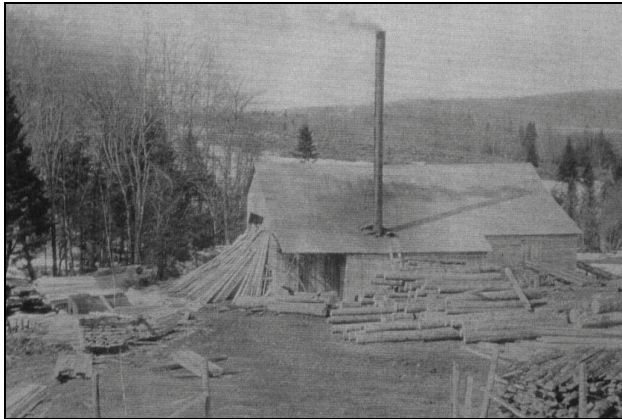
Mais les moulins vieillissent et ne peuvent rivaliser à armes égales avec les nouvelles technologies. Ainsi lorsqu'ils sont victimes du feu ou de la débâcle ils ne sont pas reconstruits. Le comté de Mégantic ne compte plus qu'une dizaine de moulins aujourd'hui, alors qu'il n'y a pas si longtemps, en 1960, il y en avait encore une quarantaine, nous dit M. Paul Vachon dans la revue Le Bercail.

Le moulin à scie de Richard Allan déjà en activité vers 1905, est l'un des rares moulins à vapeur encore en opération au Québec. Il semble vouloir se cacher, blotti tout au fond du rang 12 près de Kinnear's Mills.

Monsieur Richard Allan toujours affairé à son moulin.

Collection John et Sheila Allan

Le moulin est acheté en 1920 par Richard Allan de son oncle John Allan, le premier propriétaire. Comme le moulin n'opérait pas depuis quelques années, Richard Allan doit le réparer pour qu'on entende à nouveau le ronron de la machinerie.



Le moulin Allan à l'époque où il fonctionnait à plein rendement.

Collection John et Sheila Allan

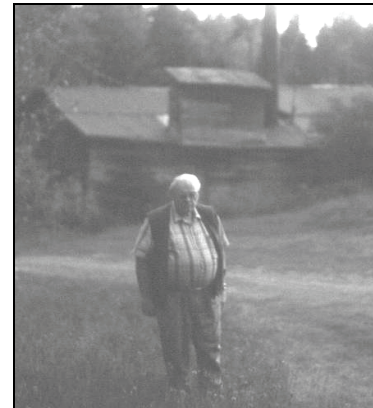
En 1954, le feu détruit le moulin qui est rapidement reconstruit avec de la machinerie acquise un peu partout en province. En 1955, il dessert à nouveau ses clients, les cultivateurs des environs d'Inverness, de Leeds, de St-Pierre de Boughton et, bien sûr, de Kinnear's Mills.

Ce bâtiment à deux étages n'ayant rien d'impressionnant à l'extérieur, en forme de L, sis à même le sol sauf pour l'espace de la machinerie qui repose sur un plancher de bois, doit son intérêt à sa chaudière de cinq cent gallons. La vapeur est produite par le foyer alimenté par du bran de scie et des copeaux.

Les billots sont débités par la grande scie circulaire qui fait les madriers. On produit aussi des planches et des bûches. On y trouve aussi la moulange pour transformer les grains en moulée. Le moulin, exploité à l'année longue, atteint son maximum d'opération en 1940. Il scie principalement du sapin et de l'épinette ainsi que du cèdre, de l'orme et du cerisier.

En 1930, Richard Allan demande \$2 à \$3 pour scier 1 000 pieds de bois. En 1970, le même travail en coûte \$55. En 1937, les employés du moulin gagnent \$1,50 par jour pour travailler de 8 heures à 18 heures. En 1945, on compte trois employés permanents : Messieurs Lionel Payeur, Robert Trépanier et Henri Doyle.

John Allan, le premier propriétaire du moulin, est un homme instruit, né dans le dixième rang de Leeds et diplômé de McGill et du Montréal Presbyterian Collège. Il renonce à être pasteur, mais demeure célibataire, habitant seul dans sa maison près du moulin. Il décède en 1920 d'un accident alors qu'il travaille aux champs.



Son neveu, Richard Allan, né en 1896, aime faire des travaux de menuiserie avec son père. Il fait son service militaire en Angleterre et, de retour au pays, administre les propriétés de l'église Candlish United. Il participe à la fondation du Kinnear's Mills Home et de la société historique du Comté de Mégantic. Il décède le 13 mars 1985 à l'âge de 89 ans.

John Allan devant le moulin de son père.

Collection Denyse Bouffard

En 1998, le moulin Allan est toujours en opération et est la propriété de la famille Jamieson.

Les informations de cette page de la petite histoire nous ont été communiquées par M. Paul Vachon dans la revue Le Bercail nov. 94, vol. 3.

JOHN ET SHEILA ALLAN SE SOUVIENNENT DE LEUR PÈRE.

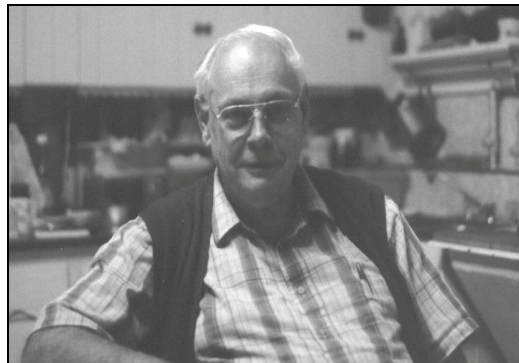
L'histoire du moulin Allan, l'un des derniers moulins à vapeur encore en opération, nous fascine, mais celle de Richard Allan qui l'a opéré jusqu'à ses derniers jours ne manque pas non plus de nous intéresser.

Né en 1896, Richard Allan, le fils de William Oliver Allan et d'Élisabeth Thompson, fréquente la petite école de la rivière Sunday pendant 9 ans, puis l'école Kinnear's Mills et l'Académie d'Inverness. Déjà, il s'intéresse aux activités du moulin et aime travailler le bois.

C'est pendant son service militaire qu'il apprend à réparer les wagons et diverses machineries, ce qui lui est utile lorsqu'il devient propriétaire du moulin de son oncle John Allan en 1920.

Le moulin atteint le maximum de ses opérations vers 1940 et l'on voit défiler une cinquantaine de clients chaque année. Des chevaux arrivent sans arrêt l'hiver livrer des billots et reviennent chercher le bois taillé. L'été, les bêtes côtoient les camions qui peuvent accéder au moulin maintenant que la neige ne recouvre plus la route.

John Allan, le fils de Richard, nous raconte avoir travaillé au moulin durant les vacances d'été mais n'a pas voulu prendre la relève de ce difficile métier. Après ses études à Inverness, il fréquente l'école Johnson à Thetford et complète son baccalauréat à Mount Allison à Sackville au Nouveau-Brunswick car il n'y a pas de place à McGill.



Il va faire carrière à Halifax, au Junior Hight School, enseignant pendant 33 ans la géographie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique ainsi que l'histoire de l'Europe et du Canada au niveau de la huitième à la onzième année.

John et Sheila Allan viennent régulièrement se retremper dans l'atmosphère de l'entreprise familiale dans le rang 12 à Kinnear's Mills.
Collection Denyse Bouffard

Depuis sa retraite en 1992, il s'implique à la Fédération de la faune Canadienne et à l'Association des professeurs retraités d'Halifax. Il sillonne la Canada pour assister à des conférences sur la protection de l'environnement. Il visite des amis en Angleterre, en Nouvelle-Zélande et en Australie.

En 1973, il emmène son père Richard alors âgé de 78 ans pour une tournée en Angleterre, en Écosse et en Europe revoir les coins de pays où ce dernier a combattu lors de la Première Guerre mondiale.

L'épouse de Richard, Barbara McRee, ne désire pas faire le voyage craignant de prendre l'avion. Madame Allan, née à Leeds en 1904, a enseigné dans les écoles de rang avant son mariage : à Marbleton, à Stoneham et à Huntingville. Elle est décédée en 1990.

Monsieur et Madame Richard Allan ont eu deux enfants, John et Sheila. Celle-ci est diplômée en administration de l'Université Sir Georges William, aujourd'hui Concordia. Au début de sa carrière, elle a travaillé sept ans pour la Consolidated Textile et trente-trois ans pour le Trust National à Montréal. Impliquée elle aussi, elle est membre actif de l'Association des femmes de carrière commerciale et professionnelle et du Conseil des femmes de Montréal.

Le frère et la sœur, qui ont choisi de rester célibataires, se retrempent chaque été à la maison paternelle près du moulin dans le rang 12 à Kinnear's Mills. Sheila retrouve les recettes d'autrefois et embaume la maison de la bonne odeur de ketchup et des confitures qu'elle dégustera à Montréal pendant l'hiver.

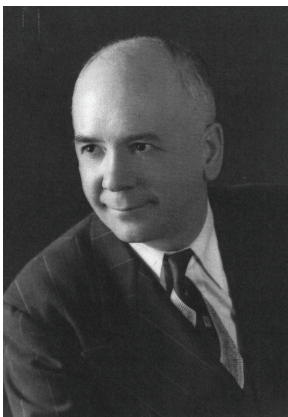


En regardant le moulin, tous deux croient encore entendre le rire de leur père Richard lorsqu'il arrêtait les machines pour écouter celui qui était en train de raconter une histoire. Pour lui, l'humour était important et il le démontrait. Il avait des amis partout car il n'avait pas peur de donner son temps à toutes les bonnes causes et aussi pour aider les voisins à réparer la maison ou une bâtisse qui en avait besoin.

*Ni la fille de Richard ,
Sheila sur la photo, ni son
fils ne reprisent
l'entreprise paternelle.
Collection Denyse Bouffard*

Les informations de cette page de la petite histoire nous ont été communiquées par M. John Allan et Madame Sheila Allan 1997-1998.

Joseph alfred laval couture bijoutier 1926-1980



Laval Couture, fils de
J.A.L Couture, bijoutier.
Collection Denis Couture

J.A.L. Couture n'a pas encore vingt ans lorsqu'il devient officiellement bijoutier-horloger prenant la succession de son père J.A. Couture en 1926. Déjà familier avec le métier car il seconde son père depuis deux ans, J.A.L. va donner à la bijouterie l'allure qu'on lui connaît aujourd'hui et faire de bonnes affaires.

De 1930 à 1940, il ajoute à ses titres de bijoutier-horloger celui d'opticien d'ordonnance car, à cette époque, ce n'était pas une spécialité et les habiletés que nécessitait ce travail rejoignaient celles du bijoutier.

C'est par une belle journée de juin 1931 qu'il épouse Cédélise Boutin qu'il avait rencontrée chez une amie de

cette dernière, Madame Blanche Cloutier. Le jeune couple part en voyage de nocces vers les États-Unis pour aller faire la connaissance d'oncles et de cousins des deux côtés partis gagner leur vie dans les filatures à Taunton et à Providence. Là-bas, c'est la fête des retrouvailles et les liens tissés ne se briseront plus.

Dès septembre, Cédélise va travailler aux côtés de son époux à la bijouterie. Elle aime ce travail mais sa santé délicate l'oblige à quitter la tâche à la naissance de son troisième enfant, qui, malheureusement, vivra peu de temps. Cette femme avenante aime bien recevoir ses amis et sa grande famille retrouvée et n'a pas le temps de s'ennuyer du travail à la bijouterie.

J.A.L., plus connu sous le nom de Laval Couture, est un homme plein de talents et de projets. En 1952, avec l'aide de quelques collègues, il fonde la Corporation des horlogers du Québec dont il assume la présidence pendant un an et prend ensuite la charge de la trésorerie. Pour communiquer entre eux et se tenir informés, les membres de la Corporation se dotent d'une revue mensuelle : La Loupe. Dans une parution de 1953, on peut lire que les représentants des fournisseurs appellent Laval : « Le bijoutier aux vifs yeux noirs, qui ne se cache pas pour dire sa façon de penser ». Pour eux, c'est un homme franc, d'une honnêteté inattaquable, qui regarde droit dans les yeux.



Parents de Laval : Joseph Alfred Couture au moment de ses épousailles avec Alda Benoît en 1904
Collection Denis Couture

Son stock est parfaitement balancé, son personnel est restreint et discipliné. Bref, les gens qui font commerce avec lui l'ont en haute estime.

Puis Laval se découvre une passion pour la danse sociale et, dès 1955, il entreprend de donner des cours dans la région allant de St-Ferdinand à Plessisville, à St-Bernard, à Tring-Jonction se rendant même à New-York pour de beaux galas de danse. Laval cultive sa passion toute sa vie, car à quatre-vingt ans, il donne encore des cours de danse privés pour son plaisir.

A Thetford, dans les années cinquante, les salaires sont élevés et oscillent entre 65\$ et 125\$ par semaine. Aussi, les belles de la ville peuvent s'offrir des bijoux de pierre du Rhin d'influence victorienne copiés sur les bijoux du couronnement de la reine Elisabeth II. Ces joyaux se retrouvent dans la collection Pittpoint. La collection Jay Kel va dans la même veine et utilise le sterling pour la création des bijoux. A ce moment, la concurrence s'impose et s'installe. Déjà pavoisent les enseignes de la bijouterie de Paul-Emile Pelletier, celle de Jacques Perreault sise à l'emplacement des Chaussures Alphée Noël et celle de Viateur Bolduc. Tout ce monde arrive à bien vivre dans une ville des plus prospères.

Entreprenant, Laval peut aussi bien organiser des tournois de golf que de développer des photos avec Irénée Turcotte au Studio Irénée et se lancer dans la radio-diffusion en



Monsieur Couture s'affairant dans sa bijouterie entouré de ses belles horloges.
Collection Denis Couture

devenant l'un des co-propriétaire de la station C.K.L.D. Il a besoin d'aide à la bijouterie et vers la fin des années 1970, son fils Denis commence à s'intéresser au commerce y venant les après-midi et durant les vacances scolaires.

Même s'il se destine à la mécanique, Denis ne dédaigne pas la réparation des systèmes d'horlogerie. Sa sœur, Ghislaine, a étudié dans ce domaine mais témoigne très peu d'intérêt.

C'est donc en 1980 que Denis fait l'acquisition de la Bijouterie assurant la relève pour la troisième génération. Denis épouse Mademoiselle Micheline Naud de Black Lake et celle-ci vient l'aider au commerce. Denis passe beaucoup de temps à la bijouterie, souvent de sept heures du matin à minuit mais démontre des intérêts variés allant de la course automobile aux autos téléguidées en passant par la moto. Il affectionne particulièrement les recherches généalogiques. Les tiroirs de ses présentoirs sont bourrés de documents anciens et de vieilles photos qu'il n'est pas avare de montrer et de commenter. De ses trois enfants, Sophie, la passionnée de décoration intérieure, Philippe qui vole déjà de ses propres ailes ou Guillaume, qui termine son secondaire V et s'intéresse à la mécanique, qui prendra la relève pour une quatrième génération? Si, comme dit la sagesse populaire, l'histoire se répète, on pourrait parier qu'un intérêt pour la mécanique peut très bien se muer en passion pour la complexité des mouvements des horloges.



La bijouterie J.A. Couture ouverte en 1903 poursuit toujours ses opérations en 2006 grâce à Denis Couture le petit-fils de J.A. Couture.
Collection Denis Couture

Les informations de cette page d'histoire nous ont été communiquées par Monsieur Denis Couture 1997.

DENIS COUTURE À LA RELÈVE DE TROIS GÉNÉRATIONS DE BIJOUTIERS.

La rue Notre-Dame à Thetford Mines, malgré ses allures modernes, a su garder ses « belles » d'autrefois, vieilles bâtisses rénovées ou simplement bien conservées qui rassurent par leur présence fidèle dans un monde en changement.

C'est une belle de quatre-vingt-quatorze ans qui accueille les clients à la bijouterie Denis Couture, rue Notre-Dame à Thetford Mines. Oui, cette belle boutique, née en 1903, a gardé, malgré de minimes changements, son cachet d'autrefois alors que trois générations de bijoutiers se sont succédé pour le plaisir d'autant de générations de clients.



Denis Couture dans son atelier s'appêtant à réparer un bijou.
Collection Denis Couture

En effet, en 1903, Joseph Albert Couture, dit Jos, ouvre cette bijouterie après avoir tenté un essai dans un local appartenant à M. Alphée Noël. Le jeune homme de vingt ans, originaire de St-Charles de Bellechasse, vient pour s'enraciner dans cette nouvelle ville et y gagner sa vie. Est-ce son oncle Jean Baptiste Couture dont un gendre venait d'ici ou la réputation de Thetford, déjà prospère et en pleine expansion, qui attire le jeune Joseph Albert à s'installer au centre-ville? Il le fait sans doute pour toutes ces raisons.

John loue donc son local à M. Alfred Gagnon (ancienne librairie Gagnon) et l'équipe de comptoirs de bois recouverts de vitres arrondies. A cette époque, la bijouterie occupe une surface du tiers de celle utilisée maintenant. Il n'y a pas non plus d'arrière boutique et Jos travaille à une table derrière un présentoir, heureux des heures chantées par son imposante horloge grand-père encore présente aujourd'hui, témoin des vies laborieuses des Couture.

Personnage typique avec son chapeau melon qu'il ne quitte jamais, il fume le cigare sans rien dire, s'occupant d'une clientèle qui le fait prospérer. Il aime réparer montres et horloges et son petit-fils, M. Denis Couture pense qu'il était allé étudier son art aux États-Unis chez un oncle lui-même bijoutier-horloger. On peut raisonnablement adhérer à cette hypothèse car plusieurs membres de la famille Couture avaient émigré dans le Rhode Island pour travailler dans les filatures comme le faisaient de nombreux Québécois au début des années 1900.

À l'époque, il n'y a pas de bague déjà sertie présentée à la clientèle. On choisit la pierre, le diamant de préférence, puis la bague, et le bijoutier expédie le tout à Montréal pour la

finition. C'est l'or blanc qui a la vedette. Alors que maintenant on retrouve de fines insertions sur les bijoux en or jaune rutilant.

Le 27 septembre 1904, Joseph Albert, déjà bien installé, décide d'unir sa destinée à mademoiselle Alda Benoit à Weedon, sa paroisse natale. Comme c'est la coutume, à cette occasion, Jos pose fièrement derrière sa jeune épouse de vingt-deux ans, droit et fier, le front déjà dégarni, mais intelligent comme son regard.

Bientôt naissent Blandine en 1906, Laval en 1910 et Aline en 1913. La petite Aline n'a que dix-huit mois lorsque sa mère décède à l'âge de trente-deux ans à la suite de problèmes reliés à l'accouchement. Tante Blandine, la sœur de Joseph Albert, vient s'occuper des enfants pour quelque temps.

Jos se remarie avec une dame Dupuis de Black Lake, mais cette union ne dure pas. Les enfants sont placés pensionnaires où ils demeurent pendant les vacances scolaires car leur père vit en pension chez Madame Chamberland au centre-ville et ne peut les accueillir.

Déjà, en 1926, J.A. Couture sait que son fils Laval va prendre la relève car il s'intéresse à ce métier qui rejoint son besoin de communication avec les gens. Deux ans plus tard, la bijouterie change son enseigne pour l'appellation de J.A.L. Couture, Joseph Alfred Laval Couture car le père vient de décéder des suites du diabète que les médecins sont impuissants à contrôler.

Comme c'est la coutume, J.A. est exposé dans le salon de sa résidence et pendant trois jours et trois nuits, on le veille sans répit. La banderole de crêpe noir bat au vent fixée près de la porte pour indiquer aux passants que le maître des lieux n'est plus. On a recouvert tous les miroirs de la maison d'un voile noir.



Collection Denis Couture

Denis Couture, son petit-fils, confie avoir peu connu ce grand-père un peu taciturne qui n'attirait pas les enfants. Mais cet homme laissa à la postérité un commerce florissant et une clientèle qui avait confiance dans l'habileté et l'honnêteté du bijoutier-horloger.

LE STUDIO IRÉNÉE BÂTI PAR UN HOMME EN AVANCE SUR SON ÉPOQUE.

Avant-gardiste, ce terme caractérise bien l'homme qui, en 1939, a ouvert un studio de photographie, le Studio Irénée qui, depuis, fixe sur pellicule le sourire de milliers de Québécois d'ici et de toutes les régions de la province.

En effet, Irénée Turcotte débute ses opérations dans la maison de son père, voisin de l'édifice actuel. Déjà, il s'amuse à développer des films de cinéma en noir et blanc et à prendre des photos dans le salon ce qui lui donne l'idée de se lancer dans ce domaine.

Dès 1943, M. Léonce Gosselin devient gérant de studio alors que le nouvel édifice n'est pas encore construit. Il s'occupe de comptabilité, d'achats et est le premier imprimeur.



Les Ateliers Irénée tels que construit en 1945 au 273 rue Notre-Dame N.
Collection Yvon Fecteau

Peu de temps après, en 1945, une bâtisse des plus modernes voit le jour dans le jardin de M. Adélard Turcotte, le père d'Irénée. En même temps, il la dote de l'équipement le plus perfectionné car il est curieux et aime toutes les nouvelles inventions qu'il n'hésite pas à acquérir.

«Cette bâtisse a peu changé» nous dit M. Yvon Fecteau l'actuel co-propriétaire. La façade s'est avancée et on a refait les divisions pour s'adapter aux nouveaux besoins. On a changé la vocation des chambres noires car on n'y travaille plus maintenant, la machine possède sa propre chambre noire en dimension beaucoup plus réduite.

Le matin, les employés commencent leur journée à 8 heures en dépouillant des sacs et des sacs de courrier, et ce, pendant deux heures. Ces sacs débordent de films à développer durant la journée et proviennent de partout, la Gaspésie, la Côte Nord, le Lac St-Jean, la région de Montréal et la Beauce. Le système Direct Film n'existe pas encore, mais M. Fecteau pense que cette compagnie s'est peut-être inspirée de ce qu'on faisait ici. Ce fut le cas entre autre des compagnies Limocolor et Edco dont les propriétaires sont venus pour importer le système de photos par la poste.

Quand les films sont prêts, il faut ensuite les emballer, les adresser et préparer les sacs de courrier qui vont être expédiés par le train de 6 heures, car le lendemain le même scénario recommence pour les huit employés du Studio Irénée.

On fait aussi de la photo professionnelle sur place. Pendant la guerre, le celluloïde est rationné, on imprime l'épreuve sur du verre. Au début, on ne produit que du noir et blanc, alors il faut ajouter la couleur à la main pour agrémenter les photos. C'est M. Jacques Fugère qui est embauché en 1948, à l'âge de dix-huit ans, pour sécher, imprimer et colorer les photos ce qu'il fait avec une grande facilité car il peint déjà des tableaux. Ce dernier s'intéresse



Cours de peinture le dimanche matin après la messe de 8H00, en 1947. Messieurs Jean-Marie Turcotte et Jacques Fugère attendent les instructions du titulaire le Frère Ambroise.

Collection Jacques Fugère

déjà à la photo, il apprend avec M. Turcotte qui lui laisse tenter des expériences et finalement, il prend la responsabilité du studio de photo professionnelle. Il va continuer de se perfectionner en participant à tous les congrès et toutes les conférences de l'Association des Photographes Professionnels dont il est membre.

M. Turcotte est le premier photographe à se rendre à l'église pour réaliser des photos de mariage. Il se tient aux étapes importantes de la cérémonie dont l'entrée, l'échange des anneaux et la photo de groupe à la sortie. Il fait peu de clichés car il faut changer la lampe à chaque prise de vue. Une fois sur cinq, la lampe n'allume pas ou elle éclate avec un bruit d'explosion ce qui sème la surprise à la noce.

Avant l'acquisition de son auto en 1949, il est fréquent de voir M. Irénée sur sa bicyclette, son équipement dans sa boîte arrière, caméra lourde recevant une pellicule de grandeur 5x7 pouces, le trépied et du matériel de rechange. Il couvre les accidents et autres événements beau temps, mauvais temps.

Dès 1965, M. Turcotte s'intéresse à la photo couleur et décide de s'équiper pour en faire à son atelier bien avant que les photographes de Québec ne commencent à le faire.

Il prend sa retraite en 1976 et aucun de ses quatre enfants n'assurera la relève. Marie et Lise demeurent à l'extérieur, Bernard travaille aux sports au Collège et seul Robert s'est intéressé quelques années à l'entreprise paternelle puis a été technicien de laboratoire pour M. Fugère qui a ouvert son propre commerce.

Attaché à son entreprise et parce qu'il demeurerait toujours en haut, M. Irénée vient tous les jours pendant dix ans développer des films au studio. Puis quand on a modernisé l'équipement, il continue à venir faire son tour, curieux de constater le changement constant. Il célèbre ses quatre-vingt-deux ans le 20 mai 1998 et joue passionnément sur son ordinateur. Très lucide, il a sa coupole branchée sur le monde pour ne rien manquer des inventions qui ne cessent d'apparaître tous les jours.

LA RELÈVE AU STUDIO IRÉNÉE

Hier au studio de photographie, on travaillait dans le noir en manipulant des produits chimiques parfois à main nue. Aujourd'hui, on opère à la lumière à l'aide de machines sophistiquées en se servant de produits respectant l'environnement.



L'équipe à l'époque du noir et blanc. 1^{ère} rangée : Madame Madeleine De Bloies et Madame Élisabeth Turcotte (future Madame Jacques Fugère). 2^e rangée : M. Rock Lafrance, M. Gilles Fugère, le frère de Jacques, M. Gaston Gagné, M. Claude Sylvain, M. Jacques Fugère, M. Léonce Gosselin et M. Irénée Turcotte.

Collection Yvon Fecteau

C'est ainsi que M. Yvon Fecteau nous décrit le travail dans un studio de photographie. Co-proprétaire du Studio Irénée avec M. Léonce Gosselin, M. Fecteau nous confie que la bâtisse construite en 1945 avec des matériaux de grande qualité est presque le seul élément à ne pas avoir subi de changements importants. Bien sûr on a aménagé le garage pour faire de l'encadrement et changé les divisions pour s'adapter aux nouvelles réalités. Mais la technologie, elle, a évolué plus rapidement. M. Irénée Turcotte, le fondateur du studio en 1939, a toujours été à l'affût des nouveautés dans ce domaine. Si une nouvelle machine faisait son apparition, il n'était pas étonnant que M. Turcotte s'en porte acquéreur et l'installe dans son entreprise.

Il faut suivre la marche, suivre la course du progrès dans ce domaine car un investissement important pour adapter le commerce sera dépassé dans trois ans. Aussi M. Fecteau songe à doter les ateliers d'un système informatique ultra moderne pouvant

faire des retouches aux photos par exemple. Il rêve aussi d'aménagements plus fonctionnels tout en améliorant l'esthétique. Le contrôle de la qualité est important pour cette entreprise. Ainsi, tous les jours, un rapport est acheminé par modem à la compagnie Kodak et cette dernière aide à résoudre les problèmes qui se sont présentés dans la journée.

C'est un concours de circonstances qui a amené M. Yvon Fecteau au Studio Irenée car rien auparavant ne l'y avait préparé. Employé de la construction, il venait chercher tous les jours son épouse Sonia Gosselin qui travaillait dans le commerce. Pendant qu'il l'attendait, il s'intéressait à la vie de l'entreprise et apprenait les bases de la photographie. Après avoir été formé par M. Sylvain et M. Gosselin, son beau-père, il ira suivre des cours régulièrement. Dès 1982, il œuvre comme employé dans le commerce et s'initie à toutes les tâches des différents départements.

En 1989, il achète l'entreprise en co-propriété avec M. Léonce Gosselin. Ce dernier, qui était déjà co-propriétaire, s'occupe de l'administration de 1944 jusqu'en 1997.

M. Fecteau continue à toucher à tout dans son commerce. Il fait aussi bien de la « prise de vue » que des achats, l'administration et la gestion du personnel. Il veut aller maintenant vers un style qui lui ressemble, le style de gestionnaire moderne déléguant plus de responsabilités et considérant les ressources humaines comme sa préoccupation première.

Yvon Fecteau et Sonia Gosselin sont parents de trois enfants, Marie-Pierre (15 ans), Jean-Philippe (13 ans) et Anne-Sophie (19mois), bébé qui est venu changer leur vie et les rapprocher encore plus des vraies valeurs.



Marie-Pierre vient parfois donner un coup de main au studio. Personne ne sait si elle voudra prendre la relève. M. Fecteau respectera le choix de carrière de ses enfants. Mais pour qui désire poursuivre dans le domaine de la photographie, il existe des possibilités de spécialisation et de formation poussées. Les performants percent même s'il y a peu de débouchés.

Monsieur Yvon Fecteau est l'actuel propriétaire en 2006. Collection Yvon Fecteau

Le couple est originaire de Thetford. M. Fecteau est le fils de

Léo Fecteau, journalier, et de Lucia Rodrigue, réceptionniste pendant une quinzaine d'années pour les Sœurs de la Charité. «Il y a quatre lignés de Fecteau en ville» dit M. Fecteau et, lui, est l'un des descendant de Joseph Fecteau, découvreur de l'amiante.

Les informations de cette page nous ont été fournies principalement par M. Yvon Fecteau.

LES ATELIERS IRÉNÉE EN BREF.

Les Ateliers Irénée Inc furent fondés en 1939 par M. Irénée Turcotte. Les débuts furent très modestes. Aidé financièrement par son père, M. Adélard Turcotte, il opéra dans la maison de ce dernier pendant six ans.

En 1945, il construit le studio actuel et l'incorpore en 1959. La construction est modeste avec un département de prise de photographies professionnelles où le client est assuré de la plus grande satisfaction et un atelier d'impression et de finition de photos. C'est l'endroit par excellence pour les photos de mariage et tous genres de photos.

L'équipement est des plus modernes et entièrement automatique et électronique. Dans un avenir rapproché, on y installera un équipement pour film couleur. Le travail est effectué par des maîtres-finisateurs dont la réputation n'est plus à faire.

M. Irénée Turcotte en est le président-fondateur, M. Jacques Fugère occupe le poste de maître photographe professionnel, M. Léonce Gosselin celui de gérant. Messieurs Claude Sylvain et Robert Turcotte agissent comme imprimeurs, M. Paul Fortin comme photographe, Mme Élisabeth Fugère est réceptionniste et Mme Jeannine Gosselin occupe la fonction de commis.

Messieurs Jacques Fugère, Léonce Gosselin, Claude Sylvain et Madame Élisabeth Fugère comptent à eux quatre près de cent ans de service.

Aujourd'hui les Ateliers Irénée Inc jouissent d'une clientèle nombreuse grâce à son dynamique fondateur et à son équipe de spécialistes. Une entreprise de chez nous qui se tient à l'avant-garde du progrès.

*Cet historique est tiré du dépliant promotionnel sur les commerces de Thetford:
Histoire et biographie Vallée de l'Amiante 1972.*

DES CHAUSSURES BIEN AJUSTÉES CHEZ ALPHÉE NOËL

À l'époque où le jeune Alphée Noël fréquentait le Collège De La Salle où il aimait jouer des tours pendables aux Frères de l'Écoles Chrétiennes, personne ne pouvait se douter qu'il deviendrait marchand de chaussures. En effet, après ses études, son père, Jean Noël, l'embauche pour divers travaux de menuiserie pour assurer l'entretien de ses maisons à revenus.

Mais, en 1948, Alphée décide d'ouvrir son propre commerce dans une partie de la bâtisse occupée par la pharmacie T.P. Gagnon, bâtisse appartenant à son père. Il veut s'accaparer du créneau des chaussures de qualité en y ajoutant une spécialité: l'ajustement des chaussure orthopédiques.



M. Alphée Noël dans son bureau au magasin de chaussures
Collection Marielle Noël

La journée d'ouverture du magasin, nous raconte sa fille Marielle, tout un pan de mur est occupé par des boîtes de chaussures vides car il veut impressionner la clientèle par l'importance de son inventaire. Pour distinguer les boîtes vides des pleines, il tourne ses boîtes vides à l'envers. Et la tradition s'est conservée par la suite car les boîtes vides sont toujours disposées la tête en bas. Durant la première année, le

propriétaire n'embauche pas de personnel, mais déjà l'année suivante, il va retenir les services de Madame Lorraine Lessard devenue par la suite l'épouse de M. Roger Bourgault.

Madame Noël, Lucia Girard, la fille d'Alfred le marchand de meubles, travaille avec son mari, elle aime décorer les vitrines et vendre avec lui. Elle le fera jusqu'à l'âge de cinquante (50) ans. «Le couple s'entend bien, il n'y a jamais de grosses frictions» nous confie Marielle. Ils demeurent en haut du commerce et en occupent les dix-sept (17) pièces.

Le commerce est florissant et amène une clientèle de plus en plus nombreuse. Lors des périodes de grand achalandage, il y aura jusqu'à cinq (5) employés pour aider le couple. Alphée prend donc la décision de se donner plus d'espace. Il informe le pharmacien Gagnon qu'il reprend possession de toute la bâtisse héritée de son père. Il semblerait que cette construction aurait été la première de la rue selon le livre d'histoire l'Or Blanc. Marielle fait confiance à l'historien car elle n'a pas d'autre source qui le contredirait.

Elle raconte qu'en 1953, un incendie dévore les maisons de la rue Notre-Dame, le vent pousse les flammes en direction du magasin d'Alphée. Monsieur le curé Nelson Roberge encourage les gens de son mieux. Il se rend chez Alphée, regarde le feu et confirme à M. Noël qu'il ne sera pas touché. Les pompiers arpentent la maison et s'apprêtent à combattre l'élément destructeur, mais M. Noël leur dit que ce n'est pas nécessaire, qu'il ne sera pas touché. Est-ce la grande foi de M. Noël ou le pouvoir du prêtre, mais le feu s'arrêta juste à la maison voisine.

M. Alphée Noël est un homme de bon caractère qui aime rire et jouer des tours. Pour se reposer, il joue aux cartes et va à la pêche. Pourtant, lorsqu'il est sûr d'avoir raison, son ton est sans réplique, il aura le dernier mot.

Dans les années 1950-1960, un bon soulier Slater se vend trente-cinq dollars (35\$)., Aujourd'hui, une chaussure de qualité équivalente comme une chaussure La Vallée en coûte cent cinquante (150\$). Les premiers souliers vendus en 1948 se détaillaient 2, 98 \$ la paire.

Toute jeune, Marielle, la fille unique d'Alphée et de Lucia, s'intéresse au magasin, elle descend souvent pour servir la clientèle car elle aime aider. Elle s'acquitte de la comptabilité du magasin et accompagne son père faire des achats lorsqu'elle est un peu plus âgée. Elle a fait ses études en secrétariat et veut se consacrer à ce métier. Lorsqu'elle se marie en 1969, elle quitte son emploi de secrétaire chez M. Conrad Lessard. Femme active, elle s'ennuie de son travail, mais comme elle ne peut le reprendre, elle décide de s'impliquer davantage au magasin de son père.

En 1990, M. Noël décède à la suite d'une courte maladie. Marielle va se dévouer auprès de sa mère et s'occuper de la bonne marche du magasin. Elle ne tarde pas à se retrouver seule maîtresse à bord car sa mère part à son tour en 1993.

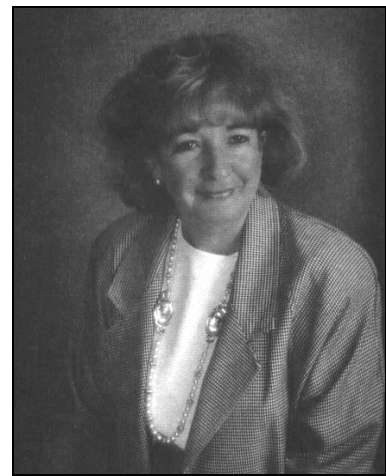
Marielle met tout son cœur dans cette entreprise léguée par ses parents bien-aimés. Sa clientèle augmente confiée à Marielle, c'est une clientèle plus âgée qui a besoin de plus d'ajustements et aime un service personnalisé et attentif. L'ouverture des centres commerciaux n'a pas diminué l'achalandage mais l'a réparti autrement sans période de pointe.

Madame Marielle est une grande voyageuse, elle cumule les visites au Mexique, en République Dominicaine, à Cuba, toutes les destinations soleil. Elle a parcouru le Canada jusqu'à l'Ouest et se propose d'aller en Europe quand elle sera vieille.

Les deux fils de Madame Noël ne prendront pas la relève, ils ont fait des études universitaires et travaillent chacun dans leur domaine respectif. Marcel Junior est bien placé dans une Banque Nationale à Montréal et Jean œuvre en communication à Média Nord dans la même ville. Ils ne sont pas venus travailler au magasin car ils consacraient leur temps libre aux sports.

Madame Noël ne s'en fait pas, elle est encore jeune et trouve toujours agréable de se rendre chaque matin servir sa fidèle clientèle.

Cet historique nous a été fourni par Madame Marielle Noël.



Marielle Noël prend la relève de son père au magasin Alphée Noël.
Collection Marielle Noël

LE MAGASIN GÉNÉRAL O'BRIEN BLACK LAKE 1909

La rue Notre-Dame, à Black Lake semble avoir suspendu le temps tellement les bâtisses n'ont pas changé depuis des décennies. Outre la disparition de la gare de chemin de fer, il y a une vingtaine d'années, du restaurant Mocambo, du cinéma et du magasin de



Madame Fréchette, dame originale portant une remarquable perruque blanche en nid de poule et du studio de photographie de son fils Henri Fréchette, le visage de la rue a seulement accumulé des couches de poussière lui donnant un air un peu fatigué.

Au magasin général O'Brien on trouve tout ce dont on a besoin.
Collection Paul Bourassa

Mais dans cet éventail d'édifices d'âge vénérable, le plus remarquable est sans doute le magasin général O'Brien qui a passé les époques allègrement en gardant le cachet de ses belles années. Il est plus étonnant encore qu'un magasin général survive à une époque où prolifèrent, tout près, des petites boutiques spécialisées et des grandes surfaces offrant une gamme de produits.

C'est John O'Brien, qui en 1909, décide de venir accrocher son enseigne à Black Lake. Descendant d'immigrants irlandais arrivés au pays en 1837, John, désireux de brasser de meilleures affaires, quitte son commerce à la jonction des chemins Craig, Gosford et Bennett à Maple Grove où il cumule les fonctions d'épicier, de maître de poste et de forgeron pour venir s'établir dans la région. Son sens inné du commerce le fait choisir un endroit stratégique pour s'y installer: près des mines donc accessible à la clientèle des travailleurs, près de la voie ferrée et de la gare d'où arrivent les visiteurs et les patrons. À ce moment, John a quarante-sept ans et son fils Albert, âgé de vingt-deux, travaille avec lui comme commis.

La famille O'Brien vit à l'aise, occupant les deux étages supérieurs de la maison: au premier sont aménagés un salon double et une cuisine spacieuse et au deuxième logent les chambres à coucher et la salle de bain. John est l'un des premiers abonnés de la ligne téléphonique reliant Saint-Ferdinand et Black Lake. En 1902, cette ligne appartenait alors à J.H. Godbout.

John a la réputation d'être un homme extrêmement sévère et sa femme Marie Ann Angers l'est, paraît-il, tout autant. Mais cela ne les empêche pas d'avoir une bonne clientèle.

Dans ce commerce qu'il a loué à monsieur P.H. Poudrier, un autre commerce a déjà pignon sur rue, celui du salon de barbier de monsieur Roméo Lisée. Avec ses treize enfants, il n'est pas étonnant que John songe à les établir à leur tour. En effet, en 1912, les O'Brien occupent tout l'édifice Poudrier: Patrick âgé de 21 ans ouvre son propre commerce dans la partie laissée vacante par le barbier.

Quelques années plus tard, monsieur O'Brien achète la bâtisse voisine, l'hôtel de M.J. Narcisse Morin afin que les autres fils opèrent leur commerce à leur tour: Albert, une épicerie, Patrick, un ferronnerie et Eddy, un magasin de chaussures.

Pour traverser les années de la crise de 1929, chacun se débrouille comme il peut pour arrondir ses revenus. Patrick, lui, cueille des bleuets qu'il vend au magasin. Il garde une vache de race Jersey derrière chez lui pour se procurer du bon beurre, pas celui fait à la

beurrerie qui ne lui inspire pas confiance. Il garde quelques poules protégées par l'image de Notre-Dame-des-Poules épinglée dans le poulailler.



Magasin O'Brien vers 1917. John O'Brien, Albert O'Brien et Lena Steward.

Source: Société des archives historiques de la région de l'Amiante
Fonds Société de généalogie et d'histoire de la région de Thetford
Mines (Donateur Normand Martineau)

Lorsque les flammes détruisent cet édifice en 1935, Patrick achète la bâtisse de son beau-père Alfred Larochelle. Pour Eddy et Albert, le sinistre sonne le glas de leur vie d'homme d'affaires, ils n'ouvriront pas de nouveau commerce. Quant à John, déjà aux prises avec des difficultés respiratoires, c'est l'heure de la retraite et, c'est à Sherbrooke, dans le quartier nord qu'il ira se reposer avec son épouse jusqu'à son décès en 1940. C'est dans le cimetière de son village natal à St-Ferdinand qu'on lui a dit un dernier adieu et qu'on l'a inhumé.

Après le départ de John O'Brien, Emma et Leena, ses deux filles encore célibataires, assurent la pérennité du magasin général. Personnages secrets et fiers, on doit faire attention à ce que l'on dit devant elles. Emma aime recevoir et tous les dimanches, elle accueille ses invités avec un verre de vin juif, des biscuits et du sucre à la crème. Les fêtes et le Saint-Patrick sont des moments de grands rassemblements chez Leena et Emma. La St-Patrick surtout reste un événement à ne pas manquer: tout est décoré en

vert dans la maison et les poupées Leprikon, lutins gaéliques malfaisants, qui sortent des rochers et des troncs d'arbre pour jouer des tours, rappellent les légendes irlandaises. Sur la table, même la galantine de veau est servie avec de la gélatine verte et tous les convives ne sont admis que s'ils arborent une cravate verte ou le shamrock, trèfle ne poussant que dans les climats doux de la mère-patrie.

Les deux sœurs, fidèles au commerce de leur père, vont l'opérer jusqu'à un âge très avancé. Leena, souffrant d'arthrite, ne pourra se passer du contact avec sa clientèle. Tous les jours, elle descend au magasin avec ses deux cannes pour jaser avec son monde. Elle décède en 1968 et repose au cimetière de Black Lake.



Magasin de John O'Brien vers 1915

Source: Société des archives historiques de la région de l'Amiante
Collection régionale (Donateur John O'Brien par l'intermédiaire de Renald Turcotte)

incendie. Emma recueille tout ce beau monde chez elle et assure temporairement leur confort.

Normand Martineau, parent et ami des neveux d'Emma, devient le petit gars de service faisant les commissions et les menus travaux au magasin. Peu à peu, il connaît toutes les ficelles permettant d'opérer le magasin général. Digne de confiance, un peu solitaire, il aime s'occuper des deux sœurs et les seconder dans leur tâche. Ainsi, tout naturellement, il se prépare à prendre la relève. Lorsque Emma décède à l'âge de quatre-vingt-huit ans, elle lègue le magasin à celui qui sait déjà si bien en prendre soin. Ainsi, Normand Martineau vit toujours en haut du magasin et s'en occupe seul, sans employé. On peut parfois se questionner s'il y aura une relève dans ce magasin général fascinant où l'on découvre parfois pêle-mêle des trésors qu'on ne pouvait imaginer y trouver.

Le 8 mai 2003, le magasin général O'Brien a été acquis par la Société du patrimoine de Thetford pour devenir un musée. La vocation de la Société du patrimoine est de recueillir des objets anciens et de les conserver. Et c'est au magasin général qu'ils trouvent place pour le plaisir des visiteurs. Cette histoire nous a été rendue possible grâce à la collaboration de M. Paul Bourassa, époux de Pierrette O'Brien, fille de Patrick O'Brien.

En 1977, un incendie majeur se déclare en face de l'édifice O'Brien. Le brasier est si intense que le feu traverse sur les fils électriques et détruit la bâtisse où fut tourné le film de Mon Oncle Antoine en 1970. Tout brûle, les meubles antiques, les collections de pièces d'or et même le service de vaisselle de noces en limoges de Patrick, sauvé précieusement dans des cuves lors du premier

UN COUPLE BON COMME DU BON PAIN, M. ET MADAME FAUCHER.



Mariette et Joseph lors du 50^e anniversaire de l'entreprise en 1996
Collection Hélène Perreault

Depuis cinquante ans déjà, le couple Joseph Faucher et Mariette Robert vit entouré de la bonne odeur du pain chaud. Toute leur vie a tourné autour de cette boulangerie qu'ils ont construite en 1947 et qu'ils n'ont cessé de faire croître, la Boulangerie St-Méthode.

Né à St-Ephrem dans le rang 8, M. Joseph Faucher travaille à la beurrerie avec son père Alfred Faucher dès l'âge de quinze ans. Il suit ce dernier lorsqu'il vient s'engager à la Beurrerie Coopérative de St-Méthode et va y travailler pendant près de neuf ans. Puis, il décide d'être son propre patron d'un commun accord avec sa jeune femme Mariette Robert qu'il a épousée en 1946.

Mariette, élevée dans le rang 11 de St-Ephrem, fille de Joseph Robert et de Joséphine Hamel, apprend à cuisiner très tôt des gâteaux et des galettes, grimpée sur une chaise. Elle doit faire sa part pour aider sa mère qui est malade.

Pendant que Joseph travaille à la coopérative, il consacre ses temps libres à construire sa boulangerie avec du bois provenant de la démolition d'une ancienne beurrerie. Le vieil oncle Albert Couture aide tant qu'il peut ce jeune couple prometteur.

Mariette et Joseph ont appris les bases élémentaires du métier de boulanger alors que le couple est allé, pendant une semaine, aider aux relevailles de la belle-soeur de Madame.

A l'automne 1947, les premiers pains, cuits dans le four de métal d'une boulangerie incendiée, sentent si bon que tout le monde du village vient assister à l'événement. L'oncle Albert est là aussi et Joseph lui offre un pain en lui demandant de dire qu'il est bon même si, par hasard, ce n'était pas le cas. Puis il distribue toute cette première fournée aux gens comme pour célébrer et aussi pour faire goûter. Ce pain trop levé mais doré à souhait est un régal et les villageois prennent dès lors l'habitude de venir chercher leur pain chaud tous les jours.

Bientôt, on ne se contente plus de faire du pain chez les Faucher, on fait des gâteaux, des galettes, des tartes et des beignes à partir des recettes de Mariette. Même si c'est Joseph qui pose avec un pain devant la boulangerie, c'est la recette de son épouse et celle-ci a mis la main à la pâte.

C'est M. Clément Bélanger de St-Ephrem qui aide le couple dans cette première expérience de boulanger. Il nous raconte que M. Faucher se lève avant le soleil pour préparer sa pâte qu'il laisse gonfler, qu'il pétrit puis place dans des tôles vers 11 heures. La cuisson, dans le four chauffé aux croûtes de bois provenant de la scierie voisine, moment magique et couronnement de la journée, a lieu vers 4 heures de l'après-midi. Après une trentaine de minutes, Joseph et son employé défournent le pain avec une palette de bois longue de huit pieds. Ainsi la boulangerie fournit quelque sept cents pains par semaine aux familles du village.



Joseph devant l'entrée de la première boulangerie dans les années 1950.
Livre du centenaire de St-Méthode

La livraison, dans les débuts, se fait avec l'auto. Les pains sont cordés dans des sacs de farine vides, sur le siège arrière, et le boulanger les porte ainsi chez les clients. Même le facteur, M. Paul Tardif, va faire la livraison transportant les poches de pain dans son traîneau tiré par un cheval.

Mariette aussi s'occupe de livrer leurs produits dans le rang 11 et le rang A, à St-Éphrem, à Ste-Clothilde, à St-Daniel et au Lac du Huit avec la petite camionnette, tâche qu'elle aime particulièrement à cause du contact avec la clientèle.

Plus tard, Damien Couture, Laurent Nadeau et Herman Tardif vont remplacer le couple pour sillonner les routes afin de livrer des produits de plus en plus variés tels des tourtières et des fèves au lard, recettes traditionnelles de Madame Faucher.

Même si sa famille s'agrandit Madame Faucher continue de se rendre à la boulangerie pour prêter main-forte à son époux et aux employés. C'est elle également qui s'occupe des finances.

Bientôt il faut penser à agrandir car la petite boulangerie de vingt par quarante pieds ne suffit plus à la demande. Dès 1958, M. Faucher greffe un petit entrepôt de quatorze par vingt pieds. Et, en 1964, le couple investit toutes ses économies dans la construction d'une nouvelle boulangerie possédant deux fois les dimensions de la première et dans la construction d'un garage.

La maison elle aussi s'est rétrécie car six garçons ont vu le jour sous le toit des Faucher. C'est pourquoi en 1967, une nouvelle maison s'élève près de la boulangerie. M. Faucher agrandira encore son entreprise en 1973 avant de la céder plus tard à ses fils. Madame Faucher confie que le fruit de leur dur travail était constamment réinvesti dans l'entreprise alors qu'elle aurait aimé pouvoir en profiter un peu plus.

M. Faucher obtient aussi le contrat de fournir du pain à la boulangerie de St-Zacharie et en 1973, il achète la boulangerie St-Ephrem à la suite du décès de son propriétaire.

Les garçons travaillent à la boulangerie avec leurs parents et apprennent peu à peu tous les secrets du métier. D'un commun accord, en 1975, le couple Faucher décide de céder l'entreprise à leurs fils Robert, Réal, Gaston, André, Benoît et Bertrand.

Chacun à sa manière, les fils apportent à l'entreprise leur expérience et le dynamisme de leur jeunesse, car très tôt ils ont appris toutes les facettes de la production et de la gestion du commerce familial. Réal a complété sa formation de comptable agréé tandis que Bertrand a fait son cours de pâtissier boulanger à l'Institut de Tourisme et d'Hôtellerie du Québec à Montréal. Ce dernier fera profiter l'entreprise de ses recherches pour la création de nouveaux produits.

Depuis la Boulangerie St-Méthode, dont le logotype représente une gerbe de blé, a connu deux autres agrandissements en 1978 jumelés à une restructuration en 1987. De la boulangerie artisanale des débuts, elle a évolué vers une plus grande automatisation pour répondre à une demande accrue. Elle compte cent vingt-cinq employés en 1997.

Monsieur et Madame Faucher n'en reviennent pas du chemin parcouru depuis la première cuite de pains et de la rapidité avec laquelle se font maintenant les opérations. Ils ne travaillent plus à l'entreprise qu'ils ont fondée. Ils vont chaque hiver profiter du soleil de la Floride dans leur maison qu'ils ont acquise là-bas. Quand ils reviennent ici, leurs pas les conduisent tous les jours sur les lieux qui ont été au coeur de leurs préoccupations depuis vingt-huit ans. Ils n'ont rien oublié et quand les mots manquent à Mariette pour décrire le travail passé, ses mains, sur la table, parlent d'une manière touchante avec les gestes qu'elle avait pour pétrir le bon pain.

Cette page de la petite histoire a été possible grâce à la collaboration de M. Joseph et Mariette Faucher 1997.



Les six fils de Joseph et Mariette Faucher
Livre du centenaire de St-Méthode

DEUX ARTISANS DE LA PREMIÈRE HEURE À LA BOULANGERIE ST-MÉTHODE.

Lorsque Joseph Faucher et Mariette Robert se lancent dans la grande aventure d'ouvrir une boulangerie à St-Méthode en 1947, ils n'ont que peu d'expérience dans le domaine. Le dynamisme de leur jeunesse et les quelques notions glanées chez le frère de Madame ne semblent pas suffisants, aussi vont-ils demander les services de M. Clément Bélanger. De plus, M. Faucher n'a pas quitté son emploi à la beurrerie de peur de ne pas pouvoir vivre de la boulangerie la première année.

Le jeune Bélanger a déjà travaillé chez d'autres boulangers dont Victor Poulin de St-Éphrem puis chez Léo Labbé et tout un été chez M. de Bloies qui cuisait jour et nuit. Ainsi, les expériences acquises chez ces différents artisans vont être mises à contribution lorsqu'il est embauché à la boulangerie Jos Faucher. Ce dernier accommode le jeune employé en lui laissant une chambre en haut de leur maison, à côté de la pièce où Joseph fabrique sa bière maison. Cette bière, selon M. Faucher, n'a pas toujours le temps de fermenter assez pour être bonne.



Monsieur Clément
Bélanger le premier
ouvrier de la Boulangerie
St-Méthode photographié
à l'âge de 67 ans en 1998.
Collection Denyse Bouffard

M. Bélanger nous raconte que M. Faucher se lève à trois heures le matin pour préparer sa pâte. Il défait la brique de levure dans une chaudière d'eau tiède qu'il laisse agir pendant une vingtaine de minutes. Ensuite, l'eau, la farine et la graisse vont dans le pétrin afin d'obtenir une belle pâte homogène. Puis l'employé ou Madame Faucher façonne cette pâte en boules préalablement pesées: vingt onces sont nécessaires si l'on veut obtenir un pain de seize onces. Lorsque toutes les boules sont disposées les unes contre les autres, on les saupoudre de farine et Madame Faucher les recouvre d'un tissu pour les laisser lever. On les pétrit à nouveau avant de les placer dans des casseroles qui iront au four.

Le travail ne manque pas d'intérêt, mais Clément n'a que dix-sept ans et il s'ennuie de son patelin. Il va quitter ce métier et devenir machiniste chez Jos Côté dans son village. Pendant une quinzaine d'années, il va vivre de ce métier avant d'accepter la gérance d'une industrie de couture, Confection Frontenac, jusqu'en 1986 où il va prendre sa retraite. En 1997, M. Bélanger a soixante-sept ans. Son sourire resplendissant témoigne qu'une vie de labeur aide peut-être à garder sa jeunesse et sa santé.

À la boulangerie, après le départ de M. Bélanger, le besoin d'aide se fait pressant car le couple ne peut suffire pour tout le travail à faire. C'est M. Henri-Louis Tardif, alors âgé de 21 ans qui vient prendre la relève. Ce jeune homme, fils du cultivateur Jean Tardif et de Marie Fortin de St-Méthode, a quitté les études à l'âge de douze ans car il n'aimait pas l'inaction des bancs d'école.

Il s'est alors engagé dans les chantiers de Clova en Abitibi, de Sanmaur et de Parent. Il n'a pas peur du travail et, bien qu'il ne connaisse pas le métier de boulanger, il est disposé à l'apprendre.

Lorsqu'il arrive le matin vers sept heures, la pâte attend d'être pétrie. Après l'avoir laissée lever et l'avoir pétrie à nouveau, il la dispose dans des tôles et la cuit vers quatre heures. Il faut chauffer le four pour le garder à une température constante de 185 F à 200 F pendant toute la cuisson. On vérifie si les premiers pains sont à point sinon on les place au fond du four à l'aide de la longue palette de bois. Lorsque Henri-Louis verse les pains sur la table, les clients attendent déjà leur miche quotidienne. Le pain, à cette époque, semble lever plus vite que de nos jours et il est beaucoup plus doré.

Ce pain de deux barres se vend vingt quatre à cette époque. Les salaires, eux non plus, ne sont pas très élevés. M. Tardif gagne 1 \$ par jour en 1947, parfois un peu plus. M. Fernand Roy, qui va travailler en 1949, va gagner 10 \$ par semaine mais il va travailler sept jours sur sept. Il faut dire qu'à cette époque, le coût de la vie diffère de celui d'aujourd'hui: imaginez, l'essence coûte dix-sept sous le gallon et on peut faire le voyage aller-retour à Québec pour moins de 2 \$!



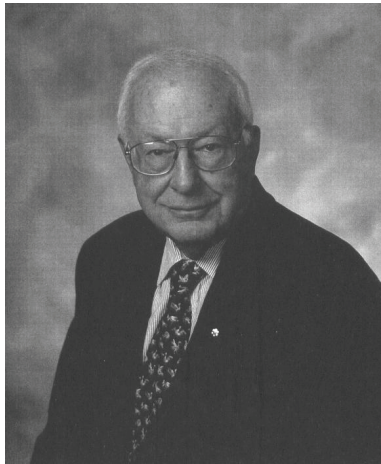
Monsieur Tardif à l'époque où il travaillait à la boulangerie.
Collection Henri-Louis Tardif

Il fait chaud à la boulangerie et Henri-Louis tombe malade quelques mois après avoir commencé son nouveau métier. Lorsqu'il se rétablit après une longue convalescence, il ne retourne pas à la boulangerie. Il apprend le métier de menuisier et fabrique aussi de beaux meubles tout en cultivant la terre paternelle. Il garde une quinzaine de vaches laitières, possède deux terres de cent acres chacune et s'organise avec ses frères, ses voisins pour l'achat de l'équipement agricole. Lorsque ses enfants, trois filles et trois garçons, partent de la maison, il va abandonner la culture.

Comme il est habile dans le travail du bois, il s'engage chez Bellevue pour fabriquer des tentes-roulottes pendant un an et demi. Puis les Industries Appalaches requièrent ses services pendant onze ans pour superviser la fabrication de roulottes. Il n'est jamais à court d'offres alléchantes car c'est maintenant Aligro qui va utiliser ses talents pour faire l'entretien de toutes ses bâtisses. Ce travail l'amène à voyager un peu partout au Québec et dans des régions aussi éloignées que les Iles-de-la-Madeleine en prenant l'avion. Jamais il n'est parti longtemps, il va au travail le lundi et retourne chez lui le vendredi. Pour lui, ces sept dernières années avant la retraite vont être des plus agréables.

M. Henri-Louis, même à la retraite, ne semble pas s'ennuyer. Il a aidé ses enfants à se construire et il trouve toujours à s'occuper. À soixante et onze ans, il garde un air de jeunesse et semble en forme comme son épouse Madame Réjeanne Perreault. Celle-ci nous confie qu'elle est la soeur de Monsieur Renald Perreault, employé à la Boulangerie St-Méthode. Les informations de ces pages nous ont été fournies par messieurs Henri-Louis Tardif et Clément Bélanger 1997.

RAYMOND SETLAKWE, UN HOMME QUI CROIT EN SA RÉGION.



Monsieur Setlakwe fut sénateur du 20 juin 2000 jusqu'au 3 juillet 2003.
Collection Raymond Setlakwe.

« Je suis né au premier étage du magasin, en plein solde d'été et, cette année-là avait été un bon cru pour les affaires » C'est ainsi que Monsieur Raymond Setlakwe, vice-président de A. Setlakwe Ltée, commerce de vêtements, se présente, une pointe d'humour dans le sourire.

Son grand-père, Aziz Setlakwe, après avoir opéré un commerce de vêtements pendant quatre ans à Disraéli, a ouvert un commerce similaire en 1908, coin Smith et Notre-Dame à Thetford. De ce grand-père décédé en 1933, alors qu'il n'avait que cinq ans, Raymond a peu de souvenirs, sinon son habituelle présence au magasin malgré son grand âge.

Aziz Setlakwe avait quitté son pays, la Turquie, fuyant la persécution et le génocide qui a décimé un million et demi d'Arméniens de 1885 à 1915. Le grand-père était parti de Mardine où ses cinq frères avaient été massacrés, pour s'établir à Alep au Nord de la Syrie, puis à Damas et enfin à Disraéli où il est arrivé en 1904 cherchant à joindre des gens qu'il connaissait. C'était le patriarche des Arméniens canadiens, la première famille à s'installer au pays.

Peu de temps après avoir débuté les opérations de son commerce, le grand-père déménage celui-ci sur l'emplacement de l'actuel magasin Setlakwe. La famille habite au premier et au deuxième étage de ce magasin prospère qui étend de plus en plus son champ d'activité, si bien qu'en 1925, il faut déjà plus d'espace.

En 1937, malgré les nombreux agrandissements, les fils Calil, Michel, Samuel et Joseph, ayant pris la relève du fondateur, construisirent un nouveau magasin sur l'emplacement du premier. Avec son style très moderne le commerce regroupe divers départements: au rez-de-chaussée se retrouvent les tentures, les draperies et le tissu à la verge ainsi que la confection et la mercerie pour hommes. Au sous-sol, on trouve les chaussures et l'entreposage des fourrures tandis qu'au premier étage sont localisés les vêtements pour dame et l'atelier de réparations.

Mais il faut encore songer à prendre de l'expansion car le magasin Setlakwe est le rendez-vous par excellence des élégants de Thetford et de la région. En 1950, la compagnie achète la Boucherie Genest et, en 1953, le magasin Thrift, voisin de Genest pour faire de la place pour le dernier agrandissement de 1958. Ensuite on procède à deux rénovations de fond en comble. Déjà, en 1937, on avait doté le commerce du fameux système de caisses à air comprimé, le système Lamson qui serait unique en Amérique selon Monsieur Raymond Setlakwe.

Raymond, fils de Calil Setlakwe et de Naslia Nakash, est né à Thetford et a fait ses études secondaires au Bishop's College School et ses études universitaires à Bishop, à Laval et

à McGill. Il va pratiquer le droit pendant quelque temps pour finalement prendre la présidence du magasin A. Setlakwe en 1953. Il a déjà occupé toutes les fonctions dans le commerce, son poste lui permet d'actualiser ses qualités d'homme d'affaires.

Avec son père et ses frères, il achète le magasin appartenant à la famille Zako à Disraéli, le fait démolir et y construit le magasin Setlakwe actuel. Ils ouvrent un commerce de vêtements à Ste-Marie, un à Victoriaville, un à Sherbrooke, une demi-douzaine à Montréal et autant à Québec. Les projets d'expansion ne s'arrêtent pas là.

En 1986, M. Raymond Setlakwe fait l'acquisition de la compagnie St-Hilaire située sur l'Ile-des-Sœurs et se lance dans l'importation de lignes de vêtements exclusifs vendus à des détaillants à travers le Canada. C'est à cette compagnie que nous devons la fine lingerie Chantelle et Passionnata, les casquettes Kangol, les sous-vêtements masculins Hom, lignes achetées dans divers marchés à travers le monde pour les Canadiens.

Homme impliqué dans la communauté, Raymond Setlakwe consacre ses temps libres aussi bien à la Fondation de l'Université Bishop qu'au Conseil d'administration de Sentra Unindal compagnie d'assurances et occupe des fonctions similaires à la Fondation de Recherches de l'Institut de Cardiologie de Montréal. Il donne du temps à la Fondation du Centre Hospitalier de l'Amiante et dans bien d'autres organismes de bienfaisance. Cet engagement social de tous les instants est reconnu et souligné en 1997 lorsqu'il reçoit la plus haute distinction honorifique du pays: il est nommé membre de l'Ordre du Canada par le gouverneur général M. Roméo Leblanc. Déjà en 1993, la région avait su reconnaître son apport en le nommant Personnalité de l'Année.

M. Setlakwe aime la politique et s'y adonne pour son plaisir, comme un hobby qui prend parfois les allures d'une passion. Voulant, d'une manière originale, appuyer la cause de l'amiante auprès du gouvernement français, M. Setlakwe a remis un cadeau bien significatif à M. Alain Jupé, premier ministre de France. Il lui a mis dans la main un morceau d'amiante en lui confirmant que ce n'était pas dangereux et qu'on n'en mourait pas.

Son épouse Madame Setlakwe (Yvette Bourque) s'implique aussi, à temps partiel, au magasin puisque leurs quatre enfants font leur vie d'adulte. Paul a embrassé la carrière d'avocat, Louise et Anne se consacrent aux achats pour le magasin de Sherbrooke et Robert, le plus jeune des fils, fait carrière dans la compagnie St-Hilaire.

Raymond Setlakwe a des projets à profusion. Pour lui, les œuvres de bienfaisance sont toujours au cœur de ses préoccupations, mais il désire continuer à s'impliquer dans le développement local et régional. Il se soucie d'aller chercher toutes sortes de retombées économiques pour Thetford et veut sensibiliser les gens aux avantages de venir s'installer ici. Il concocte toujours des stratégies pour vendre notre technologie de pointe à l'Europe.

En cette journée de deuil du 1^{er} novembre 1997 où trois cents mineurs de la mine British Canadian se retrouvent sans gagne-pain, lui, demeure confiant dans l'avenir de la région. Il considère que nous devrions retenir les leçons de la Beauce et de Mégantic où le taux de chômage est des plus bas. D'abord il faut tellement aimer notre patelin qu'on

veut y vivre et y mourir, ensuite il faut vouloir devenir entrepreneur et, finalement, éviter de dépendre du gouvernement.

Pour lui, c'est en train de se faire, tous les éléments sont en place, l'économie s'affranchit de la dépendance des mines et s'en va vers une plus grande diversification qui assurera la survie et l'expansion de cette région qui est toujours au centre des préoccupations de M. Raymond Setlakwe.

Notons que M. Raymond Setlakwe a été sénateur de 2000 à 2003.

Raymond Setlakwe reçu membre de l'Ordre du Canada

■ THETFORD MINES— L'homme d'affaires et avocat thetfordois Raymond Setlakwe vient de recevoir l'une des plus hautes distinctions honorifiques du pays en étant nommé membre de l'Ordre du Canada.

LUC BERTHOLD

La nomination a été rendue publique cette semaine, par le Gouverneur général du Canada, Roméo LeBlanc. En tout, ce sont 73 personnes qui ont été ainsi honorées en ce début d'année. "Elles illustrent bien ce que cela signifie d'être Canadien, a dit le Gouverneur général. Ces hommes et ces femmes ont en commun leur travail infatigable, leur talent et leur dévouement au service de leur collectivité locale et nationale. Je suis convaincu que leur engagement demeurera une source d'inspiration pour leurs compatriotes."

Les récipiendaires proviennent des domaines les plus divers, qui ce soient les arts, le bénévolat ou la philanthropie, ou encore les affaires, les sciences, l'enseignement ou l'administration publique.

Honoré pour son bénévolat

Raymond Setlakwe a pour sa part été honoré pour son bénévolat et son engagement social. Dans les notes transmises par le bureau du Gouverneur général, on le considère comme un personnage respecté et bien connu dans sa région. Son implication au sein de nombreux conseils d'administration d'hôpitaux et d'universités a été soulignée. Décrit comme un homme énergique, Raymond Setlakwe est aussi présent au sein d'organismes bénévoles comme le Fonds de recherche de l'Institut de cardiologie de Montréal et la Fondation du CHRA.

L'Ordre du Canada

La Reine du Canada, Élisabeth II, est la souveraine de l'Ordre, institué en 1967 pour reconnaître les réalisations exceptionnelles dans divers domaines. Les nominations font suite à une recommandation du Conseil de l'Ordre, présidé par le juge en chef du Canada. Toute personne peut proposer la candidature d'un citoyen par une lettre de recommandation adressée au bureau du Gouverneur général.

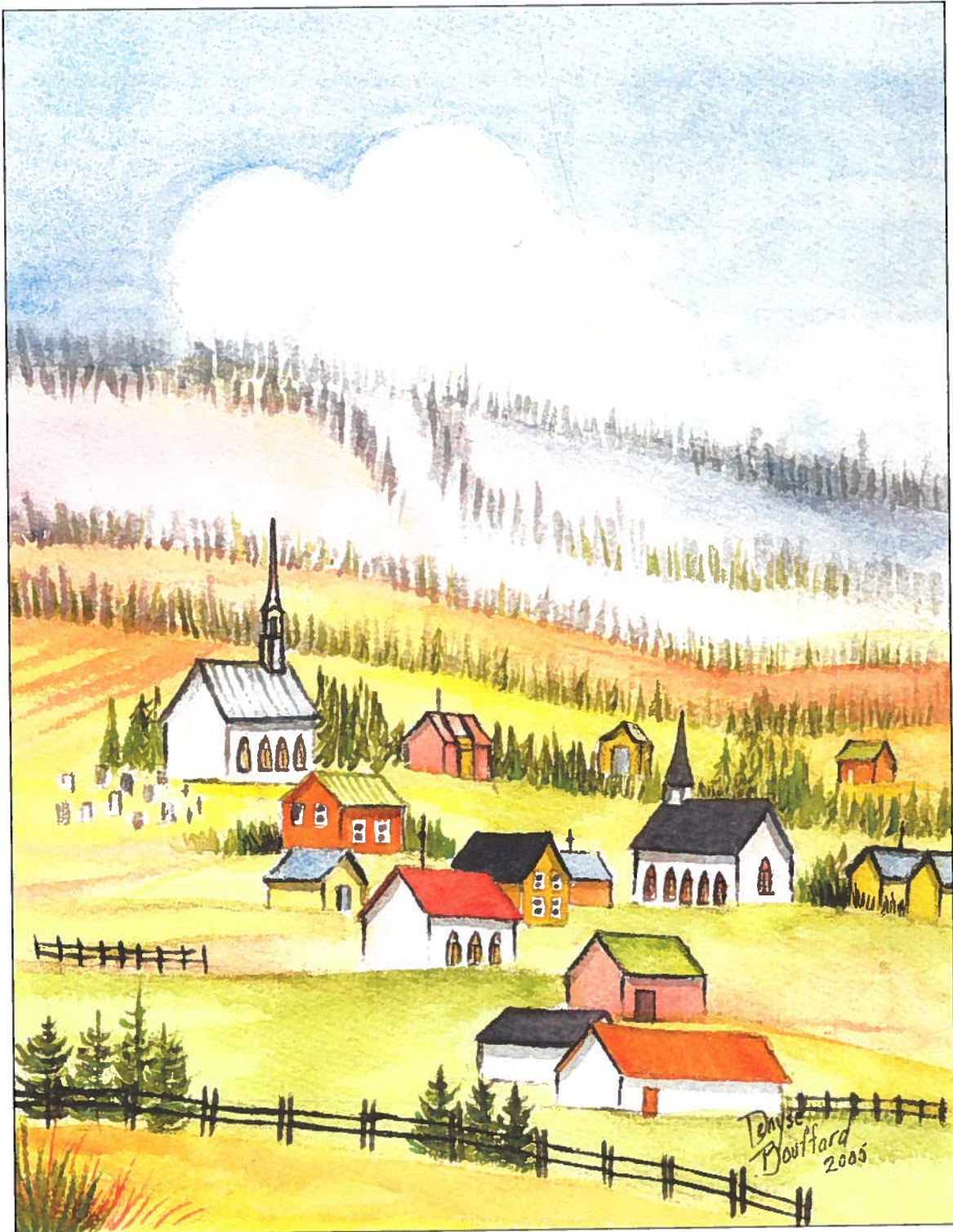


Un nouvel honneur rejaillit sur l'homme d'affaires thetfordois Raymond Setlakwe. Après avoir été honoré à titre de personnalité de l'année 1993 de la Chambre de commerce de L'Amiante, M. Setlakwe vient d'être reçu membre de l'Ordre du Canada, l'une des plus hautes distinctions honorifiques au pays.

Raymond Setlakwe recevra son insigne honorifique de l'Ordre du Canada des mains du Gouverneur général lors d'une cérémonie qui se déroulera sous peu à sa Résidence de Rideau Hall, à Ottawa.

Source : Coupure de presse du Courrier Frontenac

LES VILLAGES



BÂTIR UN VILLAGE MINIER: THÉLESPHORE ROY.

Vimy Ridge serait, selon ses habitants, le seul village de la région né à cause des mines. En effet, vers 1915, les propriétaires de la mine Martin-Benett envoient quatre prospecteurs qui doivent se frayer un chemin dans le bois pour accomplir leur travail de recherches.

Quatre hommes dont Télesphore Roy découvrent beaucoup de chromite et enfin de l'amiante, à sept milles de Coleraine. La compagnie décide d'exploiter le gisement au pic et à la pelle, les moyens du temps. Le minerai est transporté de la mine à ciel ouvert à Thetford avec une voiture tirée par un cheval conduit par M. Omer Dupont.

Lorsque la Martin-Benett consent à construire un moulin en 1916, elle confie cette tâche à M.Télesphore Roy, qui, en tant que gérant, préside à l'érection du village. Il a la responsabilité des travaux préparatoires à la construction du moulin, de l'entrepôt et du garage, noyau premier auquel vont se greffer quelques maisons. Dès 1917, on érige une maison pour le gérant, M. Roy, une pour l'ingénieur, une maison de pension, un camp, un bureau pour la mine et trois autres habitations à un mille et demi du site minier.

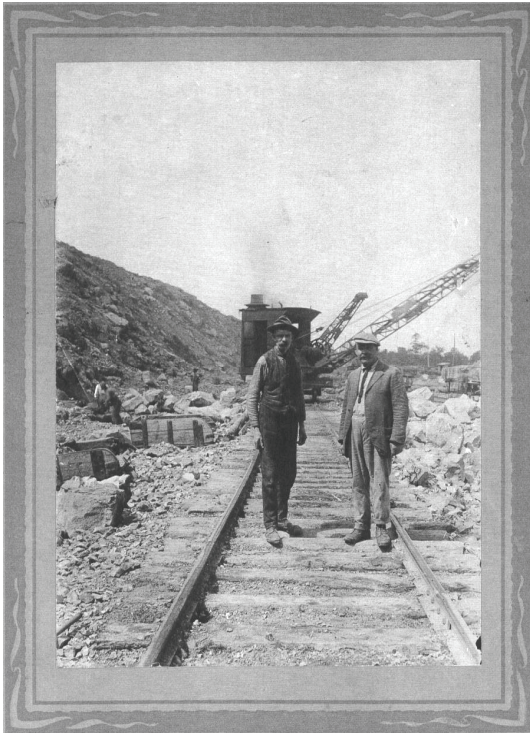
Télesphore Roy, que les gens appellent familièrement "Le Père Téles", est né à Sommersworth, New Hampshire le 16 octobre 1873 où il fit ses études élémentaires. Selon les diverses biographies consultées, le jeune Télesphore décide de revenir s'établir dans la province, à Lyster son village natal, en 1889. Puis il vient habiter Thetford où il oeuvre pour la Martin-Benett tout en complétant un cours de génie par correspondance. Il ira à Boston passer avec succès son examen final.

A dix-huit ans, il épouse Rose-Anna Loignon, originaire de Lyster, et le mariage est célébré dans la paroisse St-Alphonse par le curé d'Auteuil, le 24 octobre 1892. Seize enfants viennent égayer la maison des Roy. Le couple perdra trois enfants en bas âge et une jeune fille à l'âge de dix-huit ans.



Vimy Ridge dans ses premiers jours. Ce sont des maisons préfabriquées qui arrivent par pans et qu'on assemble sur place

Collection Pierre Grégoire



Télesphore Roy gérant de la mine Benett Martin Co. en compagnie de Jos Mc Coffrey à Vimy Ridge en juillet 1921
Collection Yves Roy

En 1917, le moulin de la mine de Vimy est en opération et la famille de M. Roy peut venir habiter avec lui. Malgré les semaines de six jours et le dur labeur, la famille peut aller se rafraîchir au lac Aylmer où M. Roy possède un chalet.

Alors que M. Roy, premier francophone à occuper un poste de direction, travaille comme gérant et organise la vie du village, Madame Rose-Anna s'occupe de la vie paroissiale. En effet, en 1922, la compagnie construit la chapelle de Vimy et la donne aux paroissiens à la condition qu'ils s'occupent de la faire vivre. Madame Roy va s'impliquer pour organiser des soirées de cartes et des bazars. Dans les carnets que leur petite-fille Céline Roy a conservés, on parle d'un fameux bazar qui a duré trois jours et qui a rapporté \$427 en 1939. Céline nous raconte aussi que sa grand-mère reçoit à sa table le curé qui vient célébrer le culte et les autres prêtres en visite.

Avant la construction de l'église, les villageois célèbrent l'office religieux dans le camp des mines où on a déjà installé une

cloche bénie par Monseigneur Bégin le 4 juin 1919. C'est le curé Ulric Martel qui célèbre les offices le dimanche.

Pendant vingt-deux ans, "Le Grand-Père" comme on l'appelle aussi, poursuit son travail de gérant acceptant de faire les commissions des gens du village lors de ses déplacements pour son travail. Comme il est instruit et occupe un poste important, les gens lui demandent conseil.

C'est un partisan libéral inconditionnel, un vrai rouge, et ses employés doivent aussi porter ses couleurs. A Vimy, il y a deux familles qui votent bleu, les Rancourt et les Grégoire. Mais les Rancourt ont continué de voter bleu malgré l'allégeance du patron et le fils de Monsieur Roy, Maurice, a même épousé une fille de cette famille.

A sa retraite en 1939, ses hommes lui offrent un sac de minerai rempli non pas d'amiante mais de pièces de cinquante sous, ce qui totalise la somme de \$500, salaire d'un mois de travail. Lui et Oliva Dusseault seront les premiers à recevoir une pension de la mine Asbestos.

Il retourne demeurer à Thetford pendant sept ans et demi. Déjà il s'était beaucoup impliqué dans cette ville représentant le quartier no. 2 au Conseil de janvier 1908 à janvier 1914

avant d'aller habiter à Vimy où là, il n'était pas propriétaire. Tout appartenait aux mines, il avait donc abandonné à regret son implication municipale.

Selon un article publié à son décès dans Le Progrès de Thetford, en 1911, alors qu'il habitait encore Thetford, il avait contribué à l'organisation de la brigade permanente des constables-pompiers. Il fut aussi à la tête du mouvement voulant concrétiser l'achat du système d'aqueduc, la fondation du marché municipal, l'exécution des travaux permanents de voirie, le pavage des rues et l'installation d'un système d'égout. Il fut l'un des fondateurs de l'Harmonie de Thetford et du Conseil des Chevaliers de Colomb.

En 1946, Monsieur Roy s'en va demeurer chez sa fille Blanche à Sherbrooke, jusqu'à son décès en 1960 à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Le Progrès lui rend hommage en répétant ce qu'avait dit M. J.L. Demers: "C'était un homme d'une droiture incontestée et d'une honnêteté reconnue. Toujours prêt à rendre service c'était un homme jovial..."

Son poste de gérant lui valait parfois des inimitiés et des contestations, il était considéré comme un patron sévère et discipliné mais chacun le respectait et reconnaissait le travail gigantesque qu'il avait réalisé pour faire de Vimy un village où la vie est agréable.



Rosanne Loignon et son époux Téléphore Roy
Collection Céline Roy

Les informations de cette page nous ont été gracieusement communiquées par la petite-fille de M. et Mme Téléphore Roy, Céline Roy en 1997. La Région de l'Amiante, une Région à Découvrir a également été consulté de même que St-Joseph de Coleraine de la Société d'Histoire de Coleraine et de Vimy 1998.

VIMY RIDGE: LES DÉBUTS.

Vimy Ridge, charmant village perdu dans la verdure, pourrait autant être nommé Vimy les Cerises, car le long du chemin des écoliers poussent à profusion les cerisiers sauvages



Pourtant de nombreux vestiges ça et là, comme la présence de haldes dans le paysage, rappellent aux visiteurs que ce village doit son origine aux mines et a vécu au même rythme jusqu'à la fermeture de la Normandie en 1982.

Les premières habitations de Vimy Ridge vues d'un autre angle.
Collection Céline Roy

Dès 1915, des prospecteurs parcourent la région à la recherche de riches gisements ce qui ne manque pas. On dénombre près d'une vingtaine d'anciens sites d'exploitations entre Black-Lake, Coleraine et Vimy: de la chromite, de l'antigorite et de l'amiante, beaucoup d'amiante à Vimy.

Les prospecteurs mandatés par la mine Martin-Benett, Trefflé Perron, J. Verreault, Pierre Grégoire et Téléphore Roy découvrent suffisamment de chrysotile pour que la compagnie exploite une mine à ciel ouvert dès la même année.

Le minerai est acheminé à Thetford avec une voiture tirée par un cheval nous dit le recueil de recherche du comité de citoyens qui, sous l'égide de la Commission Scolaire Régionale de l'Amiante a publié: La Région de l'Amiante une Région à découvrir. Dès l'année suivante on bâtit un moulin qui est mis en opération en 1917. Une cinquantaine d'hommes constituent le noyau de travailleurs recrutés à Thetford, Black-Lake, Coleraine et Disraeli.

Le village s'organise, de nouvelles



Dynamitage près des tables des gobeuses.
Collection Denyse Bouffard Carte postale

maisons préfabriquées arrivent par pans et sont montées sur place. En 1921, vingt-cinq maisons sont disponibles et aussitôt habitées, la première, semble-t-il, serait celle de M. Francis Boutin qui accepte d'y laisser les outils des travailleurs. Puis deux maisons à cinq logements chacune sont offertes en location aux mineurs. Les habitants de Vimy paient leur logement de 6 \$ à 10 \$ par mois pris sur le salaire. Ce n'est qu'en 1956 qu'ils pourront enfin acheter leurs maisons au prix de 1000 \$ à 2000 \$ chacune, mais pas les terrains qui demeurent la propriété des mines.

En 1921 on dénombre une cinquantaine de familles installées sur les hauteurs de Vimy. Et comme il y a une soixantaine d'enfants, la mine voit à la construction d'une école: deux classe de trente enfants de la première à la neuvième année. Les premières institutrices se nomment Adélia Poulin, Rose-Aimée Gardner, Jeannette Gardner et Thérèse Rancourt Turgeon.

Puis l'église vient compléter le tableau qu'on se fait d'un vrai village réuni autour d'un clocher. En 1922, la chapelle donnée par la compagnie minière aux paroissiens, est bénie par son pasteur le curé Ulric Martel, le 3 décembre et prend le nom de Notre Dame de Vimy. Détail intéressant, dernièrement des paroissiens ont mis à jour et restauré le tableau couvrant tout le mur derrière l'autel. Ce tableau, offert en 1939, par Télesphore Roy, gérant des mines, a été réalisé par une religieuse des Soeurs de la Charité de Québec, Soeur Marie de l'Eucharistie (Elmina Lebevre) à l'âge de 76 ans. Cette toile représente la sainte famille.



Mineurs effectuant un forage à la mine de Vimy Ridge.

Collection Yves Roy

A cette époque, Vimy appartient à la municipalité d'Irlande sud et comme nous le dit le document de la Commission Scolaire, on ne paie ni taxe ni électricité. Le paiement des loyers est même suspendu lorsqu'il y a arrêt de travail. En 1931 le village s'annexe à Coleraine au lieu d'Irlande car les citoyens ont demandé un pont au-dessus de la rivière Bécancour afin d'avoir accès à Black-Lake. La route, à cette époque passe près de la Normandie et débouche à Irlande. Or cette dernière refuse l'investissement. Comme Coleraine s'est montrée plus coopérative, Vimy accepte d'en faire partie.

En 1924 la mine Martin-Benett a engagé trop de dépenses et elle est vendue à la John Mansville. C'est une période plus difficile pour Vimy. En 1926, il y a peu de travail et certains contracteurs comme Joseph Parent, Pierre Grégoire et W. Morissette prennent des contrats d'extraction. Ils embauchent des mineurs et des "gobeurs" qui font le concassage à la main dont des femmes telles Estelle Laroche Grégoire, Yvonne Grégoire, Anna Turgeon, Gracia et Lucienne Grégoire.

En 1927, la reprise amorcée à la mine qui vient d'être achetée par la compagnie Asbestos, est compromise par la crise économique. Les hommes se présentent sur le lieu de travail le

matin et attendent que le contremaître choisisse qui va travailler ce jour là. Beaucoup de chefs de famille vont vendre leurs services chez des cultivateurs à 1.00 \$ par semaine ou pour leur nourriture. D'autres vont entretenir la voie ferrée pour 0.50 \$ par jour. Cette situation va durer jusqu'en 1933.



Visite de John Mainville à Vimy Ridge en 1922
Collection Yves Roy

Cependant, le 27 avril 1935, le Syndicat National Catholique de l'Amiante voit le jour et l'abbé Gravel en devient le premier aumônier. Les mineurs commencent à s'organiser même si les conditions de travail demeurent très difficiles et les salaires peu élevés. Pour les mineurs de Vimy comme pour les autres, le syndicat apporte une lueur d'espoir en des jours meilleurs.

Les documents suivants ont été consultés: La Région de l'Amiante une Région à Découvrir, St-Joseph de Coleraine, de la Société d'Histoire de Coleraine et de Vimy.

L'HISTOIRE REVIT A KINNEAR'S MILLS ET A LEEDS.

Quand l'écho du passé parle à nos mémoires pour rappeler les liens ténus tissés entre notre histoire et le moment présent, alors les morts peuvent sortir de leurs tombes et, pendant quelques temps, venir témoigner.

Ainsi en est-il en cet été torride de 1998 à Kinnear's Mills et à Leeds, l'histoire se raconte, rit et pleure, nous fait partager ses drames et ses succès.



Dans l'espace magique du site historique des quatre églises de Kinnear's Mills, sorti d'un autre âge, Madame Blacksmith (Julie Pomerleau) nous reçoit à l'église méthodiste pour nous présenter les photos de famille du couple fondateur, James Kinnear et Harriet Wilson ainsi que leurs descendants.

Julie Berthiaume, Pierre Fortin et Germain Beaudry chantent la vie des Irlandais d'ici.
Collection Denyse Bouffard

Tout à coup des conversations animées attirent notre attention dans la rue. Voici, en personne James Kinnear (Rivard Fortier) et Harriet Wilson (Marie-Elyse Blais) qui nous

entraînent à l'église presbytérienne unie où le révérend James McConechy (Germain Beaudry) nous convie à la célébration du culte. Au moment de la distribution de la communion sous les deux espèces à la quarantaine de fidèles, la femme du forgeron arrive, prise de panique, annoncer que le petit Ayton Kinnear s'est noyé dans le puits.

L'histoire fait des bonds dans le temps et nous retrouvons Monsieur et Madame Kinnear au cimetière où le petit Ayton est enterré depuis longtemps.

James Kinnear, tout de noir vêtu, nous raconte son arrivée au Canada, à l'âge de huit ans avec 50 sous en poche, pour rejoindre sa tante Mary Boyd Fraser et son mari John Lambie.

« Mon oncle me prend sous sa responsabilité et m'initie aux affaires dans le domaine des moulins. A 22 ans, je m'occupe des installations de Lambie's Mills et à 36 ans je suis déjà prospère. Je paie en 1 an les 40,000 \$ dus à mon oncle pour l'achat des propriétés du rang 3 et 4. C'est moi qui ai donné les terrains où sont installés églises et cimetières du village.



Kinnear et Harriet Wilson vers 1890. Le couple fondateur du village de Kinnear's Mills, James Collection Héritage Kinnear's



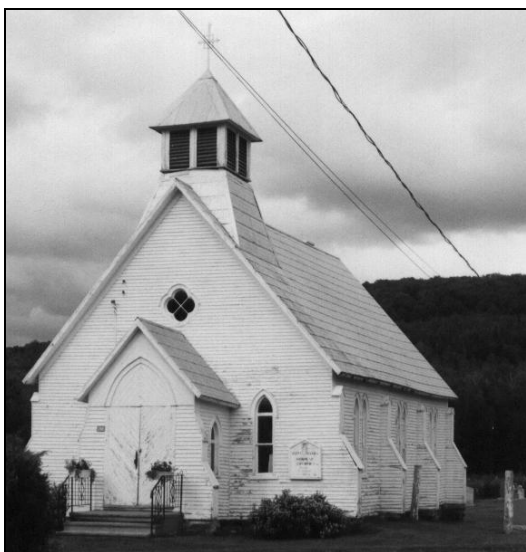
Rivard Marcoux et Marie-Élise Blais personnifient le couple Kinnear racontant leur vie au cimetière presbytérien de Kinnear's Mills.

Source Collection Denyse Bouffard

A mon décès, nous laissons 123 000 \$ en héritage ». Harriet Wilson, son épouse, réplique à son tour : « C'est moi qui ai fondé le magasin général avec l'héritage laissé par mon père. Comme tu étais trop occupé avec les moulins, j'allais moi-même à Québec, par le chemin Craig, avec ma voiture tirée par un cheval et munie de mes deux pistolets pour vendre nos produits et rapporter des denrées dont les gens du village avaient besoin. Ensemble, mon mari et moi nous avons élevé 12 enfants, 2 sont décédés en bas âge ».

Nous remontons maintenant l'histoire et notre guide contemporain, Pascal Binet, nous raconte que les offices religieux pour les catholiques se célébraient en face, au magasin général, avant la construction du temple.

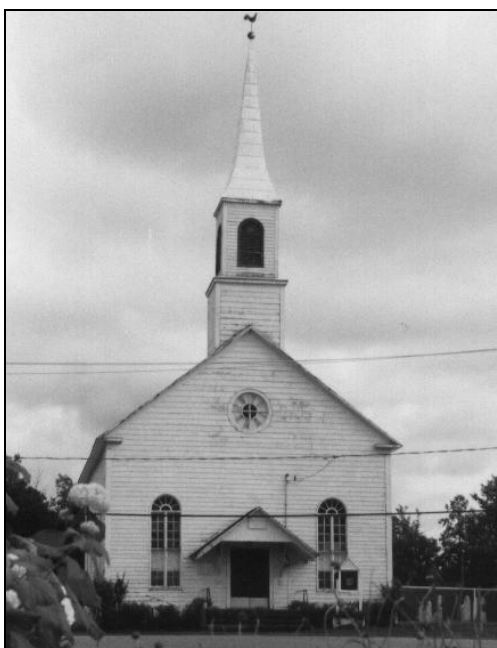
Mais qu'est-ce que ce chant à l'église anglicane juste à côté? C'est une chanson en l'honneur des immigrants irlandais et écossais, ces fermiers qui, fuyant les famines de l'ancien continent, venaient chercher ici un coin de terre pour faire vivre leurs enfants. Ils apportaient avec eux leur mode de culture et leur façon de faire des murets de pierres communément appelés ici «digue de roches».



L'église anglicane St-Mark
Source : Collection Denyse Bouffard

L'historien Pascal Binet estime qu'en 1945, il est arrivé plus d'un millier d'immigrants irlandais, affamés à cause de la maladie de la patate, leur principale source d'alimentation. Plus de cinq mille sont enterrés à Grosse-Île, morts du typhus.

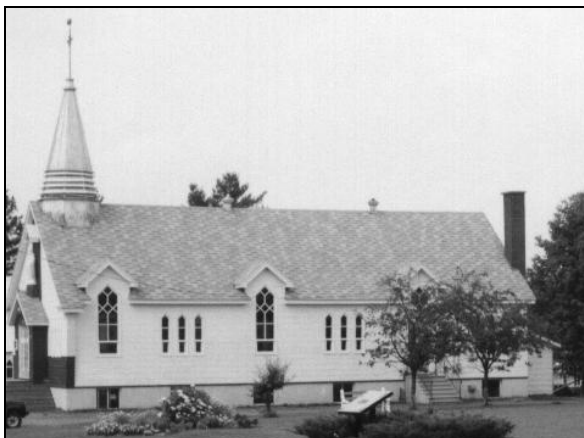
Nous sortons de l'église, envoûtés par ces échos du passé pendant que, furtivement, les morts regagnent leur tombe et que leurs incarnations, bien vivantes, reprennent leur place dans notre époque. animateurs, comédiens, chansonniers, historiens, formateurs, travailleurs d'un beau projet qui se veut un «Départ» tous ont unis leurs talents pour nous transporter dans ce temps des pionniers qui a façonné notre présent.



L'Église Unie du Canada
Source : Collection Denyse Bouffard



L'église méthodiste
Source : Collection Denyse Bouffard



L'église catholique
Source : Collection Denyse Bouffard



Le village de Kinnear's Mills à l'époque où les fondateurs étaient toujours vivants vers 1895

Collection Héritage Kinnear's Mills



L'école anglicane de Kinnear's Mills.

Collection Denyse Bouffard



Madame Blacksmith nous parle de la meule d'un moulin de J. Kinnear.

Collection Denyse Bouffard



Kinnear's Mills est reconnu site historique en 1985. Quatre églises font la fierté de son histoire : l'église unie 1873, l'église méthodiste 1876, l'anglicane 1897 et la catholique en 1950.
Collection Héritage Kinnear's Mills

Informations historiques recueillies à Kinnear's Mills dans le cadre de l'animation historique du projet Départ 1998.



En face de l'église anglicane Julie Berthiaume et Germain Beaudry chantent la vie des pionniers d'ici
Collection Denyse Bouffard

QUAND LES BÂTISSSES CENTENAIRES PARLENT.

Sur la plus haute colline du village de Leeds trônent trois vénérables centenaires, l'Église anglicane, l'École modèle et le Rectory Alexander. Les souvenirs qu'elles échangent prennent parfois une telle intensité, que les personnages liés à leur histoire, sortent de l'ombre et s'incarnent un moment.

L'École modèle, nommée Model School, rappelle en ses murs celui qui a conçu sa beauté et son harmonie et en a dessiné les plans, Edwin Goff (Michel Couture). M. Goff se remémore que, des trois soumissionnaires revendiquant le contrat de construction, c'est M. Robert Beattie qui l'obtint pour la somme de 1 050 \$.



Le Model School a été déménagé près de la Chapelle Blanche à St-Jacques
Collection Denyse Bouffard

Il se souvient avec tristesse des difficultés engendrées par la réalisation de ce projet. La taxe foncière devait augmenter de 0,004 \$ du dollar d'évaluation mais elle est finalement établie à 0,12 \$. Des familles vendent leur terre et d'autres subissent des poursuites judiciaires pour taxes impayées.

Dans cette école ouverte en 1896, W. O. Rothney enseigne dans la classe avancée tandis que Miss Agnès McKenzie assume la responsabilité de l'élémentaire.

M. Goff regarde défiler les souvenirs et, avec les outils de son temps, son départoir pour fendre le bois et tailler les bardeaux de cèdre, sa tenonneuse, sa bastringue et son rabot, il travaille dans la bonne odeur des copeaux. Assis sur son banc-d'âne, il lisse un barreau pendant que sa femme (Louise Simard) le surveille, impatiente qu'il complète cette chaise depuis longtemps promise.

Dans la pièce, un peu plus loin, des tisseuses s'affairent. Tissent-elles le fil des jours dans cette catalogne qui gardera au chaud les colons irlandais et écossais encore peu acclimatés au mordant de nos hivers.

L'institutrice Miss McKenzie (Chantal Raby) nous présente sa classe où sont conservés les reliques du passé: le tableau d'ardoise où dort une leçon inachevée, les pupitres des petits, les cahiers et les encriers. L'âme de ces choses inanimées nous parle avec force de la façon dont elle a aimé tous ces enfants aujourd'hui grands-pères disparus.



*Le Rectory Alexander (1837) est l'une des plus vieilles bâtisses de la région. Son intérieur a été restauré et meublé en respectant l'époque.
Collection Denyse Bouffard*

C'est Archibald Mac Lean (Richard Couture) en personne, le premier colon de St-Jacques de Leeds qui nous rejoint et nous entraîne vers le Rectory Alexander. Notre quiétude est soudain perturbée par les cris de Madame Goff qui va accoucher. Son mari, alerté par les voisins, la porte dans ses bras jusqu'à la maison.

Dévalant le champ parsemé de fleurs sauvages, Éléonore Thompson (Angèle Huppé) la fille d'Isaac Thompson, pionnier de la première heure, nous invite à pénétrer

dans le Rectory Alexander construit par elle et son frère en 1837, pendant le pastorat du révérend James Lynne Alexander, d'où son nom.

De style néo-classique, la belle bâtisse centenaire commande le respect avec ses murs de pierres de trois pieds d'épaisseur, ses moulures en plâtre, sa finition en crépit. Quatre foyers la réchauffent et le plus imposant se tapit au sous-sol où la cuisinière du Révérend lui mijote des chaudronnées de soupe savoureuse. Il y a sa chambre à côté de la chambre froide et de la remise à bois. Inhabitée pendant près de soixante ans, la bâtisse se tient toujours droite comme au garde-à-vous espérant peut-être que les scouts reviennent comme à cette époque où elle les recevait par bandes joyeuses et disciplinées.

Un dernier au revoir au Rectory et déjà l'ange du cimetière Madame Amélia Élisabeth Hume (Reina Hélène Niquette) nous prend en charge pour nous raconter l'histoire des pierres tombales des deux cimetières confondus, l'anglican et le presbytérien.

Elle nous guide au cœur de l'église anglicane, la St-James construite en 1831 et qu'on appelle aujourd'hui la Chapelle blanche. Cette belle ancêtre demeure à la même place depuis sa construction et doit son nom au pasteur Alexander qui a veillé à la fondation de sa mission.

Les appels d'Élisabeth Grâce Hume, la fille d'Amélia, nous ramènent en 1813 car elle nous annonce son prochain mariage avec William Rothera, gérant de la Banque Royale d'Inverness et fils du pasteur anglican, le révérend Joseph Rothera.

Son bonheur et son excitation devant cet événement nous font réaliser que nous sommes là, en ce moment de 1998, à vivre l'histoire qui sera écrite demain.

Les informations de cette page de la petite histoire ont été recueillies sur le site patrimonial de St-Jacques de Leeds auprès du groupe d'animateurs de l'Écho des Mémoires 1998



La Chapelle Blanche et le cimetière à St-Jacques de Leeds.
Collection Denyse Bouffard



DIVERS



CONTREVERSE SUR LA DÉCOUVERTE DE L'AMIANTE

Au pays où l'on déplace les montagnes comme le dit si bien le jovialiste André Moreau, le récit de la découverte de l'amiante varie selon les auteurs et les époques.

Le premier qui nous a laissé un écrit sur cette découverte qui allait changer la face de notre région est le journaliste et historien Cléophas Adams.

Il situe cette découverte fortuite en 1876. Bien sûr, on connaissait l'amiante en Europe depuis longtemps et la Grèce antique se servait de ce matériau pour fabriquer des linceuls crématoires et des mèches pour les lampes dès 438 avant Jésus-Christ. On appelait le minerai «l'amiantos» ce qui signifie incorruptible. Plus tard au XIXe siècle, on le dénommait «l'asbestos» ce qui veut dire l'inextinguible. Ainsi, dès l'antiquité on reconnaissait une propriété essentielle de l'amiante, sa résistance au feu.

Thetford à ciel ouvert, livre d'histoire publié en 1994, nous raconte qu'au Moyen Âge, Charlemagne, empereur bien connu, s'amusait à lancer dans les flammes une nappe tissée d'amiante qui ne brûlait pas, pour amuser la galerie.

Au XIIIe siècle, Marco Polo avait remarqué, lors de ses voyages en Sibérie, que les Tartares fabriquaient des vêtements en amiante résistant au feu. Dès 1760, en Russie, on fabriquait en atelier des objets en amiante mais vers la moitié du XIXe siècle, des tentatives furent faites pour faire passer ce minerai au rang des matières premières.

C'est en Italie qu'on produisit des objets pour garnir des machines à haute pression et les tuyaux à vapeur, pour filtrer certains acides dans des appareils électriques.

Au Canada, c'est en 1847 qu'on signala la présence de l'amiante dans les Cantons de l'Est. C'était une curiosité sans application, relevée par la Commission géologique du Canada dont le mandat se limitait à effectuer des relevés topographiques au profit du Grand Trunk Railway qui voulait relier les villes et non exploiter des ressources minières.

Selon les auteurs du même recueil, la Commission géologique relevait la présence de dépôts d'amiante et en envoyait des échantillons à l'expo universelle de Londres. La Commission avait localisé une serpentine belt qui partait des frontières du Vermont jusqu'au-delà de la rivière Chaudière. Le gisement était considéré restreint et peu avantageux pour l'exploitation.

Dans la région de l'amiante, tout le monde l'admet, la découverte de cet or blanc serait le fruit du hasard. Dès 1919, l'abbé Legendre aurait affirmé que Joseph Fecteau serait le seul découvreur de cette fibre. Cette thèse est reprise trente-quatre ans plus tard par Cléophas Adams qui raconte que Joseph Fecteau, habitant le rang 7 depuis peu de temps, partit un beau matin de juillet, faucher le foin près du village, agglomération aujourd'hui assimilée à la paroisse St-Maurice. Fatigué de son dur labeur, M. Fecteau voulut se reposer et fit quelques pas pour cueillir des bleuets. «Une pierre attira tout à coup son attention, une pierre bleuâtre ... traversée par un petit filet blanc. Quelle ne fut

pas sa surprise quand, du bout de l'ongle, il parvint à détacher quelques fibres blanches, plus douces au toucher que la soie...Monsieur Fecteau détacha un morceau de cette pierre et ne pouvant tenir plus longtemps le secret de cette découverte, le montra à Robert G. Ward, alors sur les lieux.»

Selon l'histoire Thetford à ciel ouvert, on relate les paroles de M. Adams mais on ajoute une autre version datant de 1955. Joseph Gilbert affirme que M. Fecteau est en compagnie de quatre autres personnes lorsqu'il fait cette découverte. Joseph Gilbert alors âgé de huit ans, raconte que le groupe formé de lui-même, de Joseph Fecteau, de son père Onésime Gilbert, son frère Gédéon et de Joseph Roy étaient partis un dimanche matin de la mi-août 1876 pour faire la cueillette des bleuets car il n'y avait pas de messe à la mission de l'abbé Alphonse d'Auteuil ce dimanche-là. A ce moment, le groupe s'est dirigé vers un rocher pour dire le chapelet. Le père de Joseph Gilbert, Onésime, remarqua une veine qui mirait au soleil. «Venez voir, disait-il en riant, j'ai trouvé une mine d'or». Ses compagnons détachèrent au couteau des morceaux du minerai et les emportèrent. Cette lettre d'Onésime Gilbert fut retrouvée soixante-dix-neuf ans après l'événement et les recherches de vérification sur la véracité du document demeurent concluantes.

Où tous les témoignages et les écrits concordent, c'est au sujet de Robert Grant Ward, un commerçant de fourrures qui s'est arrêté chez Joseph Fecteau alors que ce dernier lui a montré son trésor. M. Ward se rendit à Québec pour faire analyser cette curiosité et on lui affirma que la pierre ne valait rien.

Ce dernier envoya la pierre aux États-Unis et la réponse fut tout autre. M. Ward acheta le terrain et les droits de mines en 1877 pour la somme de 218 \$. Selon La Société Généalogique de Thetford qui défend la thèse des cinq découvreurs, dès 1978 ces terrains valaient 650 000 \$.

Quant aux découvreurs, ils continuèrent à cultiver leur terre et ne retirèrent aucun autre bénéfice de leur découverte.

Actuellement, un monument commémoratif, immense pierre à amiante, située en face de l'Hôtel de ville de Thetford, ne mentionne qu'un nom pour souligner l'événement qui a marqué un tournant décisif dans l'économie de la région des mines et des lacs et c'est



Joseph Fecteau et son épouse Marguerite Ferland. Marié en 1822, onze enfants naissant de cette union: Joseph, Thomas, Philomène, Césarie, Marie-Sophie, Ombéline, Honoré, Georges, Napoléon, Delvina et Marie Céline.. La découverte de l'amiante eut lieu en 1876.

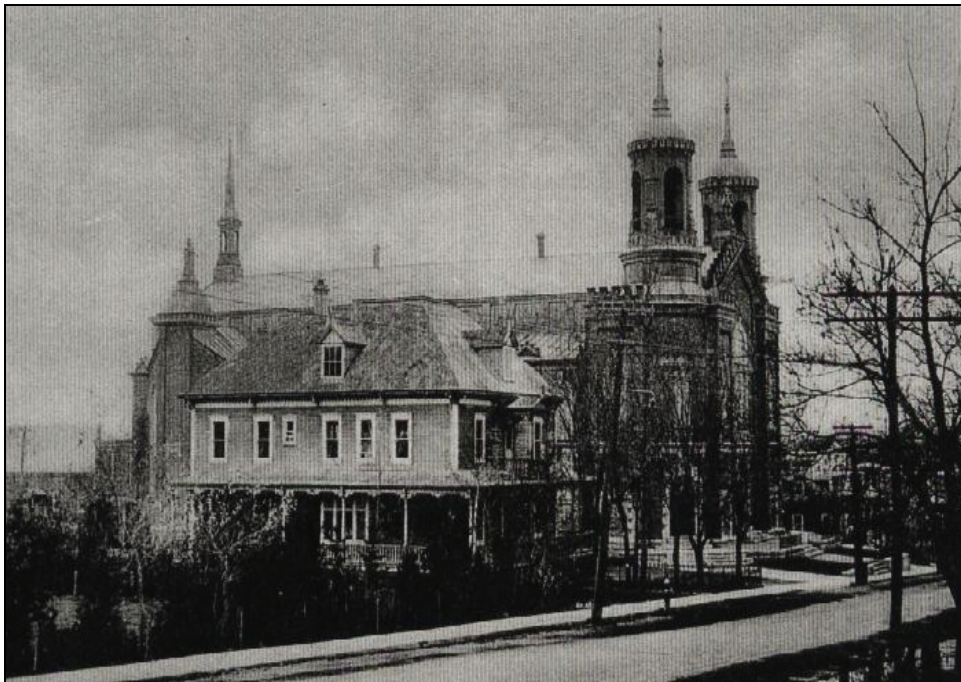
Source : Société des archives historiques de la région de l'Amiante Fonds Galerie de nos ancêtres de l'or blanc (Donateur Gaby Dion)

celui de Joseph Fecteau, celui qui a remis la pierre au marchand de fourrures pour qu'il en vérifie la valeur.

Thetford Mines, C. Adams 1929

Thetford Mines à ciel ouvert, collectif publié par la Ville de Thetford 1994.

Articles publiés par la société généalogique de la région de l'amiante dans le Courrier Frontenac, 21 mai 1995.



St-Maurice, la deuxième paroisse de Thetford avec son église érigée en 1910 au coût de 43 000 \$. Photo prise en 1954.
Collection Denyse Bouffard carte postale.

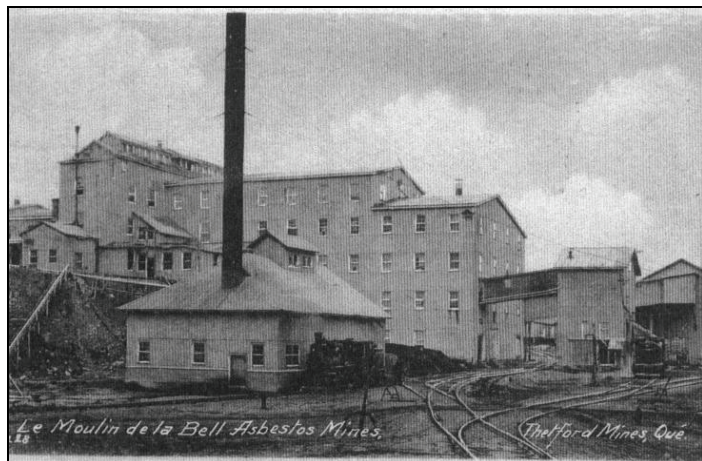
LE SAVIEZ-VOUS?

L'histoire de Thetford regorge de nombreuses anecdotes toutes aussi savoureuses les unes que les autres. Il suffit de parcourir les pages de deux livres sur l'histoire de notre ville: Thetford Mines de Cléophas Adams et Thetford Mines à ciel ouvert, œuvre parue en 1994 sous la plume de six co-auteurs pour se rendre compte que des coutumes actuellement bien ancrées ont pu avoir des débuts parfois houleux.

Ainsi la coutume d'avancer et de reculer nos pendules le printemps et l'automne n'avait pas fait l'unanimité lors d'une première tentative d'implantation chez nous.

M. Cléophas Adams nous raconte qu'en 1918 on avait mis en force cette mesure à Thetford. Malgré les avantages, les autorités religieuses décidèrent de ne pas avancer l'heure ni pour les offices religieux ni pour les classes. C'est ainsi que Thetford a dû fonctionner avec deux systèmes: l'heure avancée pour le travail, les chemins de fer, les transactions bancaires et l'heure solaire pour ce qui dépendait de la vie religieuse et scolaire. L'historien ajoute que cette mesure très impopulaire fut abandonnée et ne fut jamais remise en vigueur jusqu'à l'époque où il écrit son livre en 1929.

La coutume qui nous incite à faire du grand ménage pour jeter nos rebuts lors de la collecte à chaque printemps tire son origine du décret de la séance du Conseil municipal du 7 mai 1914. Selon Nelson Fecteau, «le maire décréta alors par proclamation une journée de grand nettoyage général de la Ville. «Tout le monde devra nettoyer sa cour. Une voiture de la ville passera pour ramasser les déchets. Si quelqu'un refuse de faire le nettoyage, ce dernier sera fait aux frais du propriétaire.»



Le moulin de la mine Bell Asbestos vers 1913.
Collection Denyse Bouffard Carte postale

Mais ces tentatives de ramassages en 1914 et 1921 furent insuffisantes. La Ville inaugura donc en août 1923 le service mensuel de collecte de déchets. Afin de donner son aide, l'Asbestos Co. met à la disposition de la ville un espace connu sous le nom de «bout du remblai de sable» qui devient le premier dépotoir public. En 1940, c'est l'entrepreneur C.J Jajor qui enlèvera les déchets pendant 2 ans. Jusqu'en 1948, ce système va fonctionner alors que l'entière responsabilité va passer aux municipalités. En 1941, la municipalité va encourager la récupération de l'aluminium, de vieux vêtements et chiffons, de la ferraille et du papier à cause du rationnement qui est imposé par la guerre.

Vers 1914-1915, l'administration municipale fonctionne avec du personnel restreint. Outre une dizaine de policiers-pompiers, on compte sur un greffier et un trésorier qui doivent être polyvalents. Le chef de police Lamonde doit cumuler les tâches de surintendant des travaux publics ce qu'il fait avec beaucoup d'habileté pendant une dizaine d'années. Le sous-chef qui l'assiste, remplace le trésorier lors de ses absences. Il supervise la création du rôle d'évaluation pour l'aqueduc, perçoit les taxes, émet les permis.

Les salaires sont calqués sur ceux des mines. En 1914, le greffier touche 450 \$ par année ce qui constitue une hausse de 150 \$ comparativement à l'année précédente. Le trésorier reçoit pour sa part 900 \$ annuellement.

Mais en 1915, le déclenchement de la guerre amène une réduction des salaires de 14% et des mises à pied ce qui prouve que la baisse de salaires dans les municipalités n'est pas un phénomène récent.

Mais à la fin de 1915, les grèves dans les mines et leur augmentation de rémunération obligent la municipalité à se réajuster à la hausse et de rembourser les montants des coupures. À cette époque, à l'approche des élections municipales, les employés sont congédiés et réembauchés le lendemain du scrutin. En 1917, la ville embauche un juriste qu'elle paie 400 \$ par an. En 1919, les fonctions de greffier et trésorier sont fusionnées et cette même année on réserve les services d'un médecin municipal. Plus tard la fonction publique s'agrandit avec l'ajout d'un médecin vétérinaire, d'un ingénieur électricien et de quelques ouvriers de l'entretien des routes.



École normale sur la rue St-Alphonse à Thetford.
Collection Denyse Bouffard Carte postale

À cette époque, la ville se fait aussi la gardienne de la moralité et des bonnes mœurs. Aussi en 1913, le conseil municipal adopte une loi pour prohiber la vente des «liqueurs enivrantes» dans les limites de la ville. Ce règlement provoque toujours beaucoup de remous et, pendant ce temps, d'autres mesures sont négligées.

«Or en mai de cette année-là les citoyens vont en référendum et décident de placer Thetford sous le régime de la loi Scott, «mesure de progrès» paraît-il, qui autorise la prohibition de l'alcool. En 1929, Cléophas Adams écrit que 21 ans s'étaient écoulées depuis la sanction de la prohibition et 16 ans de régime de la loi Scott.

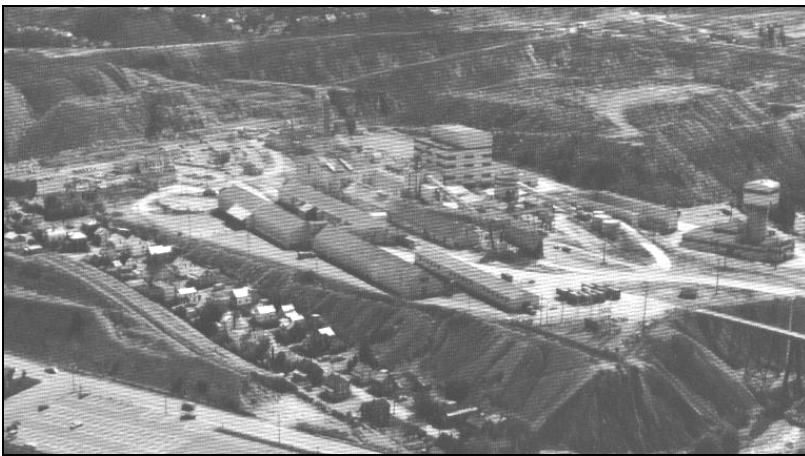
Un autre phénomène intéressant chez nous à la même époque est le travail des enfants dans les mines. Thetford Mines à ciel ouvert rapporte qu'entre 1912 et 1951 beaucoup d'enfants vont chercher un salaire d'appoint pour la famille malgré la loi de l'Acte des manufactures qui interdit l'embauche des garçons et des filles de

moins de 14 ans. Il interdit le travail des jeunes de moins de 16 ans qui n'ont pas appris à lire et à écrire. Certains employeurs comme Andrew Stuart Johnson se plaignent du manque de main-d'œuvre jeune. Il déplore que les enfants aillent à l'école alors que les mines manquent de bras ce qui oblige ces dernières à embaucher des étrangers.

Déjà en 1910, le sort des enfants s'améliore mais l'arrivée de la Première Guerre mondiale va amener une pénurie d'employés et faire régresser la situation des enfants. La grippe espagnole et la hausse du coût de la vie vont avoir les mêmes effets pervers. Les enfants sont plus jeunes à rentrer au travail tous les jours et les parents n'hésitent pas à signer de faux certificats pour qu'ils soient embauchés, car c'est ce salaire qui va payer le loyer.



La mine King Beaver de Thetford Mines
Collection Denyse Bouffard Carte postale



La rue Smith à Thetford Mines coincée entre les haldes de la mine est maintenant relocalisée à proximité.
Collection Denyse Bouffard Carte postale

Après la guerre on pourrait croire que leur sort s'est amélioré et les statistiques semblent le confirmer. Mais il serait téméraire de se fier aux statistiques et il faut plutôt croire que le sort des jeunes a marqué des gains seulement après 1942 alors que le Québec rend l'instruction obligatoire.

Autre fait intéressant concernant les écoliers:

c'est en 1941 que les congés scolaires sont fixés au samedi au lieu du jeudi. Expérimentée au Collège de La Salle et déjà en vigueur au High School à St-Maurice et dans les écoles indépendantes, cette nouvelle coutume semble faire la joie des 2 330 élèves catholiques de la Ville.

Autres temps, autres coutumes, les générations qui vont venir après nous trouveront peut-être très drôle que l'on recule et avance nos horloges encore aujourd'hui.

TROIS MINUTES DANS LE FILM MON ONCLE ANTOINE

Pour son film, Mon Oncle Antoine, Claude Jutra cherchait un lieu, une bâtisse qui serait au cœur de cette petite ville minière qu'il venait de découvrir avec ses belles vieilles maisons encore toutes grises de poussière, un endroit de rassemblement, un magasin général, lorsqu'il découvrit la ferronnerie O'Brien fermée depuis peu.

Appartenant à Bernice et Lilianne O'Brien, les murs de l'ancien commerce portaient toujours des centaines de tiroirs remplis de marchandise non liquidée. C'était l'endroit rêvé pour les images qu'il voulait prendre, pour l'atmosphère qu'il voulait faire palper aux gens, offrant le potentiel pour la symbolique puissante qu'il désirait créer.

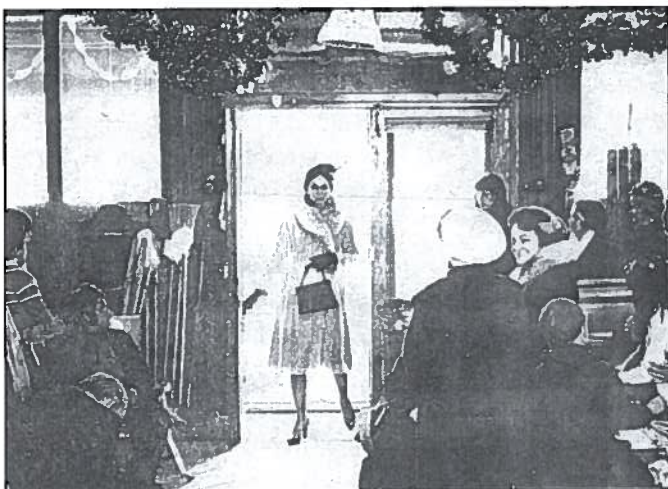
Les demoiselles O'Brien acceptèrent donc de vivre l'expérience dans leur demeure car elles habitaient l'édifice.

C'est ainsi que Paul Bourassa, leur beau-frère, époux de Pierrette O'Brien, venu leur rendre visite, fut invité à figurer dans le film. C'est dans la scène de la veillée au corps, au moment où le prêtre récite les prières et asperge le cercueil d'eau bénite que Paul va apparaître. Comme les autres, il récite les prières devant le mannequin qui représente le mort puis sort du salon et se dirige vers la cuisine en conversant avec les autres figurants.



L'édifice des O'Brien où a été tourné le film Mon Oncle Antoine a été détruit par les flammes en 1977.

Collection Paul Bourassa.



Claude Jutra, *Mon Oncle Antoine*, Art global, 1979, p. 50.

A ce moment une figurante, la mystérieuse dame en noir du salon retourne auprès du cercueil et fait un grand signe de croix. Cette scène non prévue au scénario sera conservée, témoin des gestes rituels des Québécois autour de la mort.

La scène de la veillée au corps ne dure que peu de temps mais Paul se rappelle qu'il a fallu la reprendre des dizaines de fois pour être au goût du réalisateur. Belle expérience qui concrétise la vie des comédiens pour qui c'est le lot quotidien de reprendre sans cesse le même jeu, les mêmes gestes et d'être toujours plus convaincants.

Toute la population, captivée par le tournage, fait rare à Black Lake, suit avec intérêt le travail de l'équipe cinématographique. Et comme le veut Jutra, elle est souvent interpellée pour collaborer. Ainsi beaucoup de mineurs qui ont travaillé aux mines de trente à quarante ans vont figurer dans le film. Tout le monde en parle, on sait que ce document va contribuer à faire connaître leur patelin et ils en sont fiers.

Paul, originaire d'Asbestos observe comment vivent les gens d'ici. Il trouve de nombreuses similitudes entre ces deux régions minières. Il nous raconte que, vers les années 1935-1936, le grand «boss» des mines, M. Buckleman, arrivait en carriole déguisé en Père Noël et lançait des bonbons aux enfants la veille de la fête. Cette scène se retrouve dans le film et projette Paul au cœur des émotions de sa jeunesse où, en tant que Canadien-français, il subit le mépris que lui lance le patron anglais en même temps que les friandises pendant qu'à la mine, son père ne peut échapper à l'exploitation pour survivre.



Le patron

Claude Jutra, *Mon Oncle Antoine*, Art global, 1979, p.55

Gros plan sur la tempête quotidienne de «coton»: en effet, la poussière d'amiante s'échappe de la mine en de telles concentrations qu'on dirait de la neige! Le «coton» colle aux cheveux, aux vêtements, aux moustiquaires des maisons, elle roule sur les

planchers. Les gens en respirent, ils en mangent. Tous les matins, les résidents balayaient moustiquaires et perrons. Il faut brosser les habits pour enlever les fibres. Tout est gris dans la ville, une mince couche de poussière blanche court le long des trottoirs, même les feuilles des arbres ont pris la teinte grise. Dans le film de Jutra, on assiste à la scène où il semble faire tempête de neige alors que c'est la poussière qui tourbillonne.

Autre vision de jeunesse: celle des années de la crise alors que les mineurs ne travaillent que deux ou trois jours semaine. Le grand patron vêtu de ses «breeches» et de bottes d'équitation, pointe avec sa cravache celui qui pourra travailler durant la journée, se prenant sans doute pour Dieu lui-même avec le droit de vie ou de mort.

Vue en plongée sur le quartier des anglophones où s'élèvent de véritables châteaux alors que les demeures des mineurs sentent la pauvreté. Le groupe francophone qui totalise 90% de la population vers 1947, se contente d'accomplir les travaux manuels peu rémunérés alors que les beaux emplois sont aux mains des anglophones. Un peu plus tard alors que la proportion de chacun des groupes est équivalente, Paul se rappelle la rivalité toujours présente. Les joutes de hockey entre le collège français et le Hight School dégénèrent toujours en bataille. À la rivière on ne fraternise pas plus, il y a «le trou» des Français et celui des Anglais. Les seuls échanges consistent à se crier des «bêtises» d'un groupe de baigneurs à l'autre.

C'est la grève de 1949, nous dit Paul, qui a fait bouger les choses et a permis d'améliorer les conditions de vie des mineurs. Depuis ce temps, il n'y a plus de tempête de «coton» et, dans le moulin, la proportion de fibres demeure infime: une fibre par centimètre cube d'air. Bien sûr, les salaires ont suivi la même ascension et représentent en moyenne de vingt (20\$) l'heure en 1997.

L'action du film, on se rappelle, se situe vers les années 1940 et les problèmes soulevés collent de près à la réalité de l'époque. Toute la symbolique développée campe bien les sentiments des Canadiens-français incapables de contrôler leur destinée.



confié à Paul qu'il n'avait jamais vu de film d'ici et qu'il était très impressionné par la qualité de Mon Oncle Antoine.

Paul se souvient de la première de film Mon Oncle Antoine au cinéma Pigalle où tout le gratin de la population est invité. La réception a lieu à l'Hôtel de Ville de Thetford sous la gouverne du maire Louis-Philippe Boucher. Des gens sont venus d'un peu partout pour assister à l'événement même ce professeur de secondaire accouru de l'Ontario avec sa classe d'étudiants pour assister au lancement d'un film québécois. Dans un français à peu près correct, il a

Les informations de cette page d'histoire ont été communiquées par Paul Bourassa

PAR AMOUR POUR MON ONCLE ANTOINE

Les enfants de la première à la troisième année de l'école St-Georges à Black Lake frétilent d'excitation ce matin du 22 mars 1970 car, contrairement à leur habitude, on leur demande de sortir par la cour avant. Une équipe cinématographique s'est installée dans la région et sans doute, ils vont être filmés et auront la chance de figurer dans le film Silent Night, titre de travail de Mon oncle Antoine.



Claude Jutra, Mon Oncle Antoine, Art global, 1979

C'est un événement extraordinaire à se produire et chacun en gardera jalousement des épisodes dans sa mémoire comme ce garçonnet de huit ans, Mario Patry un des élèves du groupe de troisième année. Pour lui, ces moments vont demeurer plus vivaces pour bien des raisons: un camarade de classe, Robin Marcoux, va jouer le rôle du fils de Jos Poulin tenu par Lionel Villeneuve. Robin s'absente souvent de la classe et finalement, on ne le verra plus.

Souvent à Black-Lake, Mario voit circuler l'équipe de technique parfois impressionnante avec une vingtaine de personnes qui s'activent sur le plateau de tournage, parfois réduite à sa plus simple expression: une camionnette, une caméra, deux ou trois personnes. La majeure partie de l'action se déroule au magasin O'Brien au moment des préparatifs des Fêtes de Noël et aussi à la maison de Siméon Dallaire et de Fernand Roy.

L'équipe de tournage utilise les particularités qu'offre cette ville minière avec ses haldes, sa poussière mais aussi sa campagne splendide où sont croquées les scènes de ferme chez Serge Garneau dans le rang 7 et de Hervé Guillemette, dans le rang «petit 8».

Pour tourner les scènes extérieures, il faut brancher le matériel sur le courant 220 et c'est Léopold Corriveau, l'ancien député fédéral, alors représentant pour l'Hydro

Québec qui va effectuer les raccordements électriques car les résidences de cette époque ne sont alimentées que par le petit courant. Par contre, à l'extérieur de la ville, on utilise une génératrice pour le courant. On fait donc appel à un gros camion comme ceux des caravanes de cirque ce qui ne passe pas inaperçu.

Un jour, lorsque Mario rentre chez lui après l'école, il assiste, ravi, à des tests de caméra pour la scène où le patron des mines qui distribue des babioles en guise de cadeaux de Noël, devient la cible des balles de neige de Maurice et de Benoît, deux enfants espiègles qui ont décidé de lui faire peur.

Lorsqu'il apprend, quelque temps après le lancement, que Mon Oncle Antoine est reconnu comme le meilleur film canadien de tous les temps, Mario trouve bien prétentieux son voisin, Serge Evers, qui lui a communiqué cette nouvelle. Il a peine à croire que ce dernier ne force pas un peu la vérité parce que c'est un film tourné chez nous.

*Qui est le réalisateur, ce Claude Jutra ayant reçu vingt-deux prix pour son film? Celui-ci a été vu par deux millions et demi de spectateurs lors de la projection télévisée en 1973. En effet, ce fils d'une éminente famille de médecins avait obtenu son diplôme dans ce domaine à l'université de Montréal. Mais sa passion pour le cinéma l'entraîne dans ce monde fascinant, dans la foulée du cinéma en direct, né avec le film *Les Raquetteurs* de Michel Brault en 1958. Jutra a l'habitude de travailler avec une caméra portative et un minimum de matériel.*



Jacques Gagnon dans le rôle de Benoît.

Claude Jutra, *Mon Oncle Antoine*, Art global, 1979, p.55

De retour au magasin général, on organise une dramatique recherche pour trouver le cercueil et, ironie du sort, c'est le père lui-même, Jos Poulin lors de son retour inopiné du chantier, qui fait la macabre découverte.

Derrière l'anecdote du film se cache toute une symbolique réflexion sur la crise de la société canadienne-française incapable d'organiser son avenir en ces années 1940. Selon Mario, le temps ne suffit pas à amoindrir la force de Mon Oncle Antoine qui, dans sa présentation du compromis du silence, s'est révélé prophétique et demeure toujours actuel».

Mon Oncle Antoine a germé dans le cerveau de Jutra à la suite d'une «brosse» avec Clément Perron où ce dernier lui raconte son enfance dans la région de l'Amiante. L'anecdote racontée est l'histoire vécue d'un entrepreneur de pompes funèbres, l'oncle Antoine (Jean Duceppe), qui doit récupérer le corps du fils de Jos Poulin, décédé au village voisin. Et c'est, l'équipée en traîneau, la veille de Noël où l'oncle et le neveu, Benoît (Jacques Gagnon) trop impatients de rentrer, poussent leur attelage à l'extrême limite et perdent le cercueil.

Ce film de Jutra lui ouvre la voie à la production d'une autre œuvre remarquable (budget d'un million), le film Kamouraska, à partir d'un best-seller d'Anne Hébert. Mais, pour cet homme qui a contribué à ce que notre cinéma prenne sa place dans l'histoire, sa fin tragique en 1986 s'inscrit dans des circonstances dramatiques. Il se serait vraisemblablement suicidé pour mettre fin à une maladie humiliante, la maladie d'Alzheimer, lui qui avait une prodigieuse mémoire.

Plusieurs années après le tournage du film Mon Oncle Antoine, Mario Patry, toujours fasciné d'avoir été témoin de la naissance du plus grand film canadien, décide de faire plus amples connaissances avec ce chef-d'œuvre en l'analysant en profondeur. Le document s'avère d'un grand intérêt et est publié dans la revue Séquences, revue spécialisée en cinématographie, en décembre 1996. Il y consigne aussi quelques anecdotes recueillies auprès du directeur de la photographie Michel Brault et du jeune comédien Jacques Gagnon.

Michel Brault raconte qu'il devait commencer à tourner les scènes d'hiver et on était le 4 mars. La veille du tournage, Claude était désespéré car il n'y avait plus de neige. Le directeur de la production lui déclare avec son drôle d'accent: « Tu veux du neige? Tu vas avoir du neige!» Et il commande vingt-cinq camions pleins de neige prise en forêt pour le lendemain matin. Il était tombé un pied de neige pendant la nuit. Michel ajoute qu'ils ont décommandé les camions et tourné dans la belle neige naturelle. Jacques Gagnon (Benoît, le neveu de l'oncle Antoine) rapporte, de son côté, qu'il faisait de l'auto-stop avec son copain Mario Dubuc et c'est l'équipe de l'O.N.F. qui les a fait monter. C'est ainsi qu'ils ont fait la connaissance de Claude Jutra et de Clément Perron. Trois mois plus tard, Jacques se voyait offrir le rôle de Benoît dans le film et il exigea que Mario soit embauché aussi.

Il raconte également qu'il devait donner une «baffe» à Jean Duceppe dans la scène du voyage du mort et tout le monde avait bu un peu de gin pour se réchauffer. Jean Duceppe lui a demandé de frapper plus fort et, qu'à son tour, il lui en donnera une bonne. Ce fut vrai, il en reçut une bonne, une vraie. Jacques trouve qu'il s'en est bien tiré et se demande pourquoi il n'a pas eu d'autres rôles alors qu'on lui avait fait beaucoup de promesses.

Pour Mario, l'article dans Séquences n'est qu'un début, il continue à s'intéresser au film et fait des contacts avec de nombreuses personnes qui y ont contribué dont Mimi Jutra, la sœur de Claude et de Michel Brault, le directeur de la photographie. Il imagine de créer un parc sur les lieux même de l'ancien magasin O'Brien où fut tourné le film en 1970. Il apprend plus tard que la Ville de Montréal l'a devancé et a érigé un parc Claude Jutra à l'angle de la rue Clark et Prince Arthur.

Il décide alors de partir en campagne pour vendre l'idée du parc. Même si le maire Normand Fortier accueille chaudement le projet, l'implication de la municipalité de Black Lake est reportée d'une année. Tourisme Amiante pour qui l'idée paraît intéressante n'a que peu d'argent à offrir pour sa réalisation. Mario consacre six mois en représentations de toutes sortes pour réaliser son projet, son rêve.

Finally, a provincial government subsidy allows him to work for six months on the promotion and concretization of Parc Mon Oncle Antoine. He obtains the support of the O.N.F., the Société Nationale des Québécois, the City of Black Lake and the Société de Développement Culturel du Québec as well as the Canadian Heritage Ministry.

There may not be a statue of the sculptor Charles Daudelin as in Montreal but Mario will set up interpretation displays in the form of film reels to allow people to relive the best moments of the film. He organizes a «retrouvailles» day for the artisans who made the film at the same time as a press conference for the inauguration of his park. He wants a public screening of the film on this occasion so that everyone can relive the old emotions and continue the reflection so well started by Claude Jutra.

The information was provided to us by M. Mario Patry in 1998.



Rue Notre-Dame, Black Lake vers 1910
SAHRA - Collection Clément Fortier

WOBANAKIAK



Le chef honorifique Wobanakiak, le grand ami des Abénakis Jean-Marc Côté.

Collection Jean-Marc Côté

Chef honorifique des Abénakis d'Odanak et de Wôlinak, Jean Marc Côté commence à s'intéresser à la présence des Indiens à Coleraine, présence antérieure à l'arrivée des Blancs parce que les anciens de la place le mentionnent souvent mais surtout parce qu'ils en ont oublié l'histoire.

Son questionnement le pousse à écrire au ministère des Affaires Indiennes à Québec et à Ottawa. Personne ne se donne la peine de lui répondre à sa satisfaction, toutes ses démarches aboutissent à l'échec.

À ses deux plus jeunes fils fréquentant l'école Polyvalente de Disraéli, Jean Marc suggère de faire un travail scolaire sur le sujet et d'y intéresser leur groupe. La lettre écrite au gouvernement par la classe de Rock et de Martin demandant des informations sur les tribus indiennes désistées reçoit une réponse sept jours plus tard. Un document, un contrat passé entre les Abénakis et la Couronne confirme leur désistement sur les terres de la "Réserve des Sauvages" du Petit Lac St-François.

M. Côté, heureux d'avoir enfin un point de départ prend rendez-vous avec le chef de la réserve de Bécancour (Wôlinak) pour se faire confirmer l'authenticité du contrat. Le chef Noël St-Aubin demeure très surpris de cette demande et se questionne sur l'intérêt que les Indiens peuvent susciter chez les Blancs.

L'étonnement augmente lorsque M. Côté raconte au chef que depuis quelques années il a construit des tipis sur son terrain au chalet et, fasciné par la vie des Indiens, lui et les siens se costumant en autochtones et reconstituent des scènes de leur vie.

Ainsi, pendant une période de grève, les compagnons de travail de M. Côté et leurs familles ont remonté, costumés, le lac Aylmer en canot, se joindre à un groupe de parents pour enterrer la hache de guerre et fumer le calumet de paix comme le faisaient les Indiens.

C'est ainsi que M. Côté rassure les Abénakis de sa bonne foi et demande leur participation à une fête qu'il organise en 1984 à son chalet du Lac de l'Est. La fête du blé d'inde en costume d'Indiens rassemble une centaine de personnes parents et amis. Le chef Noël St-Aubin et son neveu Pierre, André Bernard et son épouse ont convenu de faire une brève apparition d'une heure, le temps d'être présenté au maire André Legris, aux conseillers René Rousseau et Roger Perreault et au curé Magella Marcoux et de faire le dévoilement d'une tête d'indien sculptée par M. Côté dans un rocher de pierre bleue.

La glace est rompue : les Abénakis d'Odanak et de Wôlinak viennent encore à chaque année de 1985 à 1992 pour vivre un retour aux sources. Ils dévoilent un bronze relatant l'histoire de leurs ancêtres au Petit Lac St-François à l'emplacement même de leur ancienne réserve qui encerclait le lac.



Grands chefs québécois et abénakis confondus. A la première rangée nous voyons André Legris maire de Coleraine, Marcel Masse député de Frontenac au fédéral et ministre des communications, Noël St-Aubin chef de la réserve de Wolinak et Monsieur Buisson chef honorifique de Shawinigan en 1986. En deuxième rangée nous apercevons Jean-Marc Côté, Pierre St-Aubin et André Bernard.

Collection Jean-Marc Côté

Plus intéressante encore est la Fête de l'Amitié de 1986 au Parc du Troisième âge au terrain de jeu de Coleraine. Après le dévoilement du sigle de la fête, on organise une partie de softball avec les maires de la région et les Abénakis. Le Père Gédéon en tant que chef honorifique arbitre gratuitement la partie. Les réserves d'Odanak et de Wôlinak sont représentées par Fernand O'Bomsawin, Noël St-Aubin, André Bernard et Blacky Singclair. Le député Roger Lefebvre est de la partie ainsi que Marcel Masse, député fédéral et ministre des Communications. Ce dernier sera nommé chef honorifique et coiffé d'un panache de plumes rouges. La fête parrainée par la municipalité et financée par le ministère des Affaires culturelles rassemble mille deux cent personnes autour des maires et des autres invités. Un feu d'artifice et un buffet à l'aréna permettent des échanges culturels en même temps que se tissent les liens d'amitiés.

Lorsqu'il n'y a pas de fête après 1992, M. Côté va visiter ses amis dans les réserves, il garde contact par une correspondance et des appels téléphoniques réguliers.

En 1997, les Abénakis sont revenus à St-Jacques le Majeur pour inaugurer un totem chez les neveux de M. Côté. Ils ont donné la légende du totem après avoir fumé le calumet de paix et s'être purifiés à la fumée de sauge. Un seul indien, Roger Bénédicte, le chaman, a accepté de participer au tir du tomahawk et l'a planté dans une bûche à plus de dix mètres de distance. Les Abénakis n'ont pas participé non plus au tir à l'arc et le rassemblement s'est terminé par un grand pique-nique. Le grand chef St-Aubin n'y était pas, il avait trouvé la mort en 1990 dans un accident d'auto.

Wôbanakiak Kji Widôbaït, le grand ami des Indiens Abénakis, Jean Marc Côté n'a jamais cessé de sculpter des totems, il en a placé aux quatre points cardinaux du village : au terrain de jeu de Coleraine, sur le chemin du Lac de l'Est, sur la rue Marcoux et le long du chemin de Disraeli.

Avec l'archéologue René Levesque, il a examiné des vestiges de campement au Petit Lac St-François: des grattoirs de peaux, des pointes de flèches et des massues.

Il a vu les photos prises par l'archéologue lors d'une baisse des eaux au Barrage St-François, l'ancien barrage de bois et les pierres disposées en cercle par les Indiens pour faire leurs feux. Il a trouvé leurs pointes de flèches en pierre ou en métal.

Tous les jours, il travaille comme eux à tailler des objets rappelant leur vie en harmonie avec la nature primitive. Ainsi il a pénétré l'âme de ces gens peu démonstratifs au coeur grand comme le monde mais dotés d'une sensibilité à fleur de peau qui les fait entrer dans de grandes colères et des rancunes éternelles. Mais pour qui sait gagner leur confiance, leur amitié demeure indéfectible. Gens de parole, ils n'ont pas besoin de signer de contrat pour être fidèles à un accord donné nous dit M. Côté.



Le chef Noël St-Aubin de la réserve de Wolinak et Marcel Masse député au fédéral et ministre des Communications fraternisent. Photo prise en 1986. Collection Jean-Marc Côté

Nous remercions M. Jean Marc Côté pour cette page de la petite histoire de la région de l'Amiante.

WABAN-AKI

Penché sur une sculpture de bois représentant une famille Abénakise, M. Jean Marc Côté explique que le tipi et le canot représentent pour l'Indien l'habitation et le transport d'une époque lointaine où ce peuple habitait nos régions.

Waban-Aki, la tribu du Soleil Levant que sont les Abénakis ont été les premiers habitants du village qu'on appelle maintenant Coleraine.

Selon un texte de Louis Georges Vaillancourt écrit en collaboration avec M. Jean-Marc Côté, dès 1600, le nom des Abénakis apparaît dans les documents de Samuel de Champlain. Le fondateur de Québec se les allie contre les Anglais dès 1629. Ce peuple a la réputation de grand courage, toujours à l'avant sur la ligne de front dans toutes les batailles où il est impliqué.

Dans les années 1600, les Indiens venus du Maine, du New-Hampshire et du Vermont, refoulés par la colonisation anglaise, viennent chasser et pêcher dans les Cantons de l'Est, ce sont les Sokokis, les Mohicans, les Hurons, les Algonquins et les Iroquois.

Les Abénakis s'établissent le long de la rivière Chaudière et fondent deux villages permanents dès 1679, soit à la Touffe des Pins aujourd'hui Notre Dame des Pins et Sartigan, l'actuel St-Georges de Beauce.

En 1682, le Comte de Frontenac décide de favoriser l'installation à St-François du Lac de familles Abénakises chassées de leur territoire par la colonisation autour de Boston. Le gouvernement leur accorde le droit de chasse et de pêche sur un immense territoire.

Deux groupes se partagent la surveillance du territoire, le premier s'occupe de la région du fleuve St-Laurent jusqu'à Sherbrooke, ce sont ceux de l'actuelle réserve d'Odanak et ceux de Wôlinak sont responsables des terres entre Sherbrooke et Coleraine.

C'est ainsi que les Abénakis remontent la St-François jusqu'à Coleraine et y établissent des camps temporaires aux saisons d'abondantes chasses, pêches et fruitages. Ils veulent sans doute prendre du recul à la suite de la destruction de la bourgade de St-François du Lac en 1759 par une expédition anglaise commandée par le major Rogers.

Encore plus à l'étroit à cause de l'arrivée des Loyalistes dans les cantons de l'Est suite à la guerre de l'Indépendance aux États-Unis, les Abénakis obtiennent une réserve de 2 722,5 acres, la Réserve des Sauvages du Petit Lac St-François encore inscrite aujourd'hui sous le vocable de la loi 14,15 Victoria, chap. 106 (1853) au cadastre Officiel du Canton de Coleraine. Ainsi, en plus du droit de chasse et de pêche, ils devenaient propriétaires des terres de la Réserve.

Mais à la suite de nombreuses pressions, les Abénakis se désistent de leur Réserve le 15 février 1882 au profit de la Couronne britannique.

M. Côté, le premier à Coleraine à s'être intéressé à l'origine indienne du village, nous confie que des descendants des premiers occupants Abénakis vivent toujours dans la

région de Coleraine. Même si leur mode de vie ne diffère pas du nôtre, ils sont reconnaissables aux caractéristiques physiques peu altérées de leur race.

Les raisons de leur enracinement ici ne sont pas expressément connues mais on peut supposer que dans le Rang des Nadeau (région du Petit Lac St-François) et dans le Rang Ste-Éclanche, les terres des cultivateurs voisinaient la réserve, permettant aux deux groupes de se côtoyer et sans doute de se marier entre eux.

Les autres descendants des Abénakis vivent aujourd'hui dans les réserves d'Odanak, (Pierreville) et de Wôlinak (Bécancour) et reviennent sur les terres des ancêtres depuis que M. Jean-Marc Côté a établi avec eux des liens d'amitié.

Penché sur sa sculpture de bois, M. Côté parle de leur vie à l'époque où on les appelait encore les Sauvages. Lui qui sculpte des totems, il sait les symboles qui les habitent, de l'ours qui supporte de toute sa force tranquille, de la tortue qui parle de sagesse, de la vigilance du lynx, de l'aigle et de la feuille d'érable qui rappellent l'origine américaine et l'enracinement en terre canadienne, il connaît les saisons et les légendes, il connaît les Abénakis qui sont devenus ses amis.



Une expédition sur la rivière St-François, en avant du canot nous apercevons Fernand Robert O'Bomsawin ancien chef de la réserve d'Odanak et son cousin, suivent Gilles O'Bomsawin et Alexandre O'Bomsawin, derrière le chef Noël St-Aubin maintenant décédé et Pierre St-Aubin.

Collection Jean-Marc Côté.

Cette page de la petite histoire nous a été fournie par Jean-Marc Côté.

Witness all this
 present that we the Chief and principal
 men of the Abenakis Tribe of Indians
 of Beauce, owning the Indian Reserve
 in the Township of Coleraine in the County
 of Beauce and Province of Quebec
 being asked to surrender and give up
 into Her Majesty's possession the In-
 dian Reserves and Successors for ever all the
 right claims and title which we
 possess of or in and to these certain
 parcels of land lying and being in
 the Parish of Beauce and which we
 do most particularly have and
 described as follows: *Katapto* say
Lot numbers one two three four five
six seven and eight in the first Range
and six seven and eight in the eighth
Range and one two three four five
six seven and eight in the eleventh
Range of the Township of Coleraine
of Beauce.

With the intent of the lands in
 question being sold for the benefit
 of our said Band and the money
 received from such sale being applied
 in the purchase of land in a more
 suitable locality or the money otherwise
 applied for our benefit.

In Witness Whereof we have
 hereunto set our hands and seals
 at Bécancour this fourteenth
 day of February in the year of our
 Lord one thousand eight hundred
 and eighty two.

Signed, Sealed and
delivered having
been previously read
and interpreted to
our presence
Notary Agent
H. O. Désilets

Joseph Louis Metzalabanlette
Jean Baptiste Metzalabanlette
Jacob X Bernard
Louis X Bernard
Jean V. X Chawigwinet
Ludger X Pekanke

Surrender accepted by Order
in Council of 3rd April 1882.

John McCre
Acting Clerk, P.C.

Sachez tous par les présentes que nous,
 le chef et les principaux membres de la
 tribu des Indiens abénakis de Bécancour,
 qui possèdent la réserve indienne située
 dans le Canton de Coleraine, dans le
 comté de Beauce et dans la Province de
 Québec, étant aujourd'hui rassemblée au
 conseil, avons consenti à transporter et à
 céder à Sa Très Gracieuse Majesté La
 Reine, ses heirs et successeurs à toujours
 tous ses droits et titres que nous possé-
 dons à certaines parcelles de terrain sises
 et situées dans notre réserve susmen-
 tionnée et qui sont plus particulièrement
 désignée et décrites comme il suit, à
 savoir: Les lots numéros un, deux, trois,
 quatre, cinq, six, sept et huit dans le rang
 dix, et numéros six, sept et huit dans le
 rang douze; et numéros un, deux, trois,
 quatre, cinq, six, sept et huit dans le rang
 treize du Canton de Coleraine susmen-
 tionné.

Aux fins que les terres en question
 soient vendues au profit de notre dite
 bande et l'argent provenant de cette vente
 soit consacré à l'achat de terres dans une
 localité plus convenable, ou placé autre-
 ment pour notre profit.

En foi de quoi nous avons apposé nos
 noms et sceaux au présent acte, à Bécancour,
 ce quatrième jour de février de l'an
 de grâce dix-huit cent quatre-vingt-deux.

Exécuté après lecture et interprétation
 faites en notre présence

H. Vassal, agent
 H.O. Désilets

Joseph Louis Metzalabanlette, chef
 Jean Baptiste Metzalabanlette
 Jacob X Bernard
 Louis X Bernard
 Jean V. X Chawigwinet
 Ludger X Pekanke

Cession acceptée par le Décret en
 Conseil du 3 avril 1882.

Le greffier adjoint, C.P.
 John McCre

Bibliographie et références

Journaux

- La Mine d'Information*
- Le Mégantic*
- Le Canadien*
- Le Devoir*
- Producteur de l'Amiante 1960*

Revue

- Le Bercaïl novembre 1994 volume 3.*
- Séquences*
- Art global*

Publications historiques

- Thetford Mines historique et biographies Cléophas Adams Édition Le Mégantic 1929.*
- La Région de l'Amiante, une région à découvrir Commission scolaire de la région de l'Amiante.*
- St-Joseph de Coleraine, Société d'histoire de Coleraine et de Vimy Ridge.*
- Fontaine-Historiques et biographies, Vallée de l'Amiante, volume 1 Thetford Mines 1972*



Quand l'écho du passé parle à nos mémoires pour rappeler les liens ténus tissés entre notre histoire et le moment présent, alors les disparus peuvent sortir de l'oubli et, pendant quelques temps, venir témoigner »

Accorder la parole à nos aînés pour qu'ils se remémorent leur vie et leurs réalisations, donner vie à une bâtisse centenaire et lui permettre de se raconter, voilà ce qui est passionnant! Des anecdotes de la vie de tous les jours autrefois comme une journée au marché, la venue d'un cirque, la guignolée ou la tornade de 1939 c'est ce que vous découvrirez dans ce livre. Vous apprendrez les débuts de plusieurs de nos commerces ainsi que l'histoire de villages. Des personnages que vous connaissez vous feront un clin d'oeil en passant et ceux qui ne sont plus revivront un moment dans votre mémoire.

Ce voyage animé dans le temps saura vous captiver un peu comme des histoires racontées par nos parents pour qu'on n'oublie pas ce passé qui nous a façonné.

Bonne lecture,

Biographie de l'auteur.

Originnaire de Scotstown en Estrie où elle enseigne aux tout-petits pendant dix ans et part vivre une expérience de coopération au Sénégal en Afrique, Denyse Bouffard arrive à Thetford Mines après un bref séjour à Baie Comeau où naît son fils Hugo. L'intérêt pour la région de l'Amiante est d'abord un emploi pour son conjoint Jean Marc Grenier et la proximité des grandes villes.

Rien ne disposait Denyse à se pencher sur l'histoire, mais un poste en communication comme publiciste dans un projet de recherche sur la petite histoire de la région: Galerie de nos ancêtres de l'or blanc, sera à l'origine de son intérêt. Puis elle touche à l'animation d'émissions à la télévision locale, ensuite comme journaliste dans un hebdomadaire de la région et enseigne le français à temps partiel à l'Éducation des adultes à la Polyvalente de Thetford. De 1983 à 2004 elle vit une nouvelle carrière comme agente d'aide à l'emploi à Travail Québec devenu Emploi Québec.

Mais son goût pour relater l'histoire des gens d'ici revient en force en 1997. Ce sont de nouvelles recherches, de nouvelles entrevues qu'elle publie dans l'hebdomadaire La Mine d'Information et présente ses chroniques historiques à la radio de CKLD.

Puis naît son projet de publier un livre afin d'enrichir notre mémoire collective. Pour les familles, pour les gens qui aiment la région de l'Amiante, elle désire offrir ce livre qui parle de nous.